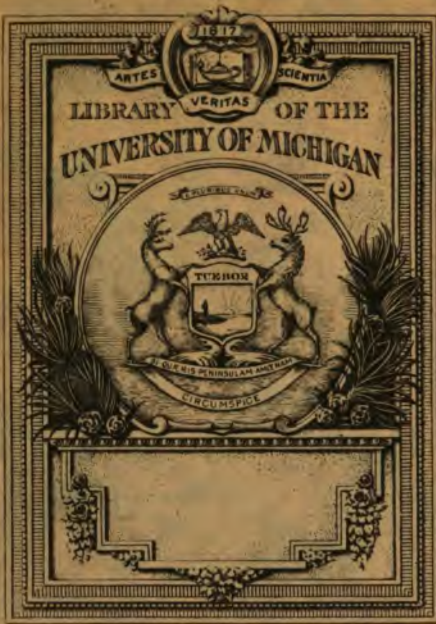
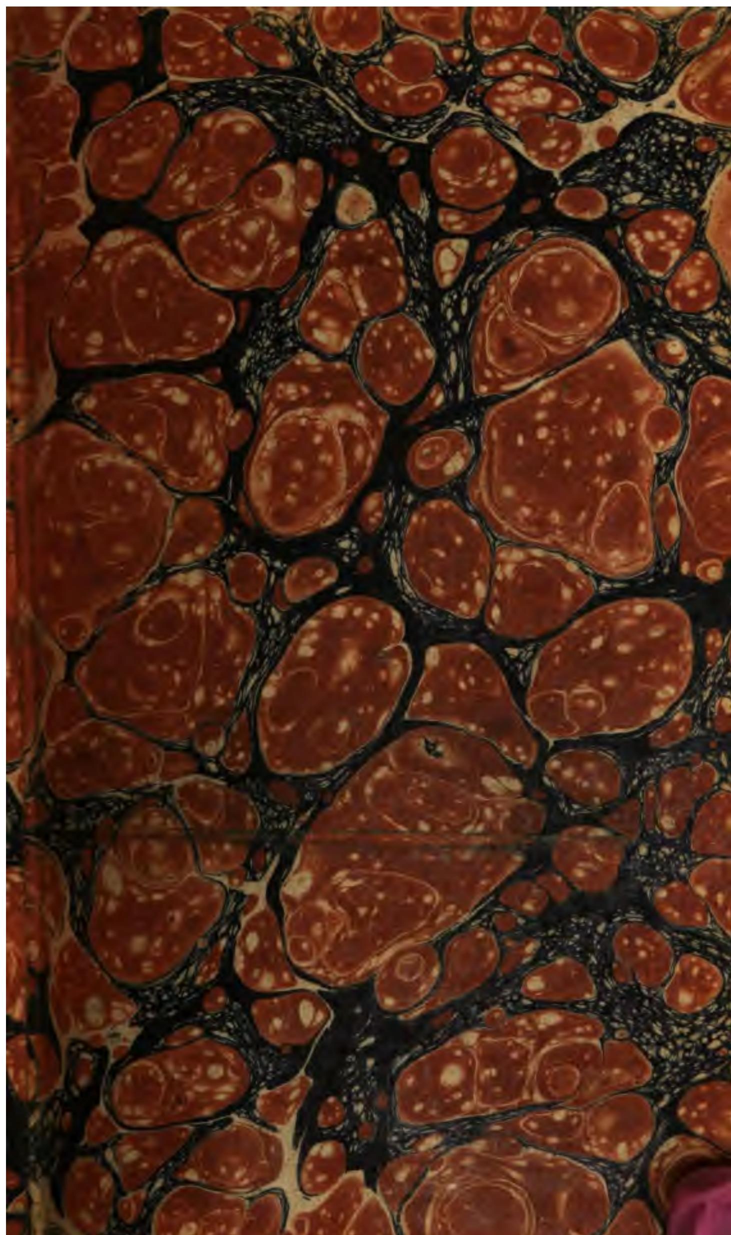

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





LES

VŒUX TÉMERAIRES,

OU

L'ENTHOUSIASME.

LES
VŒUX TÉMÉRAIRES,
OU
L'ENTHOUSIASME.

PAR M.me DE GENLIS,

AUTEUR du Théâtre d'Education, d'Adèle et Théodore, etc.

Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout, peut sembler téméraire.

LA HARPE.

La modération est le trésor du sage.

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16.

AN X. — 1802.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A LADY

EDWARD FITZ-GERALD (a).

MA CHÈRE ET FIDELLE AMIE,

Il m'est doux de placer un nom si pur et si cher à la tête d'un ouvrage, qui, je l'ose croire, est le roman le plus moral que nous ayons dans notre langue (b), et le seul

---

(a) Aujourd'ui madame Pitcairn.

(b) Clarisse Grandisson et Paméla ne sont que des traductions.

peut-être dont on puisse permettre la lecture à toutes les jeunes personnes, et même à celles dont l'éducation n'est pas finie. J'ai dépeint, dans plusieurs écrits, l'horreur et l'absurdité du vice; je n'ai voulu montrer, dans celui-ci, que les résultats dangereux d'une délicatesse excessive et d'une sensibilité trop exaltée. Vous, ma fille d'adoption, vous, dont la conduite irréprochable et parfaite honore mes soins et justifie ma tendresse, vous, dont l'affection fidelle m'a procuré de si touchantes conso-

lations, recevez cette espèce d'hommage maternel; vous ne trouverez, dans cet ouvrage, que les leçons qui peuvent encore être utiles à une ame telle que la vôtre : cette lecture vous confirmera dans l'opinion salutaire et si fondée, que, sans la sagesse, et par conséquent, sans la modération, la sensibilité n'est qu'un don funeste, et qu'enfin, sans la raison, la vertu même, perdant son noble caractère, en rejetant les principes invariables qui doivent la diriger, n'agit plus qu'avec l'imprudence et l'impétuosité des

passions les plus aveugles, et s'engageant alors dans des routes extraordinaires et périlleuses, finit, tôt ou tard, par devenir la victime de sa témérité, en s'égarant avec une douloureuse terreur, ou en s'immolant avec désespoir.

LES
VŒUX TÉMÉRAIRES.

SAINVILLE étoit cité comme l'homme de la cour le plus heureux : que peut-il manquer à son bonheur? disoit-on; aimable et fait pour plaire, distingué par mille agrémens, par des succès dans tous les genres, possesseur d'une fortune immense, jeune, libre, jouissant de la considération que donnent les talens militaires, une naissance illustre, l'esprit et la faveur; quels vœux peut-il encore former, et quelle destinée peut se comparer à la sienne?

Telle étoit sur Sainville l'opinion générale; c'est ainsi que juge le monde, sur des apparences brillantes, et presque toujours trompeuses. Ecoutons Sainville lui-même, soupant tête-à-tête avec son ami : oui, mon cher baron (lui disoit-il), je touche à cet

état funeste qu'un de nos poëtes a si bien dépeint par ce vers énergique :

« Je respire sans vivre, et m'éteins sans mourir. »

Grâces au ciel, interrompit le baron, rien encore n'annonce en vous les symptômes de la consomption, et je ne vois sur votre visage aucune trace de cette cruelle maladie. Il est vrai, reprit Sainville, mais ce mal vient de l'ame, et la mienne est abattue et dessséchée. Oui, blasé sur tous les plaisirs, je ne sais plus jouir d'aucun, un vide affreux succède aux illusions que j'ai perdues, enfin l'ennui me consume et me dévore. Mon ami, dit le baron, vous n'êtes pas le premier ingrat qu'ait fait la fortune, mais à trente-deux ans on peut reprendre le goût de la gloire et des plaisirs. Pendant la guerre, répondit Sainville, j'aimois la gloire avec enthousiasme, j'étois heureux alors, car mon cœur a besoin d'un grand sentiment et d'une passion dominante.

J'ai fait quelques actions brillantes, et j'ai reçu avec transport, avec ivresse (je l'avoue), les grâces et les distinctions qui en ont été la récompense. Mais croyez-vous de bonne foi que je les doive à ma conduite ? Si mon oncle n'eût pas été l'amant de madame de ***, et si madame de Flamigny, pour me servir, n'eût pas cédé à la passion du ministre de la guerre, je n'aurois pas été mieux traité que ce pauvre Duval qui, dans la même campagne, fit des prodiges de valeur et n'obtint rien de la cour. Ainsi donc, je ne dois les faveurs dont on m'a comblé qu'aux intrigues de mon oncle et à l'infidélité de ma maîtresse ; cette découverte a beaucoup refroidi mon amour pour la gloire. Enfin, trois années de paix m'ont laissé le temps d'observer et de réfléchir ; j'ai vu comment s'obtiennent les grâces et les honneurs ; je sais apprécier la faveur des princes et le suffrage de la multitude, c'est-à-dire que je suis guéri

terois le monde et les hommes, et je n'ai pour eux que de l'indifférence. Heureux non-seulement qui sait aimer, mais aussi quiconque peut haïr encore ! Ne rien sentir, c'est ne plus exister. A ces mots, Sainville tomba dans une morne rêverie ; le baron, surpris, le considéroit en silence, et au bout de quelques minutes, reprenant la parole : je n'en reviens pas, dit-il, car, je le vois, vous ne parlez que trop sérieusement. Depuis longtemps je remarque un grand changement dans votre humeur, mais je l'attribuois à des causes bien différentes, et sur-tout à votre rupture avec madame de Tervures. Vous vous abusiez étrangement, répondit Sainville, je connois trop les femmes pour pouvoir être susceptible de cet heureux dépit que vous me supposez. Vous jugez les femmes avec trop de rigueur, répliqua le baron, il en est de sensibles, et . . . . au fond du cœur interrompit Sainville, vous en avez à

peu près la même opinion; mais il vous plaît d'être leur dupe, vous les aidez à vous tromper, parce que vous avez un esprit romanesque qui vous fait trouver dans la galanterie, tout le charme de l'amour: pour moi, je voudrois une passion, et je n'ai point rencontré de femme qui méritât d'en inspirer. Quoi! s'écria le baron, vous qui avez tourné tant de têtes...... Oui, *des têtes*, reprit Sainville en soupirant, mais je suis excédé de l'insipide monotonie du rôle puérile et fatigant d'homme à bonne fortune: à quoi se réduisent, au vrai, tous ces succès brillans? à feindre des sentimens qu'on n'a pas, à mettre en œuvre tous les artifices dont on est capable, pour entraîner une prude et une coquette où elles veulent en secret être conduites: quoi de plus ridicule et de plus sot que d'employer toutes les ressources de son esprit et de son imagination pour triompher d'un scrupule qui n'existe pas, pour

vaincre une résistance qui n'est qu'apparente, et pour recevoir un serment trompeur auquel on n'attache aucun prix ? Mon ami, poursuivit Sainville, il y a, dans ce qu'on appelle le grand monde, je ne sais quel caractère de petitesse et de duplicité qui m'effraye et qui me paroît particulier à ce siècle ; toutes les ames sont rétrécies ; je vois des vices monstrueux, et je ne vois point de grandes passions ; c'est-là sans doute le comble de l'abaissement, et ce doit être le dernier degré de la corruption. Hé bien, reprit le baron, arrachez-vous à l'ennui par des occupations solides ; lisez, travaillez, cherchez dans l'étude et dans les sciences ce bonheur qui vous a fui dans la dissipation. Eh ! le puis-je, interrompit Sainville, je l'ai mille fois essayé vainement, tout s'y oppose, et sur-tout les liaisons que je ne puis rompre (quoiqu'assurément le cœur ne les ait pas formées). On vient me tourmenter, m'assiéger dans cette

campagne. . . . . . . Fuyez plus loin dit le baron, allez, s'il le faut, à deux cents lieues chercher le repos et la liberté. J'y consens, répondit Sainville, et je suis prêt à partir; mais le bonheur n'est qu'une chimère, et le repos est un bien insipide dont l'idée m'offre peu de charmes. Partons toujours, dit le baron, essayez d'une vie nouvelle, vous ne pouvez, dans l'état où vous êtes, que gagner à changer; comptez sur moi, je ne vous quitterai pas. A ces mots, Sainville avec indolence approuve le projet, son ami le presse de l'exécuter; on donne les ordres, et il est décidé qu'on partira le lendemain pour une terre que possède Sainville au fond du Languedoc, à cent cinquante lieues de Paris.

Le baron de Verceil, cet ami de Sainville, âgé de trente ans, joignoit à un excellent cœur un caractère plein de droiture et de générosité; son esprit plus cultivé qu'étendu, avoit plus

de finesse que de profondeur, et son ame avoit moins d'énergie que de sensibilité. Il aimoit la littérature, et le goût des vers et des romans donnoit à ses idées et à sa conversation un tour romanesque qui plaisoit généralement aux femmes; modéré dans toutes ses affections, peu susceptible de sentimens violens, et n'en ayant jamais éprouvé, tout le charme de l'amour se trouvoit pour lui dans le mystère et la galanterie; il étoit satisfait pourvu que son imagination fût occupée d'une intrigue, et il aimoit presqu'autant en être le confident que le héros. Né avec une fortune médiocre et un nom peu connu, il devoit à l'amitié de Sainville son avancement militaire, beaucoup de grâces de la cour et l'existence agréable qu'il avoit dans le monde. Ces motifs de reconnoissance lui avoient inspiré pour Sainville l'attachement le plus fidèle et le plus tendre, il l'aimoit et l'admiroit comme l'homme le plus aimable

et le plus brillant qu'il connût, et celui dans lequel il trouvoit le plus d'originalité et de grandeur d'ame. Accoutumé depuis sa première jeunesse à ne devoir qu'à l'intimité de Sainville, la considération dont il jouissoit, il s'étoit absolument identifié à la gloire et aux succès de son ami; confident de ses goûts passagers, il avoit toujours mis plus d'importance aux intrigues d'amour de Sainville qu'aux siennes propres. La maîtresse de Sainville étoit toujours à ses yeux l'héroïne de roman la plus parfaite; il devenoit promptement son ami intime, et communément il se chargeoit du soin de la consoler, lorsque les vœux de Sainville se tournoient vers un autre objet. Le baron, sans avoir la supériorité d'esprit et les agrémens de Sainville, étoit aimable, sur-tout avec les femmes, parce qu'il avoit toujours l'air de les écouter avec intérêt et crédulité. Il croyoit aux maux de nerfs et aux évanouissemens

fréquens causés par la sensibilité; d'ailleurs il avoit de l'usage du monde, un ton noble, une grande politesse; son esprit étoit orné de tous les lieux communs que l'on peut répéter (dans les entretiens particuliers) sur l'amour, l'amitié, la simpathie, sur les délices de la vie champêtre, etc. Il aimoit les arts, et sur-tout la musique; il savoit admirer et faire valoir les petits talens de société; il s'extasioit en écoutant une femme chanter une romance, ou jouer des variations sur la harpe ou le piano; il étoit grand partisan des lectures de société, n'en manquoit pas une, et élevoit aux nues tout ouvrage manuscrit lu par l'auteur *à cinquante ou soixante amis*. En outre, le baron avoit fait deux voyages à Londres et une course en Suisse, ce qui lui fournissoit les moyens de disserter de temps en temps, sinon d'une manière neuve, du moins avec succès, sur *la liberté*, sur *la verdure angloise*, sur *les grands effets de*

la nature, ou sur *les sensations* qu'on éprouve au bord d'un précipice ou sur le haut d'une montagne. Pour achever de bien peindre le baron de Verceil, il faut ajouter que le bon goût qu'un esprit fin et délicat acquiert nécessairement à la cour et dans le grand monde, le préservoit de l'insipidité que donnent quelquefois une extrême facilité de caractère, et une exeessive complaisance. Il s'étoit fait un art d'un genre de contradiction, qui, loin de dégénérer jamais en dispute, ne pouvoit que rendre sa conversation plus agréable et donner plus de prix à son suffrage; il se plaisoit sur-tout à contredire Sainville, tantôt pour faire briller son esprit et celui de son ami, et tantôt pour se déguiser et pour cacher aux autres le suprême ascendant que Sainville avoit sur lui. Enfin le baron de Verceil avoit les qualités qui peuvent inspirer l'estime et rendre agréable dans la société, mais il n'a-

voit pas le mérite transcendant qui excite l'envie et la haine; aussi étoit-il généralement aimé, tandis que Sainville, plus brillant et distingué par un esprit et des talens supérieurs, malgré la noblesse de son caractère, et quoiqu'il n'eût jamais abusé de son crédit, avoit une multitude d'ennemis et de détracteurs.

Cependant, d'après les ordres des deux amis, les chevaux de poste arrivent; Sainville voit avec indifférence les apprêts de son départ, son ami l'entraîne, ils montent l'un et l'autre en voiture, accompagnés seulement de M. Renaud, chirurgien et grand botaniste, homme flegmatique et distrait, attaché à Sainville depuis plusieurs années. Les voilà bientôt sur la route du Languedoc; M. Renaud réfléchit, le baron disserte, et Sainville s'endort. A la pointe du jour le baron s'écrie, en s'adressant à M. Renaud, quel plaisir de quitter Paris dans cet instant où la campagne est si délicieuse!

Voyez donc ces prés, ces bois, cette verdure si fraîche qui me rappelle celle d'Angleterre! tout cela n'est-il pas ravissant? Quelles bruyantes exclamations! reprit Sainville en s'éveillant; comment la vue d'objets si communs peut-elle exciter des transports si vifs! Ne vous en moquez pas, répondit le baron; je me flatte qu'un jour, sorti de votre engourdissement, vous les éprouverez à votre tour. Je fais ce que vous voulez, dit Sainville, je quitte Paris, cette complaisance me coûte peu, tout m'est égal, je ne regrette point le monde, mais je ne desire pas la solitude, et je crois d'ailleurs que la vie champêtre n'est guères faite pour moi: il faut pour l'aimer un cœur neuf et sensible, jugez si elle peut me convenir. Bon! s'écria le baron, votre cœur est plus neuf que vous ne pensez; il n'est que vide, et ne sauroit être épuisé, car il ne fut jamais rempli. Pour moi, j'avoue que je suis charmé de me reposer pendant quelques mois

des fatigués de la dissipation du grand monde. Je regrette, il est vrai, quelques amis dont la société avoit un grand charme pour moi ; mais le plaisir de s'écrire est un bien doux dédommagement ; rien au monde n'est agréable comme une correspondance suivie, sur-tout avec des femmes spirituelles et sensibles : par exemple, madame de Tervures écrit comme madame de Sévigné. A ces mots Sainville sourit dédaigneusement en haussant les épaules. Oui, poursuivit le baron, ses lettres formeront un jour le recueil le plus intéressant, ainsi que celles de madame de S.....; cette dernière n'a pas le piquant et les grâces de madame de Tervures, mais elle a un style original et une abondance d'idées véritablement extraordinaire. Sa manière d'écrire a beaucoup de rapport avec celle de Rousseau. Je pourrois citer encore madame de Flamigny...... Fort bien, interrompit Sainville avec ironie, et nous la comparerons à *Pascal*, quoi-

qu'elle n'ait pas tout-à-fait une morale aussi austère. Ainsi vous allez entretenir de sublimes correspondances, je vous en félicite. Quant à moi, comme j'ai le malheur depuis long-temps de ne trouver, dans ce qu'on appelle de *jolies lettres*, que beaucoup de prétentions et de galimathias, je ne compte écrire qu'à mon intendant, c'est-à-dire un billet de six lignes chaque mois. Chacun a son goût, reprit le baron avec un peu d'humeur; vous dénigrez tout, rien ne vous plaît et tout vous ennuie; moi, j'aime à louer, j'approuve et j'admire peut-être trop facilement, mais je jouis de mes illusions mêmes, je m'amuse et je suis heureux. Loin de vous critiquer, répliqua Sainville, je vous envie, et croyez que si l'on pouvoit se donner un caractère, ce seroit le vôtre que je choisirois. La conversation finit là: le baron qui avoit un roman dans sa poche, se mit à lire, et Sainville et M. Renaud se rendormirent au bout de quelques minutes. On

s'arrêta pour dîner; le baron enchanté de sa lecture, en fit part à Sainville que rien ne pouvoit tirer de sa léthargie; il répondoit avec nonchalance et distraction, et s'il paroissoit quelquefois se ranimer un peu, ce n'étoit que pour laisser échapper quelque trait satirique et mordant contre le monde, la cour et les femmes. Car à mesure que le cœur se dessèche, la tête se refroidit et l'esprit s'aiguise. Les hommes gais et sensibles sont sujets à l'engouement, ils voient tout en beau; les gens blasés sont frondeurs, ils voient les objets tels qu'ils sont.

Le voyage se passa de la sorte. Enfin les deux amis arrivèrent le premier de mai à L****. Tous les habitans accoururent en foule au-devant de Sainville; ils ne l'avoient pas vu depuis son enfance, et pleuroient de joie en suivant sa voiture. Sainville, à ce spectacle, dit froidement : j'avois dix ans quand je quittai cette terre, et les voilà transportés de me revoir! Que le

peuple est par-tout imbécille et stupide ! Ah ! dit le baron, ces pauvres gens vous supposent juste et bon, et ils pleurent de joie ; si leur conjecture est vraie, n'ont-ils pas raison ? Nos trois voyageurs, suivis d'une multitude immense, entrent au château : le vieux concierge, ravi de revoir son maître, laisse éclater sa joie naïve ; le baron, communicatif autant que sensible, le prend sur-le-champ en amitié, le questionne, et ne perd pas un instant pour s'informer des jours où la poste arrive et part, chose très-intéressante pour lui, car il étoit un des plus grands écrivains épistolaires de ce siècle.

Après avoir traversé deux vestibules, on se trouve dans une grande galerie remplie de portraits de famille ; à cette vue le baron s'extasie, il contemple avec ravissement et un secret orgueil, ces vieux tableaux au bas desquels étoient écrits en lettres d'or les noms et les titres des personnages. On

ter des héros parmi ses ancêtres, il est beau de se le rappeler ; il est permis, il est salutaire de s'en enorgueillir, on veut illustrer davantage encore un nom déja fameux, on veut imiter ce qu'on admire. Pendant ce long discours, Sainville erroit lentement dans la galerie, quand tout-à-coup se trouvant vis-à-vis du portrait de son père, il le reconnut et s'arrêta, il le regarda fixement et ses yeux se remplirent de larmes. Roger (c'est le nom du concierge) étoit à deux pas de lui, il remarqua avec délices ce mouvement de tendresse filiale, et ne put s'empêcher de faire à ce sujet une exclamation approbative sur la sensibilité de son maître ; à l'instant même les pleurs de Sainville se séchèrent ; il regarda Roger d'un air surpris et sévère ; et reprenant une contenance froide et dégagée, il s'éloigna du tableau, fit encore un tour dans la galerie et sortit. Ce caprice apparent de Sainville n'étoit point une affectation ; Sainville

venoit de s'attendrir, et en même temps d'éprouver un embarras désagréable en rencontrant l'œil observateur de Roger. Né profondément sensible, ayant toujours été tour-à-tour recherché et trompé par des femmes sans principes et sans mœurs, n'ayant jamais trouvé un cœur qui répondît au sien, Sainville prenoit la satiété des plaisirs et de la dissipation, pour l'endurcissement d'une ame épuisée. Trop fier et trop délicat pour avoir une ambition commune, et trop éclairé pour attacher du prix à des distinctions accordées à la naissance ou à l'intrigue, il méprisoit la cour et il étoit dégoûté du monde; extrême en tout, il aimoit à se croire et à se montrer aux yeux des autres, absolument impassible; cette manière d'être lui paroissoit préférable à un état plus modéré, il y trouvoit une sorte d'originalité qui convenoit mieux à son amour-propre et à son humeur chagrine et dédaigneuse; d'ailleurs, vivement frappé

de l'affectation de sensibilité si commune dans les gens du grand monde, l'aversion de l'hypocrisie lui faisoit prendre souvent la fausse apparence de la dureté : il aimoit le baron, il révéroit en lui plusieurs qualités attachantes, mais il n'estimoit ni son caractère, ni son esprit; le baron lui paroissoit toujours emphatique, exagéré, et souvent même ridicule; il avoit en lui cette sorte de confiance inspirée par l'habitude, et qu'on ne peut refuser à un attachement véritable ; mais il n'avoit point celle que donne la sympathie, il n'éprouvoit jamais le besoin de lui rendre compte des impressions qu'il recevoit; il ne lui cachoit ni ses actions, ni ses projets, il lui confioit ses secrets les plus importans, et en même temps il n'étoit presque jamais tenté de lui parler de ses sentimens. En sortant de la galerie, Sainville entre dans le salon où le baron vient bientôt le rejoindre. Un instant après on se mit à table; Roger fit l'histoire du pays
pendant

pendant le dîner. A-t-on du voisinage ici? demanda le baron. Non, monsieur, répondit Roger, ce château est isolé, et nos voisins les plus proches sont à trois lieues. Mais à propos de voisinage, j'oubliois de vous conter une histoire qui occupe beaucoup notre village, et qui commence à faire du bruit dans la province. Il y a environ un an qu'une femme, en voyageant dans ces cantons, tomba malade à Limoux, petite ville à quatre lieues de cette terre; elle vint, dans sa convalescence, se promener ici, et fut si charmée de la ferme qui est au haut du village, qu'elle l'acheta avec l'enclos; elle y est établie depuis huit ou dix mois, y vivant comme un hermite et ne recevant personne. Elle n'a que deux domestiques, un valet qui est étranger comme elle, et qui ne sait pas encore le françois, et une servante qu'elle a prise dans le pays. A ce récit, le baron sent naître la curiosité la plus vive, et il fait mille ques-

tions à la fois : quel âge, quelle figure a cette femme, quelle est sa patrie ? Je ne puis, répondit Roger, vous satisfaire sur rien de tout cela; on ignore sa naissance, son pays et son âge; elle ne sort qu'avec un grand chapeau de paille qui lui couvre la moitié du visage, et le reste est caché par une gaze si épaisse qu'il est impossible de distinguer ses traits. Puisque personne depuis dix mois, interrompit Sainville, n'a vu son visage, l'on peut présumer qu'elle n'est ni jeune ni jolie. Aussi, repartit Roger, beaucoup de gens prétendent qu'elle a quelqu'étrange difformité qui l'empêche de se laisser voir : les uns croient qu'elle a sur le visage une grande tache de vin, les autres imaginent qu'elle est borgne, on fait différens contes là-dessus, mais ce ne sont que des suppositions. Et qu'en dit sa servante ? demanda le baron. Oh ! répondit Roger, c'est une petite fille si niaise qu'on n'en peut rien tirer; je lui ai demandé moi-même

si sa maîtresse étoit laide ou belle, elle m'a répondu qu'elle n'en savoit rien, parce qu'elle ne s'y connoît pas; au reste, il y a aussi bien des personnes qui pensent qu'elle a une si grande beauté, qu'elle se cache, pour cette raison, par un excès de modestie. Cela est vraisemblable, s'écria Sainville en riant. Oh! je n'en crois rien, reprit vivement Roger, voyant que son maître se moquoit de cette idée. Seulement je suis certain qu'elle est jeune, cela se voit à sa taille et à sa démarche. Ici, le baron demanda quel genre de vie elle menoit; Roger répondit qu'elle passoit pour une sainte, tant elle étoit charitable et bienfaisante, et que dans le village les paysans ne l'appeloient *que la bonne dame*. Roger ajouta qu'elle se promenoit beaucoup, mais dans les lieux les plus solitaires, qu'un de ses plus grands plaisirs étoit de cueillir des plantes dans les champs, et de cultiver des fleurs; qu'enfin il ne doutoit pas que ce ne fût une grande

dame retirée là pour faire son salut. M. Renaud, qui jusqu'alors avoit prêté peu d'attention à ce récit, commença à s'y intéresser : lorsqu'il entendit parler du goût de l'inconnue pour les plantes, il conjectura qu'elle étoit la fille, ou la veuve d'un botaniste; le baron combattit cette idée que Sainville adopta. Le baron fit encore une foule de questions sur cette personne extraordinaire, et demanda quel nom elle se donnoit; il apprit avec r avissement qu'elle s'appeloit Constance : Sainville fit quelques plaisanteries sur ce nom romanesque, et, déja fatigué de cet entretien, il parla d'autre chose. Il employa le reste du jour à visiter le château, à critiquer la distribution incommode et gothique des appartemens, ensuite à visiter les jardins qui ne furent pas épargnés. Le bonhomme Roger souffroit mortellement en entendant son jeune maître proscrire les charmilles et les allées à perte de vue, qu'il admiroit depuis quarante ans; il

avoit beau dire, *feu M. le marquis a fait planter ce labyrinthe, feu M. le marquis trouvoit cette patte d'oie et ce quinconce admirables*, Sainville avec dédain répétoit de temps en temps : tout cela est d'un goût affreux, je ferai abattre tout cela. Le baron, passionné pour les jardins anglois, étoit du même avis, et répétoit avec emphase tous les lieux communs qu'il avoit pu recueillir contre la symétrie, les allées droites et les arbres taillés, et en faveur de *l'imitation de la belle nature* et des *effets pittoresques* produits par l'inégalité du terrain. Il restoit une espérance au pauvre Roger ; les deux amis n'avoient point encore vu la plus belle partie du jardin, dans laquelle se trouvoient un grand berceau de treillage ouvragé, et une grotte ornée de nacre et de coquillages ; ces deux morceaux étoient fameux dans la province, et Roger ne doutoit pas que Sainville, malgré son humeur dénigrante, ne leur payât le

tribut d'admiration qu'il leur voyoit rendre depuis près d'un demi-siècle; mais son attente fut cruellement trompée. En approchant de ces merveilles du Languedoc, Roger, d'un air de triomphe, précipita sa marche en fixant les yeux sur son maître; on avance, et Sainville découvre la grotte et le berceau : Ah! ah! dit-il d'un ton moqueur, une rocaille et des treillages! je m'y attendois, car j'aurois été bien surpris de ne pas trouver ces ornemens dans un tel jardin. Eh bien, ajouta le baron, je suis sûr que ces chefs-d'œuvres de mauvais goût ont coûté beaucoup d'argent, car le travail en est prodigieux; quel dommage qu'on ait ainsi gâté cette délicieuse partie du jardin, car le site en est charmant. Oui, reprit Sainville, et je ferai mettre à la place de ces ridicules fabriques, une chaumière et des rochers. A ces mots Roger frémit, et il n'auroit pu dissimuler l'excès de son indignation et de sa douleur, si l'on eût pro-

longé cet entretien ; mais quelques gouttes de pluie faisant craindre un orage, on cessa de disserter sur les jardins, et l'on regagna promptement le château. On y trouva M. Renaud qui revenoit aussi de la promenade, mais qui avoit été herboriser dans les champs ; il conta qu'il venoit de rencontrer la dame inconnue et qu'il lui avoit parlé : là-dessus, le baron ne manqua pas de le questionner, et M. Renaud ne put répondre autre chose, sinon que cette dame étoit très polie, et qu'elle paroissoit savoir fort bien la botanique. D'ailleurs, les questions du baron sur sa taille, son habillement, sur le son de sa voix, furent tout-à-fait inutiles.

Le lendemain matin, le baron sortit du château à sept heures, avec M. Renaud, qui le conduisit où il avoit été la veille, c'est-à-dire aux environs de la demeure de Constance. Mais ils attendirent et cherchèrent vainement, Constance ne parut point. Le baron

voulût au moins connoître son habitation ; il se rendit sur la colline où elle étoit située, et il vit une jolie petite maison nouvellement blanchie et entourée d'une haie d'aubépine, qui formoit la bordure d'une terrasse du haut de laquelle on découvroit une vue admirable. Après avoir rôdé quelque temps autour de la maison, le baron, fort mécontent de sa promenade, retourna au château. On lui dit que Sainville, qui vouloit faire poser quelques cloisons dans les appartemens, étoit dans son cabinet avec un menuisier; le baron s'y rendit. Vous venez à propos, lui dit Sainville, tous mes ordres sont donnés, et Robert, qui me paroît aimer la conversation, m'entretenoit de *la bonne dame*. Il travaille pour elle ; il a fait chez elle une bibliothèque et quelques petits meubles, mais il ne la pas vue ; la servante lui a expliqué ce qu'il falloit faire, et *la bonne dame* se tient constamment dans une chambre, où Ro-

bert n'est jamais entré. Oh oui, reprit Robert, c'est pis qu'une religieuse; c'est sûrement quelque vœu qu'elle aura fait, car pour ce qui est de la tache de vin, c'est faux; la servante m'a dit qu'au contraire elle a tout le visage aussi blême que si elle mettoit du fard qui blanchit, et elle voit des deux yeux, avec cela elle écrit, elle fait des peintures et je ne sais combien d'autres brimborions. Elle a donné dans le village trois layettes de son ouvrage; elle fait des corbeilles d'osier aussi bien que Charlot. Moi, je lui ai monté un tour, et par-dessus le marché elle joue d'un petit orgue, et elle chante comme une flûte; je l'ai entendue, mais je crois que c'est du latin de son pays, car on ne comprend pas les paroles. Robert qui ne s'arrêtoit jamais de lui-même, lorsqu'il s'étoit engagé dans une narration, fut interrompu par le baron qui desiroit un peu plus d'ordre dans les récits: après avoir subi

un assez long interrogatoire, Robert sortit. « Eh bien, mon cher Verceil, dit Sainville, voilà une héroïne de roman, jeune, des talens, de la singularité; si sa figure est agréable, il faut tenter cette aventure. — En avez vous le projet ? — Qui ? moi ! vous plaisantez, sans doute. —Mais si cette femme est belle, intéressante, spirituelle. — C'est beaucoup de choses; mais quand cela seroit, que pourroit-elle sur moi? je suis malheureusement à l'abri de toute espèce de séduction. — Je n'en puis dire autant (je l'avoue); cependant je n'ai nulle envie de nouer une nouvelle intrigue; j'ai des engagemens à Paris, que je ne puis, ni ne veux rompre, et la seule curiosité me fait desirer de connoître une femme si singulière. — Elle est en effet très singulière, si elle est jeune et jolie; et à vous dire le vrai, comme je n'ai pas votre riante imagination, j'ai la grossièreté de me la représenter fort laide et âgée de quarante ans.

— Roger assure qu'elle est jeune, et le récit de Robert nous apprend qu'elle est d'une blancheur éblouissante. — Roger la croit jeune, parce qu'elle marche plus lestement que lui, ce que l'on peut fort bien faire à quarante ans, et ce qui prouve seulement qu'elle n'a pas la goutte et qu'elle n'est pas asthmatique; quant à sa blancheur, mon mauvais caractère me persuade qu'elle est extrêmement blafarde; l'expression de *visage blême*, employée par Robert, justifie cette conjecture. Au reste, puisque vous n'avez point de desseins sur elle, j'aimerois mieux qu'elle fût telle que je la suppose, que semblable à l'idée que vous vous formez d'elle. — Et pourquoi? — Si c'est une jeune et belle personne, l'amour est sûrement la cause de ce genre de vie extraordinaire; elle a eu, ou elle croit avoir une grande passion : certainement elle ne se fixera pas dans cette solitude; mais si c'est une femme

de quarante ans, instruite et spirituelle, nous pourrons jouir de sa société et de ses talens, et avec d'autant plus d'agrément qu'elle sera sans prétentions. « Sainville parloit encore, lorsque Roger entra dans le cabinet, et s'adressant à son maître, les deux petites filles de votre nourrice, lui dit-il, viennent d'arriver, et vous apportent un présent de la part de leur grand'mère. Ma nourrice? interrompit Sainville, je croyois que la bonne femme n'existoit plus. — Oh! elle est bien infirme, un rhumatisme qui la tient depuis quatre mois, l'empêche de venir elle-même rendre ses devoirs à M. le marquis. — Demeure-t-elle dans le village? — Non, elle est établie à une lieue et demie d'ici. — J'espère que non-seulement elle ne manque de rien, mais qu'elle est à son aise? — Elle a éprouvé bien des malheurs depuis six mois; sa fille unique, sœur de lait de M. le marquis, qui étoit veuve, est morte cet hiver,

et a laissé cinq orphelins qui sont présentement à la charge de leur grand-mère : je crois qu'elle a bon besoin de secours. Vous auriez dû, reprit sèchement Sainville, m'écrire sur-le-champ pour m'en instruire. — Je l'ai mandé à votre intendant qui ne m'a pas répondu. Mais M. le marquis veut-il recevoir les petites filles ? Je vais à la chasse, répondit Sainville ; je les verrai en passant. A ces mots, Sainville sortit avec le baron. Comme ils traversoient les appartemens, ils aperçurent dans une antichambre les deux petites filles que Roger fit avancer ; l'une avoit dix-sept ans, et l'autre étoit un enfant âgé de six ans. La jolie figure de la jeune paysanne fixa d'abord toute l'attention de Sainville ; elle tenoit un panier rempli de légumes, de fruits et d'œufs frais : elle s'approcha d'un air timide et confus, d'une main tremblante elle présenta son offrande en rougissant. Sainville la considéroit avec intérêt, lorsque

la petite fille, qui tenoit des fleurs, s'écria : Tenez, mon parrain, voilà un bouquet ! Oh ! la ravissante petite créature, dit le baron ; regardez donc comme elle est belle ! En disant ces paroles, le baron la prit dans ses bras. Suis-je en effet son parrain, demanda Sainville ? Oui, monsieur, répondit Roger; j'écrivis dans le temps pour obtenir la permission de lui donner vos noms, et c'est moi qui à son baptême ai eu l'honneur de représenter M. le marquis. Et c'est pourquoi, dit la petite fille, je m'appelle Louise Georgette. Eh bien, Georgette, dit Sainville en l'embrassant, vous êtes charmante ; et vous, dit-il à la jeune paysanne, quel est votre nom ? — Jeannette, pour vous servir. — Allez, Jeannette, retrouver votre grand'mère, dites-lui que j'irai la voir. Jeannette fit la révérence et s'en alla. Quand elle fut sortie de la chambre, Sainville tirant Roger à l'écart, lui donna 25 louis, avec

ordre de les envoyer sur-le-champ à sa nourrice. Après avoir rempli ce devoir, il partit pour la chasse avec le baron.

Les deux jours suivans n'amenèrent aucun événement remarquable. Sainville et son ami firent de longues promenades dans les champs et dans les bois, et ne rencontrèrent point Constance; M. Renaud fut plus heureux: il conta qu'il l'avoit trouvée sur une montagne à une demi-lieue du village, mais que pour cette fois il n'avoit pu entrer en conversation avec elle, parce qu'elle l'avoit quitté au bout de quelques minutes; il ajouta qu'elle se promenoit avec un enfant, dont elle paroissoit être la mère, parce qu'il avoit entendu plusieurs fois l'enfant l'appeler *maman*: cette découverte donna lieu à de nouvelles informations. On apprit qu'en effet Constance avoit depuis quelques jours un enfant chez elle, mais on n'en put savoir davantage. Roger ayant dit au

baron que Constance se rendoit tous les jours de fête à la paroisse, pour y entendre la grand'messe qui se célébroit à sept heures du matin, le baron engagea Sainville à y aller avec lui, ce qui fut exécuté le lendemain qui étoit un dimanche. Les deux amis arrivèrent à l'église au moment où Constance y entroit; elle n'avoit point de chapeau, mais une coiffe noire rabattue couvroit son visage, et un grand manteau noir cachoit entièrement sa taille. Un domestique la suivoit et elle n'avoit point d'enfant avec elle. Sainville et le baron la saluèrent, et se trouvant près du bénitier, Sainville, d'un air respectueux, lui offrit de l'eau bénite; Constance fit une profonde révérence, et ôtant son gant pour prendre de l'eau bénite, elle montra un bras d'une beauté ravissante : dans cet instant le curé et son clergé, s'approchant de Sainville pour lui rendre les honneurs accordés aux seigneurs de paroisse, Constance s'é-

loigna, Sainville la suivit des yeux; mais elle se perdit dans la foule. Sainville conduit à son banc, entendit la messe avec beaucoup de distraction; il cherchoit Constance, et ne la pouvoit voir, car elle s'étoit placée à l'autre extrémité de l'église. Le baron, plus distrait encore que son ami, aperçut sur un banc à quelques pas de lui, le domestique de Constance; aussitôt, sous prétexte d'aller parler à Roger, il quitta le banc du seigneur, et après avoir fait quelques tours dans l'église, il finit par aller s'asseoir auprès du laquais de Constance. Comme on lui avoit dit qu'il s'appeloit Tompson, il imagina facilement quel étoit son pays, et lui parla anglois. En effet, il ne se trompoit pas. Tompson lui répondit, mais avec un tel laconisme et un air si peu amical, qu'il ne put rien apprendre de nouveau, sinon que Constance étoit angloise. Après la messe, les deux amis s'arrétèrent assez long-

temps sous le portail de l'église, dans l'espoir de voir Constance ; mais elle étoit sortie par une petite porte de derrière, et ils ne la revirent plus.

Quelques affaires obligeant Sainville à aller passer deux jours à Limoux, il partit le soir même avec le baron. Pendant la route, l'entretien tomba plus d'une fois sur Constance. Vous conviendrez, disoit le baron, qu'une femme de quarante ans n'a pas communément les bras et la main qu'elle nous a laissés voir. — Oui, je crois à présent qu'elle est jeune, j'imagine que c'est une infortunée qui aura été séduite et abandonnée avec son enfant, et qui vient ici cacher sa honte et sa douleur. — Ces aventures sont sur-tout communes en Angleterre, les jeunes filles y jouissent d'une liberté qui les expose à tant de dangers ! .... Mais pour revenir à notre héroïne, maintenant que vous lui accordez la jeunesse, vous obstinez-vous encore à lui refu-

ser la beauté ? — Oh! plus que jamais ; car elle montre sur-le-champ sa main qui est charmante, et elle cache constamment son visage. — Pour moi, je me la représente belle comme un ange. — Je n'en doute pas, votre imagination vous sert si bien ! Je suis certain que vous avez déja composé un roman admirable sur cette inconnue, et il faut pour cela qu'elle soit jolie ; au reste le plan n'en sera pas très-neuf. Une jeune fille séduite et trahie, fuyant, avec le fruit de ses amours, une famille irritée ; venant se cacher quelques mois dans une ferme, ensuite s'ennuyant de la solitude, rentrant dans le monde et s'y consolant ; voilà le roman entier : il me paroît assez insipide. — Mais vous en composez le dénouement. Qui vous a révélé que notre inconnue quittera sa chaumière et se consolera ? — Je connois les femmes ; les partis violens ne leur coûtent rien, elles les prennent avec facilité, et

elles y renoncent de même. Elles pleurent, elles s'évanouissent, elles sont à la mort et elles ressuscitent tout-à-coup; elles passent subitement et sans cesse, d'une extrémité à l'autre; de l'amour à la haine, de la timidité à l'audace, de la pudeur à l'effronterie, de la misantropie à la dissipation. On les a trop accusées de fausseté, parce qu'on attribue souvent leur inégalité et leur inconstance à la dissimulation ou à l'hypocrisie: elles quittent et reprennent de bonne foi les passions, les vices, les vertus; elles doivent à une délicatesse exquise, une vivacité de sensations qui les entraîne impérieusement, et qui leur donne une égale flexibilité pour le bien et pour le mal; au sein de la sagesse, un léger incident peut leur causer un accès de folie, et au milieu de leurs égaremens l'enthousiasme de la vertu peut les saisir. Madame de **** m'aimoit passionnément; nous fûmes ensemble à la messe de minuit. La ma-

jesté du lieu, l'harmonie de l'orgue, la beauté de la musique, produisirent sur elle une telle impression, qu'en sortant de l'église, elle fut s'enfermer dans un couvent où elle a vécu trois ans comme une sainte. Cette femme à onze heures trois quarts étoit entièrement livrée à l'amour, et à minuit elle avoit sacrifié à Dieu sa passion, son amant et le monde : voilà les femmes, et encore sont-ce les plus intéressantes, celles qui sont naturelles et sensibles. Êtres séduisans et bizarres, qui doivent leurs plus grands charmes à leurs défauts, à cette facilité de se passionner qui donne à leurs traits tant d'expression et de mobilité, à leurs manières une variété si piquante.... sexe dangereux qu'on ne sauroit aimer avec sécurité, qu'on n'a ni la possibilité d'estimer, ni le droit de mépriser, parce qu'il est également capable des écarts les plus incompréhensibles et des actions les plus sublimes. Cette satire des

femmes, dit le baron en riant, me plaît davantage que celles que vous faites ordinairement; du moins elle est d'un autre genre, et je n'y trouve pas cette froideur dédaigneuse, bien plus insultante que la colère. La colère suppose du dépit, reprit Sainville; ainsi je n'en ai point. Je raisonne avec la parfaite impartialité de l'indifférence; je juge les femmes sans humeur, parce que je les vois sans passion, et croyez que lorsqu'on parle d'elles équitablement, on en est guéri sans retour. Les deux amis, en causant ainsi, arrivèrent à Limoux, et le jour suivant, furent invités à un grand dîner où se trouvèrent plus de trente personnes. Pendant le dîner, la conversation tomba sur Constance, et chacun fit à ce sujet une histoire plus ou moins vraisemblable, et toutes à peu près également injurieuses; car, dans tous les pays, les personnes qui se consacrent à la solitude, et qui ne veulent ni faire, ni recevoir de

visites, sont déchirées et calomniées par tous les gens curieux et désœuvrés, et cette classe forme le plus grand nombre ; les autres se taisent, écoutent et reçoivent toujours quelque prévention défavorable. C'est ainsi que sont traités ceux qui, dénués d'ambition, et ne cherchant que la paix, s'éloignent de la société, tandis que les intrigans ne manquent jamais de partisans et de défenseurs. Cependant le baron prit avec vivacité le parti de Constance ; une dame de la compagnie, qui étoit la beauté de Limoux, assuroit positivement que cette aventurière (c'est l'épithète qu'elle donnoit à l'inconnue) étoit une femme de chambre irlandoise qui, après avoir volé sa maîtresse, étoit venue se réfugier en Languedoc : Sainville fit quelques moqueries de cette histoire, qui déconcertèrent beaucoup la dame, qui avoit un violent desir de plaire à un homme de la cour, à *un grand seigneur*, jeune, spiri-

tuel, et beau. Le dépit qu'elle éprouva, lui inspira une telle rage contre l'inconnue, qu'elle dit tout bas à son voisin, que non-seulement cette *aventurière* avoit commis un vol, mais qu'elle y avoit joint un assassinat, en donnant deux coups de couteau à sa maîtresse, qui en étoit morte. Pendant cette conversation, un vieillard, vêtu de noir et assis à côté du baron, gardoit un profond silence, et mangeoit avec beaucoup d'application. Tout-à-coup le maître de la maison lui adressant la parole, monsieur le docteur, lui dit-il, vous pourriez, mieux que personne, parler sur ce sujet; car, si je ne me trompe, vous avez été médecin de cette étrangère. Oui, monsieur, répondit le docteur; mais je n'en parle plus, depuis que je sais qu'on me fait précisément dire tout le contraire de ce que j'en ai rapporté. N'importe, reprit Sainville, on ne doit pas se lasser de répéter la vérité. Eh bien, monsieur le marquis,

quis, j'ai eu l'honneur de soigner cette dame dans une assez longue maladie, il y a environ dix mois. Elle me dit qu'elle avoit vingt-quatre ans, je lui en aurois donné dix-huit, elle me parut la plus belle personne que j'aye jamais vue : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut être plus respectable; rien n'est égal à sa douceur, à sa bonté, à sa modestie. J'ai eu le plaisir de la rencontrer plusieurs fois depuis sa convalescence, et toujours chez des pauvres qu'elle va soigner, consoler, et dont elle soulage la misère. Ce discours émut Sainville, et transporta le baron; quelques personnes dont Constance avoit refusé les visites, ricanèrent et montrèrent une extrême incrédulité; les plus désintéressées suspendirent leur jugement; car il s'agissoit de passer du mépris à l'admiration, chose à laquelle on ne se décide jamais légèrement; pour la dame de Limoux, elle souffroit étrangement et elle ne

put s'empêcher de dire assez haut, que le médecin étoit un visionnaire et un vieux radoteur. Monsieur le docteur, dit Sainville, puisque tel est le compte que vous avez rendu de cette dame étrangère, je ne suis pas étonné qu'elle ait tant d'ennemis; un semblable récit doit exciter l'envie, et produire, par conséquent, beaucoup de méchanceté et de calomnies absurdes. Comme il achevoit ces paroles, on se leva de table, et au bout d'une heure, les deux amis repartirent pour retourner à L***. Ils ne s'entretinrent en chemin, que de Constance, Sainville en parla toujours froidement; mais il ajouta qu'il étoit indigné des calomnies que l'on répandoit contre elle, et que ces méchancetés le décidoient à lui aller faire une visite le jour même : peut-être ne voudra-t-elle pas nous recevoir, poursuivit-il, n'importe, nous aurons rempli un devoir, en donnant une marque de considération et de respect à

une personne intéressante et paisible, que la haine et l'envie cherchent à noircir.

En effet, en approchant du village, Sainville ordonne à ses gens de s'arrêter devant la maison de Constance : on approche, l'homme à cheval, qui précédoit la voiture, met pied à terre, frappe à la porte, et appelle à grands cris la servante, qui accourt. Le domestique lui dit : voilà M. le marquis qui vient faire une visite à votre maîtresse, allez la prévenir. La servante toute effarée rentre dans la maison ; un instant après, elle revient, et dit, sans préambule, que sa maîtresse ne peut voir personne. Le domestique indigné d'un tel manque de respect envers *M. le marquis*, alloit répondre et se fâcher, lorsque Sainville, d'un ton sec et d'un air froid, lui ordonna de se taire et de prendre le chemin du château. Le baron se désespéroit, sa curiosité étoit au comble, et il ne le cachoit pas ;

Sainville, honteux d'éprouver le même sentiment, cherchoit à le dissimuler; de plus, il étoit, au fond de l'ame, très-piqué de se voir traité par Constance comme ses voisins et les habitans de Limoux. Ce goût d'une profonde solitude, qui l'avoit d'abord intéressé, ne lui parut dans ce moment qu'une *sauvagerie ridicule.* Ceci nous apprend, dit-il, que cette femme n'a jamais vécu dans la société, car l'usage du monde laisse toujours une politesse que la misantropie ne peut ôter. Cette étrangère peut être intéressante, mais je suis sûr qu'elle manque d'*éducation.* — Je ne doute pas que la servante ne fût chargée de quelque compliment qu'elle n'aura pas fait, elle a dit crument la chose sans répéter les expressions. Au reste, reprit Sainville en riant, cela est assez égal. Après avoir dit ces mots, il parla d'autres choses.

En arrivant au château, le baron ne put questionner Roger qui avoit

profité de l'absence de son maître, pour aller à une foire qui se tenoit à quelques lieues du village; M. Renaud, profondément occupé de son art et de la botanique, ne donnoit d'ailleurs aucune attention à ce qui se passoit autour de lui; il n'étoit ni observateur, ni curieux, et lorsqu'on l'interrogeoit sur les événemens qu'il devoit savoir, ou même sur les choses dont il avoit été témoin, on n'obtenoit communément de lui, que ces deux réponses: *Je ne m'en suis pas informé, ou je n'y ai pas pris garde.* Non-seulement il n'étoit susceptible d'aucune passion (excepté celle de l'étude), mais il ne les concevoit pas dans les autres, il n'en remarquoit pas mieux les effets, qu'il en comprenoit peu les causes; il ne voyoit dans le mariage qu'une association d'intérêts, et dans l'amour, qu'un amusement de désœuvrés; quoiqu'il eût de la bonté, il n'éprouvoit de compassion que pour les maux physiques, les autres échap-

poient à sa pénétration, ou ne lui paroissoient que des défauts d'organisation et des folies. Le baron n'apprit de lui rien de nouveau sur Constance, ce qui lui donna beaucoup d'humeur ; mais comme ce jour étoit celui du départ de la poste, il se consola en écrivant toute la soirée.

Le lendemain matin, les deux amis furent se promener dans un bois charmant, à un quart de lieue du château. Ce bois étoit entièrement tapissé d'un gazon naissant, parsemé de muguets et de violettes. Le terrain en étoit inégal et l'on y trouvoit quelques rochers couverts de mousse, et plusieurs sources d'une eau pure formoient une infinité de petits ruisseaux qui se croisoient sous les pas. En entrant dans une étroite allée de jeunes arbres qui s'unissoient en berçeau, Sainville aperçut, à cinquante pas de lui, une femme assise sur une roche. Il s'arrêta, et reconnoissant Constance, ou plutôt, certain que ce devoit

être elle, il la fit remarquer à son ami, en lui faisant signe de se taire. Elle leur tournoit le dos, ainsi qu'un enfant assis à ses côtés. Elle avoit un chapeau, dont le voile cachoit son cou, mais laissoit voir les plus beaux cheveux du monde et une taille parfaite. Après l'avoir considérée quelques momens, les deux amis avancèrent doucement et en silence; lorsqu'ils furent à deux pas d'elle, Constance, qui lisoit attentivement, se retourna, et les vit à travers le voile épais qui couvroit son visage; elle fit un mouvement de surprise et se leva. Dans cet instant, l'enfant qui jouoit avec des fleurs, souleva la tête, et regardant Sainville, s'écria : Ah! *c'est mon parrain!* Sainville jetant les yeux sur elle, reconnut avec un extrême étonnement Georgette, la petite fille de sa nourrice. Cet enfant s'élança vers lui en lui tendant les bras, Sainville la prit dans les siens, et s'adressant à Constance, bégaya avec émotion un compliment

dont elle n'entendit que la dernière phrase, par laquelle il la supplioit de se rasseoir. Oui, oui, maman, dit Georgette, *assités-vous*, et mon parrain aussi. A ces mots, Constance reprit sa place, Sainville embrassa Georgette et s'assit sur la roche en tenant toujours l'enfant sur ses genoux. Le baron restoit debout, Constance rangeant un pan de sa robe du côté opposé à celui où étoit Sainville, parut lui offrir une place qu'il accepta avec empressement. Il y eut un moment de silence, que Georgette rompit par cette question qu'elle adressa à Sainville : *mon parrain, vous aimez ben maman, pas vrai?* Charmante enfant! répondit Sainville, vous supposez que chacun a, comme vous, le droit de tout dire..... Mais, madame, poursuivit-il en s'inclinant vers Constance, oserois-je vous demander si l'on vous a témoigné tout le desir que nous éprouvions d'avoir l'honneur de vous voir? Je vous supplie, répon-

dit Constance, de recevoir là-dessus toutes mes excuses; ma santé, ma situation et le genre de vie que je me suis imposé, ne me permettent pas de profiter d'un honneur auquel je suis cependant très-sensible, et je suis charmée, monsieur, que le hasard m'ait procuré l'occasion de vous en exprimer tous mes regrets. Ces paroles furent prononcées avec un son de voix enchanteur: Sainville se sentit interdit, le baron alloit parler, mais Georgette le prévenant: ô maman! s'écria-t-elle, tu ne peux refuser mon parrain, et puis c'est notre seigneur: ici Sainville embrassa encore Georgette; du moins, madame, reprit-il, souffrez que je vous témoigne la reconnoissance que m'inspirent vos bontés pour cet enfant. J'aurois dû, répondit Constance, ne me charger d'elle qu'avec votre agrément, mais je l'avois obtenu de sa grand'mère longtemps avant votre arrivée ici. Puis-je me flatter, monsieur, que vous ap-

prouverez le dessein où je suis, de l'élever et de l'adopter? À ces mots, l'enfant effrayée d'une question qui supposoit un doute, se jeta en pleurant dans les bras de Constance, en criant, que rien ne pourroit lui faire quitter sa maman. Constance attendrie, la serra tendrement contre son sein; dans ce mouvement, l'enfant releva un peu le voile de Constance, et découvrit un cou d'albâtre qui fixa tellement l'attention de Sainville, qu'il oublia de répondre. Le baron qui n'avoit pu placer encore un mot dans cet entretien, se hâta de prendre la parole pour exprimer ce que Sainville auroit dû dire; ce dernier, d'une voix un peu altérée, confirma, par une promesse solennelle, le discours du baron; Georgette l'en récompensa par les plus tendres caresses; Constance le remercia d'une manière touchante. Sainville troublé et embarrassé de l'attendrissement extrême qu'il éprouvoit, se leva, prit congé

de l'intéressante étrangère et la quitta; le baron le suivit avec regret, car il auroit bien voulu prolonger une semblable conversation. Sainville marchoit d'un pas précipité, sans rien dire; le baron le regardant: oh, oh! dit-il, malgré votre impassibilité, vous venez de verser quelques larmes, j'en vois deux encore sur votre joue. Bon! reprit Sainville, c'est cet enfant qui m'a baigné le visage de pleurs; en prononçant ces mots, il tira son mouchoir de sa poche, essuya ses joues et sur-tout ses yeux qui étoient encore humides. Au reste, poursuivit-il, je ne me défends point d'avoir été touché de cette scène singulière.... Voilà donc cet enfant, interrompit le baron, que nous supposions le fruit d'un amour clandestin!.... Tout cela est inconcevable, reprit Sainville, il n'en dit pas davantage: le baron reprit la parole pour faire un pompeux éloge de l'inconnue; Sainville, pendant ce temps, affectoit de prendre

un air distrait et dégagé, afin de cacher une extrême agitation et beaucoup d'embarras. En arrivant au château, ils trouvèrent Roger de retour. La poste venoit d'arriver; on remit au baron un énorme paquet de lettres, et il fut s'enfermer dans sa chambre pour lès lire à son aise : Sainville reçut deux lettres, il en reconnut l'écriture, les mit dans sa poche (sans les ouvrir), et prit le chemin d'une basse-cour qui conduisoit aux écuries; il se fit seller un cheval et partit aussitôt, sans vouloir être suivi. Il se rendit au village où demeuroit sa nourrice. La bonne femme en le voyant fut transportée de joie; elle étoit au lit et toujours malade de son rhumatisme; Sainville naturellement peu démonstratif, l'accabla de caresses, et se hâta de se justifier de ne lui avoir pas envoyé des secours dans le temps où, ayant perdu sa fille, elle s'étoit trouvée chargée de tous ses petits-enfans, et il se plaignit avec amertume de la né-

gligence de son intendant. A ce discours, la nourrice pleuroit de tendresse et de reconnoissance. Elle répondit qu'en effet elle avoit éprouvé de grands malheurs, mais que précisément le ciel à cette époque avoit envoyé *un de ses anges à son aide.* A ces mots, Sainville comprit qu'elle vouloit désigner Constance; il devint extrêmement attentif, et la bonne femme, s'engageant dans un long récit, conta que Constance étant venue se promener dans ce village, avoit appris sa détresse, et étoit arrivée chez elle avec un médecin. Ce n'est pas tout, continua la vieille femme, elle revint me voir toutes les semaines, m'apportant tantôt de l'argent, tantôt du linge, et puis du bouillon et des sirops. Elle mit un de mes petits garçons à l'école, et paya pour lui. Quand elle venoit, elle restoit deux ou trois heures dans la chaumière, elle apportoit son ouvrage, et travailloit avec Jeannette; elle lui a

appris je ne sais combien de beaux points de couture, et puis elle disoit: Jeannette, il faut me payer ma leçon; à ton tour, apprends-moi à filer, et puis elle prenoit la quenouille et filoit en chantant des cantiques. Quand elle entroit, tous les enfans couroient autour d'elle, car elle avoit plein ses poches de gâteaux et de joujoux. Mais elle aimoit mieux Georgette que les autres, et la fit habiller ainsi que Jeannette. Enfin, il y a à l'entour de deux mois, qu'elle me demanda de lui bailler Georgette pour en faire une demoiselle; j'y consentis: elle me la laissa jusqu'à ce qu'elle eût fait arranger son logement, qui n'a été prêt que le jour où j'ai envoyé Jeannette et Georgette au château, et ce jour-là ma petite Georgette est restée avec la bonne dame. Mais, dites-moi, reprit Sainville, quand cette dame étoit chez vous, avoit-elle toujours le visage couvert? — Oh! non, elle ôtoit son chapeau pour travailler. — Et..... elle

est jeune? — Elle a la face d'un enfant. — N'a t-elle pas les yeux noirs? — Non, ils sont bleus comme ceux de Jeannette, si ce n'est qu'ils sont plus grands; quoique ça, ses sourcils sont bruns et elle a des cheveux blonds.... Oh! c'est bien dommage qu'elle ait presque toujours sa cornette rabattue, mais c'est qui n'y a point de soleil dans son pays, et elle craint tant le nôtre. — Vous dites qu'elle a les yeux de la couleur de ceux de Jeannette, mais je parie qu'elle n'a pas d'aussi jolies dents? — Et ben! sauf votre respect, c'est tout le contraire, elle a les dents plus blanches encore, et reluisantes comme un miroir. — Elle est donc bien belle? — Oh! belle comme une sainte Vierge, et puis si charitable, si craignant Dieu!..... une si douce parole! — Je suis charmé, ma bonne mère, de vous voir si touchée des bienfaits et des vertus de cette respectable dame; je veux, ainsi qu'elle, contribuer à vous rendre la vie heu-

reuse. — Oh, mon bon seigneur, je n'ai plus rien à desirer ! je vous ai vu, et vous m'avez envoyé tant d'argent.... — Quand la bonne dame vient vous voir, vous fait-elle prévenir? — A présent que je me porte mieux, et que je n'ai plus besoin de rien, elle ne vient plus si souvent. Il y a déja deux semaines que je ne l'ai vue, mais elle m'a fait dire qu'elle viendroit samedi avec Georgette. — Samedi? dans quatre jours?...... Adieu, ma chère Madeleine, je vous enverrai, dès demain, plusieurs petites choses qui vous manquent, et je reviendrai vous voir la semaine prochaine. — Si vous pouviez samedi, la bonne dame y seroit, et..... — Non, elle n'aime point à se montrer, et ne vient ici que pour vous. Nous devons respecter ses volontés. Après cet entretien, Sainville quitta sa nourrice et retourna promptement au château; il appela Roger, lui donna en particulier quelques ordres relatifs à Made-

leine, en lui disant de n'en parler à personne, sans exception; ensuite il fut se mettre à table avec le baron. Ce dernier parla beaucoup des lettres qu'il avoit reçues de Paris; Sainville l'écouta avec plus de complaisance qu'à l'ordinaire, et, loin de tourner en ridicule les trois ou quatre femmes qui lui écrivoient, il fit leur éloge, et sur-tout celui de madame de Flamigny dont il avoit jadis été l'amant, et qui étoit la maîtresse actuelle du baron. Après le dîner, M. Renaud et le baron se mirent à jouer aux échecs; Sainville fut rêver dans le parc; cette journée s'écoula rapidement pour lui, il s'en étonna lui-même, et dit le soir, en se couchant: je ne sais comment cela s'est fait, je ne me suis point ennuyé aujourd'hui. Il dormit peu et se réveilla de bonne heure. Le baron entra dans sa chambre, comme il finissoit de s'habiller. Je viens, dit-il, vous faire part de ma bonne fortune; j'ai trouvé et saisi l'occasion de faire

une chose agréable à Constance. J'ai su, ce matin, de Robert qui sortoit de chez elle, que la petite Georgette avoit entièrement gâté un grand livre de fleurs et d'*herbages peinturlurés*, comme dit Robert, auquel Constance étoit extrêmement attachée; à l'instant même, j'ai engagé M. Renaud à me céder son herbier gravé, qui est très-beau, et sur-le-champ je l'ai envoyé à Constance..... Fort bien! répondit Sainville, avec un sourire un peu forcé; mais demandez-moi le secret, sans quoi je rendrai compte de cette galanterie à madame de Flamigny. — Bon! je lui parle moi-même de notre inconnue; ma dernière lettre contient quatre pages de détails sur elle. Aussi, reprit Sainville, je plaisante; je sais, mon cher Verceil, que madame de Flamigny compte trop sur vous, pour pouvoir être jalouse; et en effet, je pense bien que vous n'êtes pas tenté de sacrifier une femme parfaitement belle et très-aimable, à

une personne que vous ne connoissez point, et qui, selon toute apparence, a de son côté d'autres engagemens. Le baron ne répondit rien, et l'on partit pour la chasse; on s'y ennuya, et au bout de deux heures on revint au château. On trouva Robert dans la cour; le baron auroit bien voulu l'entretenir en particulier, mais il ne put se débarrasser de Sainville. Robert qui avoit porté l'herbier, fit beaucoup de remercîmens de la part de Constance, en même temps il ajouta qu'elle ne vouloit point le garder, qu'elle le parcourroit et le renverroit dans quelques jours. Par la manière dont Robert rendit compte de son message, Sainville connut clairement que le baron avoit joint un billet à l'herbier. Vous lui avez donc écrit, demanda-t-il négligemment. Eh! oui, répondit en rougissant le baron, et je vous l'ai dit. Je ne l'avois pas entendu, reprit Sainville. Dans ce moment, une voiture à six chevaux qui entroit dans la cour,

mit fin à cette conversation. C'étoit l'intendant de la province qui venoit faire une visite à Sainville; on se mit à table, et après le dîner, l'intendant pria Sainville de passer dans son cabinet, parce qu'il desiroit l'entretenir en particulier. Lorsqu'ils furent seuls, l'intendant prenant la parole : Je voulois, lui dit-il, vous demander quelques détails sur cette étrangère qui s'est établie dans cette terre. — Que vous a-t-on dit d'elle? — Oh! mille choses extraordinaires; entr'autres, qu'elle est payée par le gouvernement anglois pour faire ici le métier d'espion. — D'espion? — Oui; on fonde cette idée sur l'extrême curiosité qu'elle a montrée pour nos manufactures, dans toutes les villes où elle a passé. On assure qu'elle fait des notes de tout ce qu'elle voit, et cette particularité, jointe au mystère de sa conduite, la rend suspecte, au point que le ministre m'a écrit de prendre des informations à son sujet. — Quoi! on a déja porté sa

renommée jusqu'à Versailles? —On y a fait d'elle un portrait si bizarre, que si nous étions en guerre avec les Anglois, on se seroit déja assuré d'elle par une lettre de cachet. —Fort bien! mettre à la Bastille une jeune personne, parce qu'elle aime les arts et la solitude, c'est assurément une action très-prudente en temps de guerre, mais comme nous sommes en pleine paix, que craint-on? — Mais en tout temps les secrets de nos manufactures sont d'une grande importance pour notre commerce. M. l'intendant qui avoit beaucoup de pédanterie et fort peu d'esprit, fit cette réponse d'un ton si sot et si capable, que Sainville, déja impatienté, ne put s'empêcher de sourire de la manière la plus méprisante. Monsieur l'intendant, lui dit-il, vous pouvez calmer les terreurs du ministre, en lui écrivant que cette dame étrangère est infiniment respectable, malgré son goût pour les manufactures et la retraite, et que je ré-

ponds d'elle, quoique je n'aye pas l'honneur de la connoître personnellement, et qu'elle ait refusé de me recevoir. Mais je sais qui elle est, et je puis vous assurer qu'il n'existe point de femme qui ait plus de droit à la protection du gouvernement, et à l'estime des gens qui savent penser. Sainville, pour préserver Constance d'une persécution absurde et ridicule, se permit un petit mensonge, en disant qu'elle n'étoit point une inconnue pour lui; mais son ton moqueur et dédaigneux, en excitant le dépit de l'intendant, ne lui donna pas pour Constance des dispositions plus favorables, et au contraire, changea en aversion des préventions légères. C'est un grand art que celui de savoir défendre utilement les gens qui nous intéressent, car il faut se garantir également d'une foiblesse condamnable et d'une aigreur dangereuse. Les uns les abandonnent lâchement, les autres prennent leur parti avec une chaleur

insultante, qui ne peut qu'irriter et produire la haine. Aussi l'intendant écrivit-il à Paris, que Constance étoit une aventurière et une intrigante, mais que Sainville la protégeoit parce qu'il étoit son amant.

Sainville rendit compte de cet entretien au baron, qui en fut indigné; en même temps il prétendit que Sainville devoit instruire Constance de ce détail, et il fut décidé que Sainville lui écriroit à ce sujet.

Une heure avant le souper, le baron vint dire à son ami, qu'il avoit fait une découverte charmante. Constance, poursuivit-il, se promène souvent sur sa terrasse durant la nuit, entre minuit et une heure; plusieurs paysans, revenant tard des foires voisines, l'ont vue au clair de lune et sans voile; et je vous propose, s'il fait beau ce soir, de nous rendre sans bruit au bas de sa terrasse, peut-être par ce moyen pourrons-nous la voir, et j'avoue que j'éprouve

à cet égard la plus vive curiosité. Comme vous voudrez, répondit froidement Sainville, je vous suivrai volontiers.

On soupa, comme à l'ordinaire à neuf heures; on mangea et l'on parla peu. Après le souper, on rentra dans le salon, les fenêtres en étoient ouvertes, et l'on fut plus d'une fois regarder si le temps étoit clair et serein. Enfin, à onze heures précises on partit et l'on se rendit à la maison de Constance, mais cette course fut absolument inutile; Constance ne se promena point et l'on rentra tristement au château à deux heures du matin. Le lendemain, on se détermina à faire encore la même tentative; la nuit étoit si belle, que l'espoir d'entrevoir Constance parut beaucoup mieux fondé. Cette idée leur donna une émotion qu'ils prirent pour un pressentiment; le baron étoit agité, Sainville éprouvoit un extrême saisissement ils approchèrent avec précaution et

sans

sans bruit de la terrasse, et se cachèrent derrière la haie d'aubépine. Le ciel étoit pur et tranquille, la lune répandoit une clarté aussi douce que vive, l'air étoit embaumé du parfum des fleurs champêtres qui décoroient la terrasse; enfin, cet asyle mystérieux et solitaire réunissoit, dans cet instant, tout ce qui peut séduire l'imagination et charmer les sens. Après quelques momens d'un profond silence, les deux amis entendirent marcher très-près d'eux, ensuite on s'assit, l'on soupira, quelques mots furent articulés foiblement d'une voix basse, mais qui fut reconnue, et le silence recommença. Les deux amis, immobiles et retenant leur haleine, écoutoient l'un et l'autre avec une avide attention ..... Au bout d'un demi-quart d'heure, la même voix fait entendre des sons plus distincts et plus doux; elle chante un air tendre et lent sur des paroles angloises; Sainville, quoiqu'au désespoir de ne pouvoir les comprendre, se con-

sole cependant par l'expression de la musique, qui semble en donner l'intelligence; il ne sait lequel préférer, ou des accens touchans qui pénètrent jusqu'au fond de son cœur, ou du goût et de l'art qui les dirigent. La voix se tait; Sainville écoute toujours.... on soupire encore, Sainville tressaille; un mouvement sympathique identifie son ame à cette ame sensible qui paroît souffrir; toutes les affections que son imagination lui suppose, il les éprouve, il les ressent.... Cependant le baron se soulève un peu, en écartant le feuillage; il tire Sainville par le bras, qui, connoissant son dessein, le seconde; tous les deux plient doucement une branche, et sans être aperçus, ils peuvent enfin voir sur la terrasse et découvrir l'objet d'une si vive curiosité. Constance elle-même s'offre à leurs regards sans chapeau et sans voile; elle étoit assise sur un banc de gazon, et placée de manière qu'ils ne purent la voir que de profil; mais cette position montroit

avec plus d'avantage, au premier coup d'œil, la parfaite régularité de son visage et de sa taille. Comme il faisoit une chaleur excessive, Constance avoit la gorge découverte et les bras nus; la lumière argentée de la lune ajoutoit encore à l'éclat de sa blancheur éblouissante; la bouche à demi-entr'ouverte et les yeux élevés vers le ciel, Constance contemploit cet astre du mystère et de la mélancolie; dans cette attitude, son visage enchanteur exprimoit à la fois l'attendrissement et la sérénité...... Cette figure céleste fit sur le cœur de Sainville une impression aussi profonde que rapide; non-seulement elle ne lui rappeloit aucune autre idée, mais elle effaçoit pour jamais de son imagination le souvenir de tout ce qu'il avoit admiré; c'étoit pour lui un objet unique et nouveau, il crut voir une belle femme pour la première fois de sa vie.

Enchaînés et fixés par la surprise et l'admiration, les deux amis ne pou-

voient s'arracher à cette dangereuse contemplation : mais enfin, Constance sortant tout-à-coup de sa rêverie, se leva, prit le chemin de sa maison et disparut. Sainville ne la voyant plus, la cherchoit encore, et toujours immobile, reportoit ses regards sur le siége qu'elle venoit de quitter; le baron le tirant par le bras, il fallut retourner au château. Durant le trajet qu'ils firent pour s'y rendre, Sainville ne parla que pour demander à son ami ce que signifioient les paroles que Constance avoit chantées ; le baron répondit qu'elles peignoient les charmes de la solitude et les dangers de l'amour. Le baron fit à ce sujet beaucoup de réflexions, et forma mille conjectures ; il avoit besoin d'épancher son coeur et de s'entretenir de Constance, Sainville au contraire ne pouvoit parler, et n'épreuvoit que le desir de se trouver seul. Aussitôt qu'il fut dans sa chambre, il renvoya ses gens, et tombant dans un fauteuil, est-il pos-

sible? s'écria-t-il! n'est-ce point une illusion! ..... non, je l'aime, ou, pour mieux dire, je sens que je l'aimerai avec idolâtrie..... mais elle aime un autre objet; tout l'annonce....... elle est mariée, peut-être.... que m'importe!... quels que soient ses sentimens et sa raison, cette créature angélique est une femme, on peut la séduire .... Je vais donc sortir de cet engourdissement stupide qui m'accable; je formerai des projets, j'aurai donc une pensée dominante! ah! dussé-je éprouver le tourment d'une passion malheureuse, du moins j'existerai : tout est préférable au néant, et l'espérance adoucit tous les maux.

Sainville occupé de ces réflexions, passa une partie de la nuit à se promener dans sa chambre, à se retracer l'image de Constance, et à méditer le plan de sa conduite avec elle. Il ne se coucha qu'à cinq heures du matin; il se leva avant dix heures, avec l'inten-

tion d'écrire à Constance, comme le baron le lui avoit conseillé; mais voulant faire une lettre qui fût à la fois simple, intéressante, spirituelle, et qu'il pût montrer à son ami, il en composa une demi-douzaine qu'il déchira toutes. Il ne réussit pas mieux à son gré dans l'après-midi; et le soir, le baron lui demandant s'il avoit écrit cette lettre, il prétendit qu'il l'avoit oublié, il ajouta qu'il l'écriroit le lendemain, ce qu'il fit en effet : la lettre, après avoir été communiquée au baron, fut envoyée à Constance; deux heures après le messager revint, il rapportoit une réponse. Sainville la reçoit avec un trouble inexprimable, il l'ouvre, il voit une écriture charmante, et lit ce qui suit :

Réponse de Constance *au Marquis de* Sainville.

« Je suis infiniment sensible, mon« sieur, aux témoignages d'estime

« dont vous voulez bien m'honorer,
« et ma reconnoissance m'engage à
« y répondre avec une franchise qui
« va détruire sans doute les préven-
« tions que la curiosité et le mystère
« apparent de ma conduite ont fait
« naître. Je suis sauvage, farouche,
« je hais le monde; voilà toute ma sin-
« gularité. Je me cache plutôt par
« caprice que par raison; je pourrois
« me laisser voir sans craindre d'être
« remarquée. Le desir du repos, et
« non des événemens extraordinaires,
« m'ont conduit dans la retraite où
« je me consacre, et en me vouant à
« l'obscurité, je me suis placée dans
« l'état qui me convient. J'avoûrai
« même qu'une des raisons qui m'a
« déterminée à choisir cette terre
« pour asyle, fut l'opinion générale-
« ment reçue, que celui qui la possède
« n'y viendroit jamais.

« Quant aux calomnies dont je
« suis l'objet, elles ne sauroient m'af-
« fliger ou m'inquiéter; je n'attache au-

« cun prix à l'idée qu'on peut se for-
« mer de moi, et votre protection
« généreuse me met à l'abri d'une
« injuste persécution.

« Pardonnez-moi, monsieur, la lon-
« gueur de cette lettre, il me semble
« que je devois ces détails à l'intérêt
« que vous et M. le baron de Verceil
« avez daigné prendre à mon sort. »

Eh bien! mon cher marquis, s'écria le baron après la lecture de cette lettre, que pensez-vous d'une telle réponse? ne met-elle pas le comble à votre étonnement? n'y trouvez-vous pas tout ce qui peut caractériser la personne la plus singulière, et la moins faite pour le genre de vie qu'elle a préféré? — Vous savez, répondit Sainville, qu'en général, je n'ai pas des femmes une opinion bien avantageuse; j'ai vu, dans leur conduite, tant de manége, d'artifice et de coquetterie! mais celle-ci, je l'avoue, confond toutes mes idées. Si belle et

si jeune, se consacrer à l'oubli ! et de si bonne foi !..... Elle ignore que nous l'ayons vue, et ne songe qu'à nous cacher ses charmes, à nous persuader qu'elle n'est qu'une personne ordinaire; elle veut sincèrement détruire une prévention qui l'importune et lui déplaît. En disant ces paroles, Sainville reprit la lettre, et, après l'avoir relue toute entière, oui, dit-il, cela est surprenant ! — Ah ! reprit le baron, cela est inconcevable !..... quelle femme !....... quelle noblesse dans toutes ses expressions! comme elle s'élève en voulant se rabaisser ! quelle politesse ! quelle douceur accompagne sa misantropie !.... Sainville n'ajouta rien à cet éloge; il étoit tombé dans une profonde rêverie, et n'en sortit que pour proposer d'écrire à Constance une seconde lettre au nom de tous les deux, pour l'assurer qu'ils respecteroient ses volontés et sa solitude, et que même ils s'interdiroient la promenade du petit bois, ayant

remarqué que depuis qu'ils avoient eu le bonheur de l'y rencontrer, elle avoit cessé d'y aller. Cette lettre, approuvée par le baron, fut envoyée sur-le-champ. Constance ne fit point de réponse; elle se contenta de charger le menuisier de complimens et de remercîmens, encore ne le vit-elle point; la commission passa par la servante (comme toutes celles qu'elle donnoit); circonstance qui augmenta le chagrin de n'avoir point de réponse par écrit. Les deux amis décidèrent aussi qu'ils n'iroient plus la nuit au bas de la terrasse; car ils sentirent que si Constance découvroit un semblable espionnage, ils se perdroient sans retour dans son esprit.

Le lendemain fut un grand jour pour Sainville; c'étoit un samedi; on attendoit Constance chez Madeleine. Laissons Sainville se représentant ce qui doit s'y passer, et suivons Constance dans la chaumière de la grand-mère de Georgette. Elle partit à deux

heures avec cet enfant et le fidèle Tompson; elle traversa une forêt qui conduisoit au village de Madeleine; elle fut très-surprise de trouver, au lieu d'un chemin raboteux et plein de cailloux, un sentier battu, parfaitement uni, et une infinité de bancs répandus sur toute la route. Elle arriva chez la vieille paysanne à trois heures et demie : en approchant de la maison, elle s'aperçut que les murs en étoient nouvellement blanchis. Jeannette, d'un air triomphant, l'attendoit à la porte; Constance entre, et trouve tout l'intérieur de la chaumière totalement changé; elle n'y voit que des meubles nouveaux d'une extrême simplicité, mais d'une propreté parfaite, et on lui apprend que l'on doit tout cela à *M. le marquis*. Madeleine, moins malade, étoit dans un fauteuil : la bonne femme, prévenant les questions de Constance, se mit à lui conter, avec le plus grand détail, *toutes les bontés de*

M. le marquis. Au milieu de ce récit, Jeannette, qui, suivie d'une servante nouvellement établie dans la maison, étoit allée dans la chambre voisine, revint portant avec la servante une table couverte de fruits, de rafraîchissemens et de glaces. A cette vue, la joie de Georgette fut extrême; elle invita Constance à se mettre à table, et en donna l'exemple avec empressement. Madeleine et ses petites-filles firent seules les frais de la conversation ; Constance parla peu et rêva beaucoup : lorsqu'elle prit congé de Madeleine, cette dernière voulut obtenir d'elle un nouveau rendez-vous, mais Constance ne le donna point ; elle promit vaguement de revenir, sans indiquer le jour.

En retournant à L****, Constance examina avec plus d'intérêt le nouveau chemin ; elle ne pouvoit plus douter qu'il n'eût été fait pour elle : quoiqu'elle ne fût point fatiguée, elle s'assit trois ou quatre fois, comme pour

rendre hommage à l'utilité des bancs placés de distance en distance sur la route entière. Elle rentra chez elle par son jardin; à peine y eut-elle mis le pied, que Georgette s'écria avec transport : Ah, maman! regardez combien de belles fleurs nouvelles! En effet, Constance vit une prodigieuse quantité de caisses et de superbes pots de fleurs dont on avoit orné son jardin et sa terrasse pendant son absence; elle appela sa servante, qui accourut, et lui apprit que *M. le marquis* avoit envoyé tout cela *à sa filleule*. En disant ces mots, la servante donne à Constance une lettre de Sainville......... Constance rentre précipitamment dans sa maison, s'enferme dans son cabinet, et ouvre le paquet, qui contenoit un grand morceau de parchemin ployé et un billet conçu en ces termes :

« Madame, quand vous me donnez « l'exemple d'une bienfaisance su- « blime, vous ne serez pas surprise

« du desir que j'éprouve de remplir
« au moins mes devoirs. L'heureux
« enfant que vous avez adopté, est
« ma filleule ; vous êtes devenue sa
« mère, et moi, je pris, à sa nais-
« sance, l'engagement de lui tenir
« lieu de père ; ce lien qui m'attache
« à elle, m'est aussi cher qu'il est
« sacré...... Souffrez donc, madame,
« que je m'occupe aussi de son sort,
« et daignez recevoir pour elle ce
« contrat, que j'aurois envoyé plu-
« tôt, sans les formalités que l'on a
« jugé nécessaires pour en assurer
« la validité. »

Constance, après avoir lu cette lettre, déploya le parchemin; c'étoit un contrat en bonne forme, de mille écus de rente assurés à Georgette. Ne pouvant se dispenser de répondre, Constance écrivit un billet très-court, dans lequel elle reconnoissoit que Sainville avoit, en effet, sur Georgette les droits bienfaisans qu'il réclamoit; mais elle ajoutoit que cet

enfant n'ayant aucun besoin d'une pension pendant le cours de son éducation, elle desiroit que le contrat fût déposé chez un notaire, et que l'argent de la rente fût placé, chaque année, jusqu'à l'époque de l'établissement de Georgette. Constance ayant fait cette réponse, mit sous une enveloppe son billet et le contrat qu'elle renvoyoit; ensuite elle appela Georgette, la chargea d'aller elle-même remercier son parrain, et de lui porter le paquet qu'elle venoit de cacheter. Georgette, glorieuse et charmée de recevoir une telle commission, partit aussitôt, conduite par la servante. Arrivée au château, elle demande son parrain; Sainville accourt, embrasse l'enfant, la prend par la main, et l'emmène dans son cabinet. Là, tête à tête avec Georgette, Sainville lit la réponse deux ou trois fois de suite. Georgette l'interrompt, pour répéter son compliment, qu'il avoit paru ne pas écouter; Sainville la

prend sur ses genoux, il admire sa gentillesse, et remarque, avec intérêt, que ses manières, toujours aussi naturelles, sont déja plus agréables, et qu'elle parle infiniment mieux. Ma chère Georgette, lui dit-il, quelles sont les leçons que votre maman vous donne? — Elle m'apprend à lire, et puis à coudre, et puis du calcul..... voulez-vous m'entendre compter jusqu'à cent? — Non, j'aime mieux causer avec vous. — Oh! c'est avec maman que je cause; elle me conte de si jolies histoires! — Aimez-vous la musique? — Oh, oui! quand maman chante et joue du piano. — Elle peint aussi, votre maman? — Oui, des petites peintures pas plus grandes que ça...... c'est elle qui a peint son médaillon. — Un médaillon? qu'elle porte à son cou? — Tout juste. Mais, comment l'avez-vous vu? elle le cache toujours sous son fichu; mais je l'ai vu, moi. — Il représente une figure? — Seulement un visage tout

petit, pas plus gros qu'une noisette, et pourtant il y a tout; les yeux, le nez, la bouche. — Est-ce un visage de femme? — Non, c'est un visage d'un beau jeune homme. — D'un jeune homme? — Oh! il est joli!.... je le baise toujours quand je le vois; maman l'aime tant! elle le baise aussi. A ces mots, Sainville resta un moment sans parler; ensuite il fit encore quelques questions à Georgette, qui répondit toujours avec la même naïveté; et enfin il la remit entre les mains de la servante, après lui avoir promis de lui envoyer des joujoux.

Le lendemain, Georgette reçut, de la part de son parrain, les plus belles poupées de Limoux, avec un grand panier rempli d'ananas. Depuis ce jour, Sainville ne trouva plus l'occasion de renouveler des attentions de ce genre; Constance n'alloit point chez Madeleine; on l'apercevoit quelquefois à la promenade, mais de loin, et l'on n'osoit s'approcher d'elle; sou-

vent elle se promenoit dans le petit bois, et Sainville avoit promis de n'y point aller; enfin il cherchoit vainement quelque moyen nouveau qui pût le rappeler à son souvenir, et lui faire connoître combien il étoit occupé d'elle. Cependant, loin de se décourager, il s'affermissoit chaque jour dans le projet et le desir de triompher d'une fierté si peu commune. L'extrême réserve de Constance, et la certitude qu'elle aimoit un autre objet, ne pouvoient qu'irriter et redoubler la passion d'un homme de son caractère : une conquête aisée n'auroit pu ranimer son cœur; mais séduire une femme si belle, si romanesque, une femme qui montroit tant d'esprit, de singularité, et en même temps une vertu si touchante et une raison si supérieure, malgré ses précautions, et sans doute ses sermens et son amour, l'étonner, l'attendrir, la subjuguer, la rendre infidelle, et devenir le seul arbitre de sa destinée,

c'étoient là de grands projets, et les difficultés et les obstacles en formoient le plus puissant attrait. La tête et l'imagination fortement remplies de cette idée, Sainville, sorti de sa langueur, reprenoit visiblement une nouvelle existence, et n'étoit plus cet homme indolent et dédaigneux que rien ne pouvoit agiter, et que tout fatiguoit; il n'avoit plus cette espèce de distraction causée par l'engourdissement de l'ame; cet état de stupeur où la paresse de penser empêche de comprendre, et même d'écouter : souvent il rêvoit au lieu de répondre; mais on voyoit alors qu'il n'étoit distrait que parce qu'il étoit vivement préoccupé; en général il parloit davantage, et avec moins de causticité; enfin, malgré ses craintes et ses inquiétudes, la joie de se retrouver une ame, lui donnoit plus de gaîté et de douceur; il s'occupoit avec activité, il lisoit beaucoup, et sur-tout des livres de botanique.

Le baron, de son côté, n'étoit pas dans son état ordinaire; moins doux et moins égal, il devenoit triste, sauvage et silencieux; son amitié pour Sainville paroissoit moins vive; souvent même il le fuyoit; il se promenoit seul, et ne paroissoit plus que pour la chasse et aux heures du repas. Un jour que le baron étoit dans le salon avec M. Renaud, Roger apporta une caisse qui venoit d'arriver de Paris pour Sainville; il la posa sur une table; le baron demanda ce que c'étoit : je vois, répondit Roger, que ce sont des livres, car la caisse est tout-à-fait brisée, et ce qu'elle contient est à découvert. Voyons, dit M. Renaud, ce sont sûrement des livres de chimie qui nous manquent, et que j'ai prié M. le marquis de faire venir. En disant ces mots, il se lève, et va regarder dans la caisse. Point du tout, dit-il, il n'y a que des livres anglois, une grammaire, des dictionnaires, et quelques autres volumes; apparemment

que M. le marquis veut apprendre l'anglois. Le baron, qui écoutoit attentivement M. Renaud, fronça le sourcil, et tomba dans une morne rêverie. Au bout d'un quart d'heure, Sainville entra dans le salon : voilà, lui dit aussitôt le baron, une caisse qui vient d'arriver pour vous dans l'état où vous la voyez, ce qui nous a découvert que vous aviez l'intention d'apprendre en secret l'anglois. A ces mots, Sainville éprouva un extrême embarras, mais il eut la présence d'esprit de le dissimuler parfaitement. Quoi! reprit-il, je ne vous avois pas dit que je faisois venir ces livres? assurément je ne comptois pas vous en faire un mystère, puisque je n'ai eu cette idée, que dans l'espoir que vous me donneriez des leçons. — Moi! vous donner des leçons de langue angloise! cela seroit plaisant. — Oh! ne faites point *le modeste*, vous êtes très en état d'enseigner cette langue. — Fort bien; mais...... — Point de

mais, mon cher baron : nous ferons un échange ; je vous enseignerai l'espagnol, et.... — L'espagnol !.... à quoi bon ? — Ne devez-vous pas faire un voyage en Espagne ? — Et vous comptez sans doute aller en Angleterre ? — Comment n'auroit-on pas ce desir en vivant avec vous ! vous parlez de ce pays avec tant d'enthousiasme ! la verdure et les femmes y sont si belles ! — Mais rien ne vous plaît, rien ne vous touche ; n'êtes-vous pas impassible ? — Oh ! reprit Sainville en riant, vous m'avez tant contesté mon impassibilité, que, par déférence pour votre opinion, je commence moi-même à n'y plus croire. Quoi qu'il en soit, mon cher Verceil, donnez-moi ma première leçon de langue angloise. En disant ces paroles, Sainville s'assied devant la table, prend la grammaire, et commence. M. Renaud demande la permission d'assister aux leçons, afin d'en profiter, voulant, dit-il, se mettre en état de lire les

ouvrages de Sydenham et du chevalier Sloan. Voilà le baron établi, malgré lui, maître de langue angloise. Sainville n'ayant pas l'air de s'apercevoir de sa mauvaise humeur, le baron croyant pouvoir la cacher, prend le parti de chercher à la vaincre, et la leçon se donne. Le soir, après souper, Sainville apporte quelques livres espagnols, et force le baron à recevoir à son tour une leçon. Il fut décidé que cette étude se renouvelleroit tous les jours; et en effet, elle eut lieu avec la plus grande régularité, malgré le peu de bonne volonté du baron ; il enseignoit avec une extrême négligence, mais son écolier n'en faisoit pas moins de progrès : ceux de M. Renaud n'étoient pas si rapides; il lisoit, encore sans les comprendre, les *Voyages de Cyrus*, quand Sainville expliquoit couramment le *Spectateur*.

Deux mois s'étoient écoulés de la sorte, lorsque Sainville, un jour, al-

lant chez Madeleine, trouva la bonne femme sortie, et Jeannette toute seule gardant la maison. Il remarqua que la jeune fille étoit triste, et qu'elle avoit pleuré; il l'interrogea, et Jeannette avoua qu'elle aimoit Sylvestre, le vigneron, et que le père de Sylvestre trouvant Jeannette trop jeune et trop pauvre, n'avoit pas voulu consentir à leur mariage; qu'enfin *la bonne dame* ayant promis soixante écus, le père avoit donné sa parole, que les bancs avoient été publiés, et puis, que tout à l'heure il venoit de se dédire, et de se brouiller avec Madeleine, de laquelle il exigeoit cent écus, au lieu des soixante promis. La jeune fille ajouta qu'elle n'osoit pas s'adresser à *la bonne dame*, craignant, après tout ce qu'elle avoit fait, d'abuser de sa générosité. Sainville écouta ce récit avec beaucoup d'émotion; Constance s'y trouvoit mêlée, c'en étoit assez pour l'intéresser vivement. Il remercia Jeannette de sa confiance,

fiance, lui recommanda de garder le secret, sur-tout à *la bonne dame*, et lui promit qu'elle épouseroit Sylvestre le lendemain. En effet, il envoya chercher le père, et fit Jeannette un si bon parti, que le vigneron remplit avec joie ses engagemens. Il fut convenu que l'on cacheroit à Constance tous ces détails, et que la noce se feroit le surlendemain. Jeannette et son prétendu furent chez Constance; ils en reçurent le don qu'elle avoit promis; ils lui annoncèrent le jour fixé pour leur mariage, et la prévinrent que cet événement seroit célébré par une petite fête champêtre. Le jour arrivé, Georgette reçut à son réveil un habit charmant, qui lui fut apporté de la part de sa sœur Jeannette; mais Georgette, enchantée, devina sur-le-champ, que son parrain étoit l'auteur de cette nouvelle galanterie. A midi, deux jardiniers de Sainville, vêtus en bergers, se rendirent à la maison de Constance; ils

portoient une immense corbeille, ornée de rubans, et remplie de fleurs et de fruits; ils étoient précédés des deux mariés revenant de l'église; tout le village leur formoit une nombreuse escorte, et des ménétriers jouant des airs champêtres, fermoient la marche. Constance accepta la corbeille, mais ne parut point; les villageois lui firent dire qu'ils danseroient l'après-midi dans le petit bois, et qu'ils la conjuroient d'augmenter leur joie par sa présence; elle le promit, et la noce se retira.

Cependant Constance veut se former un bouquet des fleurs dont on vient de lui faire hommage. Quelle est sa surprise, lorsqu'en cherchant dans les corbeilles, elle y trouve des vers charmans, où l'on célèbre sa bienfaisance de la manière la plus délicate. Ces vers, d'une écriture qu'elle ne peut méconnoître, sont signés par Sylvestre et sa femme, et ne contiennent que les expressions respectueuses et

tendres d'une vive reconnoissance. Constance hésite sur le parti qu'elle doit prendre. Ira-t-elle au petit bois ? oseroit-on s'y trouver ? manqueroit-on à ses promesses ? qui l'emportera, de la curiosité ou de cette crainte de lui déplaire qu'on a jusqu'ici témoignée ? C'est un doute qu'il faut éclaircir. L'heure s'écoule, et Constance se décide à prendre le chemin du bois : elle y arrive avec une inquiétude mêlée d'un peu de trouble ; la nouvelle mariée, à la tête de toutes les jeunes filles du village, vêtues d'habits blancs, l'attendoit à l'entrée du bois ; Constance se laisse conduire au son des musettes et des tambourins ; on la mène en pompe dans une salle de verdure qu'on avoit faite pendant la nuit, en élaguant des branches et en coupant des arbres : ce bosquet champêtre étoit décoré de guirlandes de roses et de chiffres de fleurs, formant et répétant mille fois le nom de Constance ; on voyoit dans le fond

une espèce de trône de gazon, où l'on conduisit la reine de la fête, et sur lequel on l'obligea de s'asseoir. Alors les danses commencèrent, et Constance, débarrassée d'une foule importune, se livra sans contrainte à sa rêverie et à ses réflexions : elle avoit plus d'une fois parcouru des yeux le bosquet, avec la crainte d'y voir Sainville ; mais enfin elle commença à se persuader qu'il n'y étoit point ; elle interrogea là-dessus quelques paysans, et tous lui dirent qu'il étoit à la chasse, ce qui acheva de la tranquilliser. Mais sa surprise redoubloit à chaque réflexion que faisoit naître une conduite à la fois si réservée, si soumise, et en même temps remplie de soins si recherchés et si délicats. Peut-être, après tout, se disoit-elle, n'est-ce qu'un jeu de l'esprit, qu'un amusement ; on veut connoître jusqu'à quel point une femme peut se montrer insensible à la vanité ; on se divertit par une épreuve : voilà

sans doute la seule cause de tout ce qui m'étonne. Le déclin du jour surprit Constance vivement occupée de ces différentes pensées ; elle voulut alors retourner chez elle, et les villageois, en la reconduisant, la firent passer sous un berceau illuminé, où elle trouva une collation servie avec autant d'élégance que de profusion ; elle s'y arrêta quelques momens ; ensuite, suivie d'une partie des gens de la noce, elle reprit enfin le chemin de sa maison. Tout en marchant, elle questionna la nouvelle mariée, qui, après quelques difficultés légères, lui confia son histoire, et lui apprit tout ce que Sainville avoit fait pour elle. Constance fut plus touchée de cette découverte que de la fête agréable qu'elle venoit de recevoir ; elle y trouvoit quelque chose de plus intéressant et de plus délicat que la galanterie : cette aventure lui rappeloit la conduite de Sainville avec Madeleine ; elle se sentit flattée qu'il eût ima-

giné que le meilleur moyen de lui plaire fût d'être bienfaisant, et elle se dit : Quel est donc cet homme qui, sans me connoître, me devine si bien !..........

Pendant que tout ceci se passoit, Sainville, à la chasse, s'efforçoit en vain de cacher son agitation ; l'incertitude du succès de sa fête n'étoit pas la seule inquiétude qu'il éprouvât, le baron le gênoit et l'embarrassoit ; il lui avoit fait un mystère de toute cette petite intrigue, et il craignoit, avec raison, que son ami ne fût mécontent d'une semblable réserve : enfin, il se prépara à soutenir gaîment l'éclaircissement, et à couvrir son embarras par de la plaisanterie et de la légéreté. Ils reviennent l'un et l'autre au château, et l'on se met à table. Roger, comme à son ordinaire, arrive pendant le souper, et encore tout échauffé de la noce et de la collation dont il a fait les honneurs, il s'engage dans de longs récits. M. Renaud, qui

revenoit aussi de la fête, se joint à lui, et voilà le baron stupéfait, qui questionne avec humeur, et Sainville déconcerté, plaisantant assez gauchement pour la première fois de sa vie, et tâchant d'abréger le souper, afin de terminer la conversation. En sortant de table, il se plaint d'une extrême lassitude, et court se renfermer dans sa chambre; là, bientôt oubliant le baron, il ne songe plus qu'à Constance : on vient lui rendre un compte détaillé de la fête, ensuite il attend impatiemment Sylvestre qu'il avoit chargé de demander à Constance la permission de mener les ménétriers sous sa terrasse, le soir, au clair de la lune; afin de lui donner une sérénade champêtre. Sylvestre arrive tout essoufflé, et dit que Constance a répondu qu'elle y consentoit, à condition que l'on se retireroit avant minuit. Aussitôt Sainville fait avertir quatre musiciens, venus depuis peu de Paris, et il se rend avec eux à la

terrasse : alors les musiciens, jouant supérieurement du cor et de la clarinette, font entendre tout-à-coup une musique ravissante. Constance, qui ne s'attendoit qu'aux sons rustiques des cornemuses, crut d'abord qu'un songe l'abusoit; mais bientôt le plaisir qu'elle goûte lui fait oublier jusqu'à sa surprise : elle s'abandonne à cette rêverie vague et délicieuse qu'inspire une musique expressive et touchante; elle se rappelle les momens les plus intéressans de sa vie, souvenirs dangereux qu'elle s'étoit promis d'écarter pour jamais de son imagination....... L'heure, le lieu, la fraîcheur et la beauté de la nuit, le choix des airs, la perfection de l'exécution, tout concouroit à donner à ceconcert nocturne et mystérieux, un effet enchanteur et surnaturel.

Au milieu du *cantabile* le plus touchant, Sainville fit subitement cesser la musique, en donnant le signal de la retraite, et dans le moment même

on se retire en silence. Constance soupire ; elle reste long-temps immobile sur son siége de gazon ; elle ne peut se décider à quitter cette terrasse où son ame émue vient de recevoir de si douces impressions. Cependant elle résolut de s'interdire tout ce qui pouvoit troubler son repos, en ranimant dans son esprit des idées dangereuses, et elle se promit bien de ne plus accepter de concert, et de devenir plus sauvage que jamais.

Le lendemain, à sept heures du matin, le baron entra brusquement dans la chambre de Sainville, qu'il trouva encore au lit ; il fit retirer son valet de chambre, et s'assit à son chevet, avec un air qui annonçoit une explication que Sainville auroit bien voulu pouvoir éviter. Ils gardèrent l'un et l'autre, pendant quelques momens, un profond silence. Enfin le baron prenant la parole, il me semble, dit-il, que l'air de L...... vous vaut mieux que celui de Paris? Sainville, étonné

que la précaution de faire retirer ses gens ne fût prise que pour lui demander des nouvelles de sa santé, répondit en riant, qu'en effet il se portoit bien. « Oui, reprit le baron, vous vous ranimez ici, et moi je m'y éteins; je vous conseille d'y rester; pour moi, je retourne à Paris. A ces mots, Sainville parut interdit. — Eh quoi! dit-il, mon cher Verceil, parlez-vous sérieusement? non, je ne puis le croire...... — Écoutez, interrompit le baron, c'est votre faute; si vous eussiez voulu, vous ne seriez pas dans votre tort, et vous ne me feriez pas jouer le rôle d'un fort ridicule personnage. Il falloit s'expliquer franchement, j'entends raison, et ma tête n'a pas été si vîte que la vôtre; j'ai été pris un moment, je l'avoue, mais cela se passera...... et l'amitié reste. — Ah! s'écria Sainville, vous devez me pardonner; ai-je lu dans mon cœur? sais-je encore ce qui s'y passe? — Si vous l'ignorez, je vais vous l'appren-

dre : vous êtes passionnément amoureux. — Mon cher baron, vous me flattez ; non, je ne suis qu'étonné, piqué peut-être..... quoi qu'il en soit, ne me quittez point. — .... Mais je resterai si je vous suis nécessaire ; mon amitié pour vous l'emportera facilement sur un sentiment si nouveau ; il me sera doux de vous le sacrifier ; et même, quand je ne le surmonterois pas, je n'en serois pas pour vous un confident moins fidèle ; rival et confident seroit un rôle sigulier et assez neuf, mais croyez que je le remplirois bien. — Je n'en doute pas, répondit Sainville en souriant, car je sais que votre ame est aussi généreuse que votre esprit est romanesque. » Cette réponse charma le baron, elle le raccommodoit avec lui-même, et flattoit sa manie, en lui faisant envisager une longue suite d'événemens intéressans et de situations singulières ; enfin un roman dans lequel le personnage de confident, loin d'être un rôle secondaire, pour-

roit devenir aussi brillant que celui du héros même.

Cependant Sainville fit de nouvelles tentatives, mais sans succès, pour obtenir de Constance la permission de renouveler les concerts nocturnes. Une conduite aussi sauvage et si bien soutenue, confondoit toutes les idées de Sainville. Cette femme est véritablement un être incompréhensible, disoit-il au baron ; elle est inaccessible à la vanité ; sans orgueil comme sans artifice, elle a formé de bonne-foi le projet inconcevable de fuir toute société, et de se suffire à elle-même : je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'a point conservé de correspondance, qu'elle n'écrit point de lettres, et n'en reçoit jamais ; cependant elle aime, elle porte un portrait, le portrait d'un jeune homme charmant.... Mais concevez-vous qu'avec un sentiment semblable, elle puisse paroître aussi calme, aussi heureuse ? A l'égalité qui règne dans toute sa conduite, on est plus

tenté d'attribuer sa misantropie à la sagesse qu'aux passions. Croyez, reprenoit le baron, qu'une résolution extrême est toujours le fruit d'une passion violente; il faut une tête bien vive pour avoir pu se décider, à son âge, au parti qu'elle a pris, et une tête vive laisse de grandes espérances. Rien n'est intéressant, disoit Sainville, comme une femme jeune et belle qui se cache, et qui, par conséquent, se refuse aux hommages que toutes les autres personnes de son sexe recherchent avec tant d'avidité. Combien la coquetterie est insipide, lorsqu'on la compare à cette piquante insouciance! Je suis persuadé que si nous pouvions voir habituellement Constance, nous serions beaucoup moins occupés d'elle: nous n'avons fait que l'entrevoir, notre imagination lui prête sans doute mille charmes qu'elle n'a pas, peut-être son visage n'est-il pas, en face, aussi parfait que de profil; son regard, peut-être, n'a pas l'expression angé-

lique dont ses traits nous ont donné l'idée ; il est possible que l'éclat du jour ne soit pas aussi favorable à son teint et à sa figure que la douce clarté de la lune ; enfin, en vivant avec elle, nous lui trouverions peut-être moins d'esprit que nous ne lui en supposons. Le baron combattit vivement cette opinion, car, étant redevenu confident de son ami, il desiroit que Sainville fût passionnément amoureux, et en même temps il aimoit à se persuader qu'il éprouvoit lui-même un sentiment semblable, afin d'avoir, à ses propres yeux et à ceux de Sainville, tout le mérite d'un sacrifice héroïque.

Un soir, le baron reçut de Paris une lettre de madame de Tervures, cette femme avec laquelle Sainville avoit rompu peu de temps avant son départ : cette rupture, causée par l'infidélité de madame de Tervures, s'étoit faite avec beaucoup d'éclat ; le baron avoit en vain tenté de raccom-

moder les deux amans, et il étoit resté l'ami de madame de Tervures. Comme il n'avoit plus rien de caché pour Sainville, il lui lut sa lettre, qui étoit conçue en ces termes :

« Oui, assurément, j'aime *les petits* « *détails* quand c'est vous qui les « faites, car alors l'esprit ou le coeur « en peuvent tirer des résultats inté- « ressans ; une plume entre vos mains « devient un pinceau, vous peignez au « lieu de conter : quand je vous lis, « je vous entends et je vous vois, vous « m'entraînez où vous êtes, et je m'y « fixe sans effort. Mais vous ne me « parlez plus avec cet abandon de con- « fiance dont il m'est si doux de vous « donner l'exemple ; vous devenez « mystérieux et réservé ; en amour, ce « n'est souvent qu'un ménagement dé- « licat ; en amitié, c'est toujours un « crime : tromper sa maîtresse, c'est « desirer la conserver, c'est l'aimer « encore ; dissimuler avec son amie, « c'est la trahir. Vous penserez qu'il y a

« trop d'amertume dans ce reproche,
« mais votre cœur y doit trouver la
« mesure de mon sentiment pour vous. »

Quel style alambiqué ! s'écria Sainville en interrompant le baron. Comment pouvez-vous aimer la manière d'écrire de Constance, en admirant de telles lettres ? comment peut-on goûter le charme du naturel et de la simplicité, lorsqu'on est séduit par l'affectation ? Mais voyons donc où madame de Tervures en veut venir, elle va sans doute nous parler de Constance. A ces mots, le baron reprenant la lettre, lut tout haut ce qui suit :

« Par la divine providence de l'ami-
« tié, j'ai découvert tout ce que vous
« voulez me cacher : je sais que votre
« belle angloise est une courtisane cé-
« lèbre par sa figure, par ses talens
« et le nombre infini d'adorateurs
« qu'elle a ruinés ; je sais qu'ayant sé-
« duit un jeune lord, seul héritier
« d'une grande fortune, elle alloit
« l'épouser, lorsque cet amant pas-

« sionné l'a surprise dans les bras d'un « autre ; l'excès même de sa fureur a « fait craindre qu'il ne retombât dans « les piéges de cette syrène, car rien « n'a pu l'obliger à quitter l'Angle- « terre. Alors ses parens ont engagé sa « dangereuse maîtresse à passer sur le « continent. On lui a donné beaucoup « d'argent, et en outre, promis une « somme immense, si elle restoit trois « années entières hors de son pays, « dans un parfait *incognito*, afin que « le jeune homme ne puisse retrou- « ver ses traces, et reprendre sa hon- « teuse chaîne.

« Ceci explique toute la conduite « mystérieuse de votre Angloise. Voilà « pourquoi elle se cache, pourquoi « elle vit dans la retraite, ne reçoit « personne, et n'entretient aucune « correspondance. Je tiens toute cette « histoire de lord Belmont qui con- « noît personnellement cette courti- « sane que vous ayez si généreuse- « ment érigée en héroïne de roman.

« Je lui ai conté ce que vous me man-
« diez de votre Constance, et, dans
« l'instant, il a reconnu la célèbre
« Ophélia (c'est son vrai nom), et il
« m'a instruit de tout ce que je viens
« de vous dire. Voilà le digne objet de
« la nouvelle passion de votre ami,
« car, malgré votre discrétion, je sais
« qu'il est son amant, et..... »

Ici, Sainville se leva avec agitation. « Quoi ! dit-il, cette histoire n'est pas de l'invention de madame de Tervures? c'est lord Belmont qui l'a contée !... Vous êtes lié avec lui, reprit le baron d'un air consterné, écrivez-lui pour lui demander des détails à ce sujet. — C'est assurément ce que je ferai. Mais n'êtes-vous pas frappé de la vraisemblance de cette supposition? — Constance seroit une aventurière, une courtisane! non, c'est une chose qu'il m'est impossible de croire. — Vous avez fait deux voyages en Angleterre, avez-vous entendu parler de cette Ophélia? — Oui, beaucoup,

mais je ne l'ai jamais vue; elle étoit à Bath dans le temps que j'ai passé à Londres. — Que disoit-on d'elle? — On vantoit sa beauté, son esprit, ses talens..... — De l'esprit! des talens! quels rapports! J'écrirai ce soir à lord Belmont. Cette incertitude n'est pas supportable...» Sainville, inquiet, agité, rempli de défiance, de dépit et de crainte, écrivit sans délai à lord Belmont: voici la réponse qu'il en reçut.

« Comme je ne veux pas, mon cher « marquis, que vous soyez la dupe et « le jouet d'une courtisane ambitieuse « et séduisante, je vais vous répondre « avec le détail que vous desirez. En « même temps, si ma lettre vous fait « reconnoître Ophélia, gardez-lui le « secret, car il ne seroit pas juste de « lui faire perdre les 6000 guinées que « la famille de son dernier amant s'est « engagée à lui payer, si elle passe « trois années entières en France dans « une profonde retraite, et dans un

« parfait *incognito*. Je me suis repenti « d'avoir étourdiment conté son his- « toire à madame de Tervures ; c'est « ce que vous pouvez réparer en me « mandant que votre voisine ne res- « semble en rien à mon Ophélia, « qu'enfin vous savez avec certitude qui « elle est, etc. Je montrerai cette lettre « à madame de Tervures, et de cette « manière le secret d'Ophélia ne sera « pas trahi par nous. Revenons à elle. « Vous me demandez *son signalement*, « le voici : elle a trente ans, elle est « blonde, elle a beaucoup d'éclat, de « grands yeux bleus, des traits régu- « liers, et une physionomie remplie de « douceur. Elle sait plusieurs langues, « et les parle bien, entr'autres le « françois ; sa taille est belle et ses ma- « nières extrêmement nobles ; elle a « toujours vu très-bonne compagnie « en hommes, et ses talens l'ont sou- « vent fait admettre dans la société des « femmes ; aussi a-t-elle un ton excel- « lent, que la dépravation peu com-

« mune de sa conduite ne lui a jamais « fait perdre. Elle a de l'esprit, de « l'originalité, et les grâces les plus « attrayantes ; elle dessine comme un « ange ; elle chante et danse à ravir ; « enfin, quoiqu'Ophélia ne soit plus de « la première jeunesse, elle est cer- « tainement la plus charmante et la « plus dangereuse personne que l'on « puisse rencontrer. Il y a près de « deux ans qu'elle a quitté l'Angle- « terre, et que l'on ignore le lieu « qu'elle habite, ainsi, dans dix-huit « mois, elle pourra retourner dans « son pays, pour y demander ses « 6000 guinées. Je ne dois pas omettre « de vous dire qu'elle est née en Ir- « lande, d'une famille noble et ca- « tholique qui, dit-on, lui donna une « excellente éducation ; mais Ophélia « fut enlevée, à quatorze ans, par un « Ecossois qui la conduisit à Londres, « où elle perdit en peu de temps tous « les principes qu'elle avoit reçus dans « son enfance. Pour achever de vous

« faire connoître Ophélia, je vous en-
« voie la traduction littérale d'une
« lettre qu'elle m'écrivit après sa der-
« nière aventure, et au moment de
« quitter l'Angleterre; elle m'a paru
« si originale, que je la conserve pré-
« cieusement. Adieu, mon cher mar-
« quis. »......

La lettre de lord Belmont conte-
noit encore une demi-page; mais
Sainville et le baron, impatiens de
lire celle d'Ophélia, saisirent avec
empressement le papier qui renfer-
moit cette traduction. Voici ce qu'ils
y trouvèrent.

*Lettre d'*Ophélia *à lord* Belmont.

« Je pars, mon cher William, et,
« comme une princesse de roman, je
« vais voyager sous un nom supposé;
« telle est la condition imposée par
« la famille de lord ***; ils craignent
« encore Ophélia, malgré la juste
« colère de son amant. Cela n'est-il

« pas glorieux pour moi? Je suis plus
« flattée de leurs terreurs, qu'em-
« pressée de gagner leurs 6000 gui-
« nées. Ne seroit-il pas joli d'épouser
« lord *** quelques mois après avoir
« reçu cette somme? Ne riez pas, ce
« projet pourroit fort bien se réaliser.
« Mais, qui sait si alors je le desire-
« rai! J'aimois lord ***, malgré la
« *distraction* qui nous a brouillés; il
« est vraisemblable que dans trois ans
« je ne l'aimerai plus, et dans ce cas,
« sa fortune et son rang ne m'ébloui-
« roient pas. Je puis *me donner* et
« non *me vendre*, et si le plus grand
« seigneur de l'Angleterre veut m'é-
« pouser, il faut d'abord qu'il me sé-
« duise. Enfin, j'ai promis de vivre, en
« France, dans l'obscurité pendant
« trois ans; vous prétendez que c'est
« une chose impossible avec ma figure,
« mes talens et ma mauvaise tête;
« mais mon plan est fait, il est simple,
« il est sûr; une profonde retraite,
« une vie austère, me déroberont ou

« me déguiseront à tous les yeux. J'ai « joui de tout, je connois tout, à l'ex- « ception d'une seule chose, *la vertu ;* « je veux en essayer. Je fus entraînée « loin d'elle, non par mon propre « choix, mais par la corruption des « autres ; j'ai toujours respecté son « image quand j'ai cru l'entrevoir ; ma « bouche n'a jamais proféré cet odieux « blasphême : *la vertu n'est qu'une « chimère ;* trop foible pour la suivre, « trop légère pour la regretter, je « l'abandonnai, sans la dédaigner et « même sans y renoncer. Je connois « toute l'étendue de l'intervalle qui « me sépare d'elle, mais on peut faire « bien du chemin en trois ans : pour « la chercher de bonne foi, il faut « commencer par la pratiquer ; c'est « ce que je ferai et sans hypocrisie, « car j'éviterai avec un soin extrême « toutes les occasions de rechute ; je « vivrai de manière à ne plus entendre « ces éloges fades et monotones dont « je commence à me lasser ; on ne

« vantera

« vantera plus mes grâces, ma figure,
« mais j'entendrai louer ma bonté,
« ma douceur, ma bienfaisance, je se-
« rai respectée, je connoîtrai si l'es-
« time est plus satisfaisante que la
« flatterie, et après avoir joui de ces
« nouveaux succès, peut-être ne vou-
« drai-je plus reprendre le nom trop
« fameux d'Ophélia. Vous vous direz
« sans doute, cher William, que je
« suis trop jeune encore pour former
« de tels desseins; non, c'est à mon
« âge qu'il est beau de les exécuter:
« Si je me consacre à la retraite, je
« veux y emporter les regrets du
« monde et de l'amour; je veux faire
« un sacrifice éclatant et non une fuite
« sans gloire. Quel effet peut produire
« une Madeleine en cheveux gris?
« C'est aux pénitentes de l'Albane et
« du Corrège qu'il faut ressembler. Au
« reste, tout ceci n'est pas irrévocable-
« ment décidé, et je ne médite *qu'un*
« *essai*. »

« Adieu, mon aimable William,

« tâchez de perdre le souvenir de
« quelques petites *tromperies*, enfin
« de mes anciens *torts* avec vous,
« songez que du moins je suis *fidelle*
« en amitié. Adieu, croyez qu'Ophé-
« lia, *profane* ou *sanctifiée*, ne vous
« oubliera jamais, et vous aimera
« toujours. »

Après la lecture de cette lettre, les deux amis se regardèrent en silence, avec une espèce de saisissement qui les rendoit immobiles. Sainville éclata le premier. « Il n'est plus possible d'en douter, s'écria-t-il, c'est-elle, c'est cette Constance à laquelle, depuis près de six mois, nous rendons un culte si respectueux ! Il faut avouer qu'elle nous a fait jouer le rôle le plus ridicule ! Et nous ne pouvons nous en plaindre, reprit le baron, elle ne nous a fait aucune avance ; elle s'est constamment refusée à toutes les nôtres, avec une extrême politesse ; nous n'avons rien à lui reprocher. Fort

bien, répliqua Sainville avec humeur, vous pouvez trouver tout simple d'être traité ainsi par une courtisane; pour moi, j'avoue, sans détour, que je suis horriblement piqué, je me trouve un peu vieux pour être aussi crédule. Cependant, dit le baron, nous n'avons pas la certitude que Constance soit en effet cette méprisable Ophélia; je conviens que les rapports sont frappans, mais pourtant l'âge ne s'accorde pas avec celui de Constance; Ophélia a, dit-on, trente ans, Constance n'en a que vingt-cinq et paroît même plus jeune encore; le médecin de Limoux prétend qu'on lui donneroit à peine dix-neuf ou vingt ans. — L'opinion de ce vieillard prouve peu de chose; d'ailleurs la beauté peut faire illusion sur l'âge : mais relisez les deux lettres. En disant ces paroles, Sainville recommença cette lecture, et acheva de se confirmer dans l'idée qu'Ophélia et Constance n'étoient en effet qu'une même personne; le baron pen-

soit comme lui, et s'en affligeoit sérieusement; Sainville, piqué et déconcerté, cachoit l'excès de son dépit par des plaisanteries. Mon cher Verceil, dit-il, vous aviez conçu le plan d'un roman héroïque, cela est fâcheux, vos méditations sont perdues; ceci ne formera qu'une *nouvelle* dans laquelle nos rôles ne seront pas fort brillans. J'espère du moins, répondit le baron, que cette découverte fait sur vous l'impression qu'elle produit sur moi. — Comment? — Qu'elle vous guérit d'une passion fondée sur une erreur? — Une *passion!* c'est un grand mot..... je n'avois point encore de passion, et ceci ne détruit pas une fantaisie passagère. Cette Ophélia a du caractère, de l'esprit, une tête vive, des talens ravissans, elle est belle comme un ange, cela ne me refroidit point, et ce qu'on nous apprend de ses mœurs n'est pas fait pour désespérer; seulement je me dépouillerai de ce profond respect,

dont certainement elle s'amuse et se moque en secret; je tâcherai, à l'avenir, de lui paroître moins ridicule, elle deviendra plus traitable, et tout s'arrangera. » Ce discours déplut extrêmement au baron; ses principes, ses habitudes, le genre de son esprit et la tournure de son caractère, lui avoient donné toute sa vie un invincible dégoût pour toutes les courtisanes; d'ailleurs, voyant bien que Sainville étoit infiniment plus amoureux qu'il ne vouloit en convenir, il craignoit mortellement l'ascendant que pouvoit prendre sur lui une femme si dangereuse. Ces réflexions le plongèrent dans une profonde tristesse, il forma la résolution d'employer désormais tous ses soins à rappeler Sainville à la raison, et de ne négliger aucune occasion de lui faire sentir tout l'avilissement d'un attachement semblable.

On étoit au milieu de l'automne; Sainville, plus que jamais occupé de

Constance, formoit mille projets nouveaux, et se décida enfin à corrompre la servante de Constance, afin de se cacher la nuit dans sa maison : il prit un matin cette résolution et se promit de l'exécuter le lendemain. Ce jour même il fit une longue promenade avec le baron, mais sans lui confier son dessein. En revenant au château, il crut entendre d'assez loin les cris d'un enfant; il écoute, et bientôt n'en doute plus; ces cris sembloient partir de ce même bois où Constance passoit sa vie, et dont Sainville, depuis plus de six mois, s'étoit interdit l'entrée. Il vole au bois, le baron le suit, ils courent où les cris se font entendre, et tout-à-coup ils aperçoivent la petite Georgette en pleurs, qui s'écrie : *venez secourir maman.* Où est-elle? demande Sainville; là-bas dans la grande allée, répond l'enfant. Les deux amis s'élancent dans la route indiquée; quel spectacle inattendu s'offre à leurs regards! Cons-

tance échevelée, la tête découverte, poursuivie par trois brigands, et prête à tomber entre leurs mains. Sainville sans armes, ainsi que son ami, se précipite vers elle avec une inconcevable rapidité; il saisit l'un des trois hommes et le terrasse; les deux autres, poursuivis par le baron, prennent la fuite.

Cependant, Sainville reconnoît dans l'homme qu'il a renversé, le fils d'un de ses gardes-chasse, il le menace d'une juste punition et veut s'éloigner; il rencontre une racine d'arbre, fait un faux pas et tombe; dans cet instant le scélérat qu'il vient de quitter, et qui s'étoit relevé, s'approche de lui et lui plonge son couteau dans le sein; après avoir commis cet assassinat, il fuit et disparoît. Tandis que cette scène tragique se passoit, Constance se croyant toujours poursuivie, couroit en tournant le dos à ses libérateurs; elle n'avoit aperçu ni Sainville ni son ami; excédée de lassitude, elle sent que ses

forces vont l'abandonner tout-à-fait: elle entend marcher très-près d'elle et tourne la tête en tremblant; quelle est sa joie en apercevant le baron! Rassurez-vous, madame, lui cria-t-il, les scélérats qui vous poursuivoient sont disparus et déja bien loin; pendant que Sainville en terrassoit un, j'ai chassé les deux autres, ils sont hors du bois, et j'ai vu le troisième gagner le grand chemin en fuyant à toutes jambes; j'ai cessé de le poursuivre pour revenir promptement dissiper vos inquiétudes. Ah! monsieur, dit Constance, que ne vous dois-je pas! mais courons chercher M. de Sainville. A ces mots, elle s'appuie sur le bras du baron, et d'un pas chancelant elle le suit avec autant de peine que de trouble et d'empressement. Inquiète de Georgette, elle l'appeloit à grands cris; au bout de quelques minutes cet enfant accourut: on lui demande si elle savoit où étoit Sainville, elle répondit qu'elle ne l'avoit vu qu'à

l'instant où il étoit entré dans le bois. Alors on s'achemine du côté du grand chemin, le baron questionne Constance, qui conte en peu de mots son aventure. Arrivée dans le bois, elle avoit donné une commission à son domestique; un instant après son départ, elle vit paroître de loin ces trois hommes, dont la contenance et la mauvaise mine commencèrent à l'effrayer; en l'apercevant ils doublèrent le pas, alors elle prit la fuite. Pendant que Constance parloit, le baron la considéroit attentivement; elle avoit jeté son chapeau pour mieux courir, et rien ne cachoit le plus charmant visage que la nature eût formé; mais le déclin du jour et l'obscurité du bois ne permettoient pas au baron de distinguer ses traits. Cependant Sainville ne reparoissoit point, Constance et le baron l'appellent plusieurs fois et toujours vainement; ce silence les étonne et les inquiète, car ils ne peuvent se persuader que Sainville soit sorti du

bois. Ils marchoient toujours, et la nuit qui s'approchoit, redoubloit leur secrète terreur, lorsque tout-à-coup Constance, trouvant quelque chose d'humide, glisse et tombe dans les bras du baron; il la relève, et en jetant les yeux sur sa robe blanche, il y voit des taches qui lui paroissent noires; le même objet frappe Constance, elle prend sa robe, et la regardant de près, elle frémit et, pénétrée du plus horrible effroi, elle s'écrie: juste ciel! c'est du sang. A ces terribles paroles, le baron hors de lui, la quitte et, suivant la trace funeste de ce sang, il trouve, après avoir fait quelques pas, le corps de son malheureux ami étendu sur l'herbe. Il le croit mort et se livre au plus violent désespoir. Constance suffoquée par ses sanglots, tombe à genoux en élevant ses bras vers le ciel qu'elle implore; la petite Georgette fait retentir le bois de ses cris lamentables..... Mais bientôt Constance rappelant son courage, nous

le pleurons, dit-elle, et nous le laissons sans secours; il vit, son sang coule encore...... A ces mots, le baron visite la plaie, et avec son mouchoir et celui de Constance, il forme une compresse qui arrête le sang. Après ces premiers soins, ils s'occupent des moyens de le transporter. Constance propose de faire un brancard de branches : on se met à l'ouvrage, le baron casse les arbres, Constance le seconde dans ce travail pénible, elle paroît animée d'une force surnaturelle; elle donne pour lier les branches, sa ceinture, son collier, ses jarretières et jusqu'au mouchoir de linon qui couvre son sein. Georgette se dépouille aussi, l'ouvrage avance avec une rapidité inconcevable; il manque encore un lien pour en assurer la solidité, Constance n'hésite pas, ses longs cheveux abattus et flottans sur ses épaules, lui offrent une dernière ressource, elle en coupe une partie dont elle forme un épais cordon, que le baron lui-

même attache et noue autour du bois. Dans cet instant, le laquais de Constance, après l'avoir long-temps cherchée, arrive enfin attiré par le bruit : il parut au baron, envoyé par le ciel pour le secourir dans cette affreuse circonstance, et sans perdre de temps, il s'en fait aider pour poser doucement Sainville sur le brancard ; ensuite se retournant du côté de Constance : Madame, lui dit-il, le château est à une demi-lieue d'ici, votre maison en est fort près...... Venez, venez, interrompit-elle, je vais vous y conduire. Alors le baron et Tompson enlèvent le brancard et se mettent en marche ; Constance et Georgette les devancent en versant un torrent de larmes. Ils arrivent enfin à la paisible demeure de Constance ; la servante effrayée ouvre les portes, on pose Sainville, toujours sans connoissance et sans mouvement, sur le lit de Constance, et le baron envoie promptement chercher M. Renaud. En attendant on

apporte des lumières, on lave la plaie de Sainville avec de l'eau fraîche, on lui fait respirer des sels, et enfin il ouvre les yeux. Quels objets les frappent! un appartement inconnu, le baron le tenant entre ses bras, et Constance à genoux au chevet du lit, Constance échevelée, baignée de pleurs et dans un désordre qui la rend encore mille fois plus belle et plus touchante. Sainville éperdu, la regarde fixement avec un saisissement inexprimable, il n'a que des idées vagues et confuses, sa tête affoiblie n'est plus à lui, mais la vue de Constance lui rend toutes les facultés de son ame; il la contemple avec une espèce d'extase, sans la reconnoître il sent que c'est elle! ......

Enfin M. Renaud arrive, panse la plaie, n'y trouve aucune apparence de danger, et répond de la vie de Sainville. Alors la joie la plus vive succède à la consternation. M. Renaud fait avaler au blessé quelques gouttes d'un élixir, qui, en ranimant ses forces,

achève de lui rendre sa parfaite connoissance. Il saisit une des mains de Constance, en s'écriant avec transport : Quoi ! c'est elle ! quoi ! je la vois ! ..... Il s'enivre du plaisir de la regarder, et voyant sur ce visage enchanteur quelques larmes couler doucement, il presse contre son cœur sa main tremblante, en répétant avec un profond attendrissement, quoi ! c'est elle ! ....

Cependant M. Renaud, qui tâtoit le pouls de Sainville, annonce qu'il y trouve de l'émotion, ce qu'il attribue à la quantité de lumières et à la petitesse de la chambre ; il propose de transporter Sainville au château sur un brancard, ajoutant que le grand air lui fera du bien. Sainville y consent, afin de laisser à Constance le repos dont elle a besoin. Le baron dit qu'il faut reprendre le brancard de feuillage, Sainville demande comment ce brancard a été fait, ce qui amène une explication qui accroît sa reconnois-

sance et son bonheur. La maison de Constance étoit entourée de tous les habitans du village, attirés par le bruit de ce tragique événement; ils escortèrent le brancard jusqu'au château. Arrivé dans sa chambre, Sainville ordonne d'y laisser le brancard et le fait poser près de son lit; M. Renaud prescrit au malade le silence et la tranquillité; chacun se retire, et le baron en se couchant, se dit à lui-même: quel dommage que la femme, cause d'une semblable aventure, ne soit pas aussi intéressante par ses mœurs, qu'elle est séduisante par sa figure et ses manières !

Sainville eut de la fièvre et passa une nuit agitée, mais la fièvre se calma vers le matin. A huit heures, le baron entra dans sa chambre, il trouva le malade occupé à examiner le brancard, les cheveux en étoient déja détachés, et Sainville les avoit noués autour de son bras; le baron s'assit sur le lit de son ami, et regardant les che-

veux de Constance : eh bien! dit-il, vous voila donc tout-à-fait amoureux? — Vous en étonnez-vous après l'avoir vue? — Elle est belle, j'en conviens, et absolument semblable au portrait que lord Belmont a fait d'Ophélia. —Mais il est impossible qu'elle ait trente ans. — Son air de jeunesse est en effet singulier après le genre de vie qu'elle a mené; cependant le repos, la solitude, la douceur de ce climat... — Si Constance est Ophélia, lord Belmont n'a point assez vanté sa beauté, il en parle froidement. — C'est qu'il n'en est plus amoureux; l'enthousiasme pour une courtisane ne peut durer qu'un moment. — Il ne parle point de ses longues paupières noires, de ses grands sourcils bruns, de ses dents parfaites, de l'expression touchante de sa physionomie!...... Non, Constance n'est point Ophélia... Nous avons oublié d'envoyer à lord Belmont de son écriture...... — Qui sait si elle nous a écrit de sa propre

main, son valet, peut-être, lui sert de secrétaire. —Il ne sait pas le françois. —Il feint peut-être de l'ignorer; d'ailleurs elle a pu, en nous écrivant, contrefaire son écriture. — Des yeux bleus avec des paupières noires, des sourcils bruns et des cheveux blonds, cela est si frappant! ..... Je veux récrire à lord Belmont. «Cet entretien fut interrompu par M. Renaud qui entra et dit à Sainville, que la dame angloise lui avoit écrit pour le prier de lui donner des nouvelles de *M. le marquis*. Sainville demanda à voir le billet, mais M. Renaud l'avoit égaré; Sainville eut beau se fâcher, le billet ne se retrouva point. Deux ou trois heures après, Sainville disant qu'il espéroit que Constance lui feroit une visite, M. Renaud prenant la parole : oui, certainement, dit-il, j'avois oublié de vous conter qu'elle me le mande dans son billet; elle viendra cette après-midi. On imagine bien que M. Renaud fut un peu grondé sur *ses oublis inconceva-*

bles, et que l'on attendit impatiemment l'heure où l'on pouvoit espérer de revoir Constance.

Les fenêtres de Sainville donnoient sur la cour. A quatre heures il entendit un mouvement universel dans la maison ; on descendoit précipitamment les escaliers, on appeloit le baron et l'on couroit du côté de la cour. Sainville dans ce moment, seul avec M. Renaud, parut fort ému ; M. Renaud sortit pour aller s'informer de la cause de tout ce bruit, et revenant presqu'aussitôt : je pensois, dit-il, que le feu fût au château, mais rassurez-vous, ce n'est rien, c'est la dame étrangère qui vient vous faire sa visite ; comme elle a relevé son voile en entrant dans la cour, chacun court pour la voir, les gens d'ici sont si curieux ! M. Renaud parloit encore lorsque la porte s'ouvrit, et Constance, conduite par le baron, parut et s'avança doucement. On approche un fauteuil, Constance s'assied, et jetant les yeux

sur Sainville, elle rougit en voyant l'usage qu'il avoit fait de ses cheveux; elle dit, avec un peu d'embarras, qu'il attachoit trop de prix à tout ce qu'un autre auroit fait à sa place; Sainville répondit deux ou trois mots mal articulés et perdit tout-à-coup la parole en la regardant avec une avidité et une attention dont rien ne pouvoit le distraire. Constance parla beaucoup de sa reconnoissance, mais ne laissa voir qu'une sensibilité qui tomboit davantage sur le service, que sur la personne. Sa visite fut courte, et cependant la conversation languit plus d'une fois; le baron la releva souvent, et lorsque Constance sortit, il la reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. A peine fut-il rentré dans la chambre de Sainville, que ce dernier l'appelant: Eh bien! mon cher baron, s'écria-t-il, pouvez-vous penser que ce soit-là une courtisane? — Je ne l'aurois jamais deviné, mais il est impossible d'en douter..... — Je suis certain que tous

les rapports qui vous le persuadent, ne sont que de fausses apparences. Ne parlons ni de sa grâce, ni de sa beauté ravissante ; mais quelle noblesse, quelle modestie, quel air de candeur et d'innocence ! — Ne vous a-t-on pas mandé qu'Ophélia est particulièrement distinguée par son ton et par ses manières..... — Et moi, je soutiens qu'il y a de l'extravagance à penser que la femme que nous venons de voir et d'entendre soit cette Ophélia. A ces mots, le baron haussa les épaules, et ne répondit rien ; Sainville se fâcha, et son ami sortit de la chambre. Cependant le scélérat qui avoit assassiné Sainville, fut atteint dans sa fuite, et conduit au château : ce malheureux, chassé de chez son père depuis quelque temps, pour une conduite dépravée, s'étoit associé à plusieurs contrebandiers : il protesta qu'il étoit ivre le jour où il avoit rencontré Sainville, et que la crainte d'être renfermé pour sa vie, l'avoit porté à commettre le crime

dont il étoit coupable. On le mit dans la prison du château, quoique Sainville fût bien décidé à ne point le livrer à la justice. Le père de ce meurtrier étoit un vieillard vénérable et vertueux, qui, n'osant implorer la clémence de son maître, fut se jeter aux pieds de Constance, pour la conjurer d'attendrir Sainville en sa faveur; il représenta qu'il avoit deux filles à marier, qui seroient déshonorées si leur frère subissoit la juste punition de son forfait, et que la famille entière seroit forcée de quitter le village et de s'expatrier à jamais. Constance envoya le vieillard à Sainville, avec un billet qui contenoit ces mots :

« Daignez, monsieur, écouter un « père malheureux et réduit au déses- « poir, si je puis obtenir cette grâce « de vous, j'aurai sans doute assez « fait pour lui. »

Sainville (comme on l'imagine bien) reçut le vieillard ; et après l'avoir en-

tendu, il le chargea de cette réponse pour Constance :

« Pourrois-je me venger, Madame, « d'une action qui m'a valu les plus doux « momens de ma vie ? La grâce qu'on « me demande, fut accordée au fond « de mon cœur, dans cette chambre « où vous allez l'annoncer à ce vieil- « lard : daignez lui dire encore, Ma- « dame, que je dote ses filles, et qu'elles « seront mariées avant huit jours. »

Constance, les larmes aux yeux, instruisit le vieillard des bontés de son maître, et elle goûta le plaisir de sa surprise, et des transports de sa joie.

Sainville, fidèle à ses promesses, fit passer aux Indes le criminel, ainsi que son père le desiroit, et il maria les deux jeunes filles. Constance lui écrivit à ce sujet; son billet étoit aimable, mais il fut trouvé froid et trop court. Sachant que Sainville étoit absolument sans fièvre, elle ne fit plus de

visites, et se contenta d'envoyer, deux fois par jour, savoir de ses nouvelles. L'impatience de la revoir, engagea Sainville à sortir beaucoup plutôt que son chirurgien ne l'auroit desiré; enfin, malgré quelques représentations importunes, il s'habille, demande une voiture, et propose au baron d'aller avec lui chez Constance; le baron répondit avec humeur, et cependant le suivit. Ils arrivent, et sont reçus sans difficulté. Sainville desiroit extrêmement se trouver dans cette même chambre où il avoit vu Constance si sensible et si agitée, mais il n'obtint pas cette satisfaction; on les fit entrer dans une petite bibliothèque où Constance vint aussitôt les rejoindre. Elle ne put s'empêcher de témoigner le plus grand attendrissement, en remarquant la pâleur de Sainville; mais après ce premier mouvement, elle reprit son air calme et serein, et fit, avec autant d'aisance que d'agrément, tous les frais de la conversation. Sain-

ville, uniquement occupé du plaisir de la voir et de l'entendre, parla peu; le baron, plus curieux et moins absorbé, la questionna beaucoup sur ses goûts, ses occupations et ses lectures; elle répondit avec douceur et avec cette briéveté, qui est de si bon goût lorsqu'on est forcé de parler de soi. Le baron, qui n'avoit nullement le projet de la faire valoir aux yeux de Sainville, sentoit, avec dépit, tout le charme de la simplicité et de la modestie de ses réponses. Espérant qu'elle auroit moins d'instruction que de grâces et d'esprit, il fit tomber l'entretien sur la littérature, et il entra dans le détail de nos meilleurs ouvrages: Constance les connoissoit parfaitement, et les jugeoit avec autant de solidité que de finesse, le baron confondu devint muet, Sainville triomphoit. Dans ce moment, Georgette entre en courant et vient se jeter au cou de son parrain qui l'embrasse tendrement: c'est notre enfant d'adoption,

tion, dit-il en se tournant vers Constance. Oui, reprit Georgette, voilà maman, et voilà mon papa. O chère Georgette, s'écria Sainville, donnez-moi toujours ce nom! Je vous le promets, répondit Georgette. Pendant ce petit dialogue, le baron impatienté, s'étoit levé, et s'approchant d'un piano-forte, il témoigna à Constance le desir de l'entendre, Sainville aussitôt se joignit à lui; Constance cédant à leurs prières, se met au piano, prélude en maître, et s'accompagne ensuite une ariette italienne. La supériorité de son chant, la douceur et la beauté de sa voix inspirèrent à Sainville une admiration qu'il exprima avec enthousiasme; le baron dit malicieusement, qu'il n'avoit jamais entendu d'*amateur* d'une telle force. Un instant après, s'adressant à Constance; à propos de grands talens, dit-il, j'aurois bien voulu connaître la célèbre Ophélia, mais elle voyageoit pen- le temps que j'ai passé à Londres.

Au nom d'Ophélia, Constance tressaillit, baissa les yeux, et ses joues se colorèrent du plus vif incarnat: le baron regarda Sainville qui rougit aussi, car il n'avoit que trop remarqué le trouble et l'embarras de Constance; cette observation le frappoit, l'affligeoit et lui inspiroit en même temps un extrême ressentiment contre son ami. Il y eut un moment de silence; ensuite on parla de choses indifférentes, et enfin Sainville prenant congé de Constance, termina sa visite. En montant en voiture, il ordonna à son cocher de passer du côté du petit bois. Eperdument amoureux, et piqué contre le baron, il se faisoit un plaisir de le braver, en lui montrant sans détour ses sentimens. En approchant du grand chemin, le baron découvre avec étonnement, une multitude d'ouvriers occupés à travailler autour du bois. Il y a déja huit jours, dit Sainville, que j'ai donné des ordres pour faire exécuter cet

ouvrage ; enfin ce bois chéri de Constance, va se transformer, afin de devenir plus digne encore de lui plaire; il s'étendra jusqu'à la rivière qui borde la prairie, et l'on creuse un petit canal qui l'entourera du côté du grand chemin, et qui en formera une île : Constance pourra s'y promener sans crainte et sans danger, ce sera son jardin, et je mettrai tous mes soins à l'embellir. A cette confidence, le front du baron s'obscurcit. Cette entreprise est immense, dit-il : et cependant, reprit Sainville, elle sera finie l'été prochain. Le baron ne répondit plus rien, et bouda le reste du jour. Mais le lendemain il eut une longue explication avec son ami, il ne manqua pas de lui parler de l'extrême confusion que le nom d'Ophélia avoit paru causer à Constance; Sainville convint qu'il avoit remarqué son trouble, et j'avoue, continua-t-il, que je n'en puis deviner la cause; mais plus je la vois, et plus il me pa-

roît absurde d'imaginer qu'une semblable personne soit une courtisane ; au reste, s'il faut ne vous rien déguiser, quelle que soit cette femme incomparable, mon cœur n'est plus à moi, j'aime pour la première fois de ma vie, et j'aime passionnément. — Quoi ! si Constance est cette Ophélia ? . . . — Je ne puis admettre cette odieuse supposition. — Mais enfin, si vous en acquérez la preuve positive ?... — Je serai très à plaindre. — Du moins vous combattrez une passion si peu digne de vous ? — Si je suis aimé, je la combattrois en vain. — S'il est ainsi, j'ose vous le dire, Sainville, cette passion vous avilira, vous lui sacrifierez votre liberté, et par conséquent l'honneur. — Ecoutez, s'il étoit vrai que Constance eût été une femme dépravée, s'il étoit possible que le vice pût se revêtir de cette forme angélique, et de tous les charmes de la candeur et de l'innocence, je cesserois d'admirer la vertu, je cesserois d'y croire, je

deviendrois le plus farouche et le plus infortuné des hommes ; car il s'est fait dans mon cœur une étrange révolution. L'idée de trouver Ophélia dans Constance, ne m'affligeoit pas il y a quinze jours, je n'avois alors pour elle qu'un sentiment ordinaire, et maintenant cette idée est pour moi aussi désespérante qu'incompréhensible ; je vois en Constance le modèle de la perfection, je sens moins le desir de lui plaire que le besoin de l'admirer ; je puis tout supporter, jusqu'à son indifférence, si elle est digne en effet du sentiment qu'elle m'inspire ; ce sentiment m'a rendu l'existence, il occupe également mon esprit, mon cœur et mon imagination ; désormais, adorer Constance, c'est pour moi vivre et respirer. Le baron conclut de cet entretien, que si Sainville étoit forcé de reconnoître enfin la dangereuse Ophélia, il s'affligeroit beaucoup, mais se guériroit infailliblement, et il prit la résolution d'employer tous les moyens

possibles pour l'éclairer à cet égard.

Sainville, par discrétion, passa quelques jours sans retourner chez Constance; enfin il hasarda une seconde visite, et le baron le suivit. Constance n'étoit pas chez elle, mais la servante assura qu'elle reviendroit bientôt, et elle fit entrer les deux amis dans la petite bibliothèque. En attendant Constance, le baron s'amusa à regarder quelques jolies gouaches peintes par Constance, et qui ornoient la pièce où ils se trouvoient; ensuite voyant sur une table un porte-feuille entr'ouvert qui contenoit des dessins, il le feuillète, et s'arrêtant à considérer deux gouaches charmantes, il fit tout-à-coup une exclamation qui tira Sainville d'une profonde rêverie. Tenez, tenez, s'écria le baron, voici une preuve complète...... regardez ces tableaux, et lisez au bas le nom d'Ophélia. A ces mots, Sainville pâlit, et lisant en effet ce nom fatal, il resta pétrifié. Dans ce moment Constance entra; en

voyant son porte-feuille ouvert, ses tableaux entre les mains du baron, et Sainville immobile, elle rougit, fit un mouvement de surprise et parut déconcertée; mais se remettant promptement, elle s'avança, et s'adressant aux deux amis, elle leur témoigna le regret de n'être pas rentrée plutôt chez elle. Sainville ne répondit rien; le baron, tandis qu'elle parloit, refermoit le porte-feuille, et lui dit ensuite, nous admirions, madame, des gouaches ravissantes. Cet éloge est trop flatteur, répondit Constance; ces deux gouaches sont de moi. Quoi! madame, reprit Sainville d'une voix tremblante, les deux gouaches qui sont dans ce porte-feuille?.... Oui, monsieur, interrompit Constance, elles sont peintes par moi. En disant ces paroles, elle prit le porte-feuille et fut l'enfermer dans une armoire. Comme elle avoit le dos tourné, Sainville, hors de lui, dit tout bas au baron qu'il le conjuroit de le laisser seul

avec elle ; le baron se leva et sortit. Constance revint, et d'un air calme et rempli de dignité, elle s'assit vis-à-vis de Sainville, qui étoit resté debout. Sainville la regardoit fixement sans proférer une seule parole ; au bout de quelques minutes, Constance fixant Sainville à son tour, lui dit : Eh bien, monsieur ? Cette question fut faite avec une expression frappante de douceur et de fierté. Sainville tombe à ses pieds en s'écriant : eh bien, madame ? vous avez voulu m'éprouver, mais ces deux gouaches ne sont point de vous, je ne croirai jamais que votre main ait tracé le nom qui s'y trouve. A ces mots, Constance forçant Sainville à se relever, parut émue, et s'attendrit ; Sainville tire un porte-feuille de sa poche, et le lui présentant : Connoissez-vous lord Belmont ? lui dit-il. — Oui, je le connois. — Ce porte-feuille renferme des lettres de lui, daignez les lire ; mais en les parcourant, n'oubliez pas qu'elles

furent écrites il y a six semaines, et rappelez-vous ma conduite depuis cette époque. Adieu, madame, je reviendrai demain chercher ces papiers et votre dernière réponse. En prononçant ces mots, Sainville posa le porte-feuille sur la table, et sortit précipitamment. Le lendemain matin, Sainville reçut de Constance un paquet qui contenoit les lettres de lord Belmont, et un billet de Constance, dans lequel il trouva ces mots :

« J'ai lu les lettres que vous m'avez « laissées, et cependant cette espèce « de confiance n'est pas suffisante à « mes yeux pour mériter toute la « mienne. Votre estime m'est chère, « mais je veux l'obtenir, la gagner, « et non la *conquérir*. L'amitié est « désormais le seul sentiment que je « puisse accorder; voulez-vous être « mon ami? que la sympathie seule « vous éclaire et me justifie. Si votre « ame n'a pas connu la mienne, n'at-

« tendez jamais de moi la plus légère
« explication : voici donc tout ce que
« je puis vous dire, et je jure par tout
« ce qu'il y a de plus sacré, que ce n'est
« point *une épreuve.*

« Les deux gouaches que vous avez
« vues sont mon ouvrage, *j'ai tracé*
« *le nom qui s'y trouve*, et cepen-
« dant ma vie fut pure, et mon cœur
« a toujours chéri la vertu.

« C'est à vous maintenant à me ré-
« pondre. Si vous me croyez, vous ne
« pouvez m'en donner qu'une preuve,
« c'est de ne m'interroger jamais. »

Après avoir lu ce billet, Sainville se lève, et s'habille à la hâte : comme il alloit sortir, le baron entre dans sa chambre, Sainville lui montre le billet de Constance. Eh bien, dit le baron, quelle est votre opinion? — Je n'ai pas le plus léger doute. — Comment? — Je suis certain qu'il n'existe point de femme plus vertueuse et plus parfaite. — Quel inconcevable délire! quand il

est prouvé que cette femme est Ophélia, quand elle l'avoue, quand elle vous presse de ne *jamais l'interroger.* — Vous voyez tout cela dans son billet, et moi je vois tout le contraire; j'y trouve une sécurité frappante, une noble fierté, une élévation d'ame qu'il est impossible de feindre.... — Enfin la *célèbre* Ophélia vous persuadera qu'elle n'a jamais été courtisane ? — Et qui vous a dit que ce nom d'Ophélia n'ait été porté que par une courtisane? C'est le nom de l'héroïne de la tragédie d'Hamlet, je l'ai vu dans plusieurs romans : n'a-t-on pu le donner qu'à une seule personne? — Et tous les autres rapports si multipliés, si frappans ? — Le hasard a pu les produire. — Cela seroit véritablement miraculeux. — Le prodige le plus incompréhensible, comme le plus monstrueux, seroit qu'une femme avec cette modestie touchante, cette physionomie céleste, une femme qui s'exprime et se conduit ainsi, ne fût

qu'une hypocrite et l'opprobre de son sexe. En achevant ces mots, Sainville quitta brusquement le baron et vola chez Constance, il la trouva dans son jardin. Constance le fit asseoir à côté d'elle, sur un siége de gazon, Sainville se hâta de la remercier de son billet; il est inutile de vous assurer, ajouta-t-il, que mon admiration pour vous ne peut ni s'affoiblir, ni s'accroître; le plus pressant de tous les intérêts me fait sans doute desirer de pouvoir démêler vos sentimens; voilà tout ce qui me touche : que m'importe d'apprendre votre véritable nom? je connois votre esprit, votre caractère et votre ame, c'en est assez pour vous rendre justice, et c'en est trop pour mon repos. Ne craignez donc jamais de ma part une question indiscrète.... mais souffrez que j'ose en hasarder une seule, que votre billet ne m'interdit pas? — Parlez. — Êtes-vous libre encore? — Non, je ne le suis plus. — O ciel! vous êtes mariée? A

ces mots, Constance, au lieu de répondre, parut rêver, et Sainville sollicitant une réponse claire et positive; croyez-vous, dit-elle, qu'un serment volontaire et solemnel ne soit pas un engagement sacré ? Mais, reprit vivement Sainville, avez-vous donné votre main ? enfin, avez-vous un époux ? Hélas!..... répondit Constance, elle n'en put dire davantage; ses pleurs lui coupèrent la parole. Au nom du ciel, s'écria Sainville, achevez de vous expliquer. Eh bien, dit Constance, les lois me permettroient de disposer de ma main, mais la religion et l'honneur me le défendent; cessez donc de nourrir les sentimens que vous me laissez entrevoir, je n'y puis répondre, et songez qu'après cet aveu, vous ne pourriez les entretenir et me les montrer, sans me déplaire et sans m'offenser mortellement. Ce discours, prononcé d'un ton ferme et sévère, détermina Sainville à changer promptement de langage.

Il suffit, madame, répondit-il, je saurai me contraindre au silence, et c'est dans mes sentimens mêmes que je trouverai la force qui me sera nécessaire pour pouvoir vous obéir. Vous m'avez offert votre amitié, vous me la devez, c'est un bien que je réclame, et sans lequel la vie me deviendroit insupportable. Constance qui avoit démêlé quelque chose d'altier et de violent dans le caractère de Sainville, ne s'attendoit pas à tant de soumission, elle en fut touchée, et l'en récompensa par le plus doux regard: Sainville, loin d'avoir l'air de remarquer son attendrissement, affecta de changer d'entretien; il mit la conversation sur les voyages, fit quelques questions sur l'Angleterre, il parla beaucoup de l'Espagne et de l'Italie, il montra de l'esprit, de l'instruction, il fut aimable, et parut l'être, et au bout d'une heure, il se retira en emportant autant d'espérance qu'il laissoit de sécurité. Constance, il est vrai,

venoit de lui déclarer qu'elle n'étoit plus libre, mais elle n'avoit point d'époux; elle n'étoit liée que par un serment, et malgré l'austérité de son langage, cette espèce d'engagement n'effrayoit pas Sainville; les scrupules de la délicatesse ne pouvoient alarmer un homme qui en avoit triomphé si souvent. Constance n'étoit pas sans doute une femme ordinaire, mais aussi le plan de conduite qu'il méditoit, n'avoit rien de commun: on connoissoit sa passion, on lui devoit de la reconnoissance, on lui montroit de la sensibilité, on recevoit ses soins et ses visites: que de raisons de tout attendre du temps, de l'adresse et de la persévérance! Une seule chose l'inquiétoit un peu, Constance étoit dévote, et elle se croyoit liée par la religion; ce mot qu'elle avoit prononcé avec une sorte d'emphase, frappoit Sainville; il y trouvoit quelque chose de mystérieux qui lui inspiroit une crainte vague que son amour-propre et

sa raison ne pouvoient surmonter.

Ayant laissé passer deux jours sans retourner chez Constance, il se disposoit un soir à l'aller voir, lorsqu'on lui apporta une lettre de Paris; il reconnut l'écriture de lord Belmont: c'étoit une réponse à ses dernières questions. Jusqu'à ce moment il n'avoit pas eu le moindre doute sur la sincérité de Constance, mais il ne put se défendre d'une émotion désagréable, en ouvrant la lettre qui devoit confirmer ou ébranler son opinion et sa confiance. Qu'on juge de ce qu'il éprouva en lisant ce qui suit :

« J'ai tant de choses à vous man-
« der, mon cher marquis, que je vais
« commencer sans aucun préambule,
« car le récit que j'ai à vous faire, ré-
« pondra à toutes vos questions. »

« Madame de Tervures me proposa
« avant-hier de l'accompagner à l'ab-
« baye de Maubuisson, où elle a été
« élevée, et où devoit se faire une

« profession de religieuse, spectacle « assez curieux pour un Anglois. Arri- « vés à midi à ce monastère, on nous « conduisit sur-le-champ dans l'église « extérieure qui n'est séparée de celle « des religieuses que par une grille ; « nous trouvâmes là quelques per- « sonnes de notre connoissance, qui « nous dirent que la novice qui alloit « prononcer ses vœux, étoit une étran- « gère d'une grande beauté, et qu'elle « avoit fait au couvent des dons consi- « dérables. Ce récit m'intéressa; j'at- « tendois la cérémonie avec une cu- « riosité mêlée d'émotion, lorsque « tout-à-coup le rideau qui couvroit la « grille s'ouvrit, et nous vîmes la « novice au milieu des religieuses; ju- « gez de ma surprise en reconnois- « sant la fameuse et charmante Ophé- « lia, dans celle qui s'avançoit vers l'au- « tel pour y consommer son sacrifice. « Elle me parut mille fois plus belle « que jamais, sous ce modeste habit; « ses yeux étoient baissés; une douce

« sérénité donnoit à son visage une « expression touchante et nouvelle, « et il y avoit je ne sais quoi de fier « dans sa contenance, qui m'assuroit « qu'elle ne sentoit, dans ce moment, « que la gloire d'expier ses égaremens « et de reprendre toute la dignité de « son sexe : je crus voir un ange dé- « chu, que la faveur céleste replaçoit « dans son premier rang. Elle articula « ses vœux d'une voix ferme; je l'en- « tendis, cette voix séduisante et trom- « peuse, prononcer enfin un serment « irrévocable ! je vis cette femme qui « fut si long-temps livrée aux plaisirs, « à la dissipation, se consacrer à la « retraite et à l'obscurité; je vis po- « ser sur sa tête le voile éternel qui « doit cacher à jamais sa dangereuse « beauté..... Mais c'est assez vous par- « ler d'Ophélia qui ne vous intéresse « point; revenons à votre inconnue. « Vous voyez combien nos soupçons « étoient mal fondés; le nouveau por- « trait si détaillé que vous me faites

« d'elle, m'auroit appris son vrai nom,
« si vous me l'aviez envoyé d'abord;
« enfin, je ne puis avoir le moindre
« doute à cet égard; j'ai vu jadis son
« écriture, et j'ai sur-le-champ re-
« connu les traits du billet renfermé
« dans votre dernière lettre. Cepen-
« dant, puisqu'elle veut taire son nom,
« je dois respecter un secret surpris,
« et je ne le trahirai point; tout ce
« que je puis vous dire, c'est que
« Constance, victime de l'amour et de
« la calomnie, fût la femme de l'An-
« gleterre la plus distinguée par sa
« beauté incomparable, son esprit,
« son grand caractère, son illustre
« naissance, son rang et ses malheurs.
« Je n'ai jamais vécu dans sa société
« intime, je ne l'ai rencontrée que deux
« ou trois fois, mais c'en est assez pour
« l'admirer et ne l'oublier jamais. Elle
« doit avoir à peu près vingt-quatre ou
« vingt-cinq ans. Heureux, mille fois
« heureux, qui pourra la consoler, et
« la guérir de sa juste misantropie!

« Adieu, mon cher marquis, je « retourne incessamment à Londres, « j'emporte le regret de ne pouvoir « vous revoir avant mon départ, et « l'espoir que vous me donnerez « quelquefois de vos nouvelles. »

Aussitôt que Sainville eut achevé la lecture de cette lettre, son premier mouvement fut de s'élancer hors de sa chambre, pour aller chercher le baron : rien n'égaloit l'impatience qu'il éprouvoit de justifier Constance. Tenez, tenez, s'écria-t-il en abordant son ami, lisez cette lettre de lord Belmont.... A ces mots, le baron prit la lettre, et tandis qu'il la lisoit, Sainville, qui le regardoit attentivement, jouissoit de l'étonnement et de la confusion qui se peignoient sur son visage. Le baron ayant lu la lettre entière, feignoit de lire encore afin de se dispenser de parler. Eh bien, dit Sainville, croyez-vous encore que Constance soit la *courtisane Ophélia ?*

Epargnez-moi, reprit le baron, car je suis véritablement confondu. — Oui, mon ami, je suis trop heureux pour ne pas vous pardonner. — Heureux ! elle répond donc à votre amour ? elle vous en a fait l'aveu ? A cette question, Sainville conta, sans détour, tout ce qui s'étoit passé entre lui et Constance; il parla de sa passion, de ses espérances et de ses projets, avec tant de franchise et de confiance, que le baron perdit tout son embarras, et ne sentit plus que la joie de retrouver son ami et le sujet d'un roman dont il avoit tant déploré la perte. Maintenant, dit-il, je vous conseille de cacher à Constance cette réponse de lord Belmont. Cette petite dissimulation donnera le plus grand prix à votre conduite avec elle. Non, non, répondit Sainville, feindre avec Constance seroit un crime; j'en ai eu le dessein, je l'avoue, mais je l'abjure pour jamais. Sainville parloit avec sincérité; la lettre de lord Belmont venoit d'a-

chever d'exalter son imagination et son amour. L'homme le plus supérieur n'est jamais entièrement au dessus de l'opinion des autres ; il peut ne pas rechercher pour lui-même les éloges de la multitude, parce qu'il s'applaudit de s'y trouver insensible ; l'orgueil grossier les sollicite, l'amour-propre délicat s'y refuse et sait même les dédaigner ; mais il est permis de les desirer pour ce qu'on aime, et c'est alors qu'ils enivrent. Sainville pensoit, avec ravissement, que l'objet qu'il adoroit avoit laissé en Angleterre une éclatante réputation, il s'enorgueillissoit même de ses plus frivoles avantages ; il n'attachoit aucun prix à la naissance, et cependant il étoit flatté que celle de Constance fût illustre ; il vouloit trouver en elle tout ce qui doit exciter une juste admiration et tout ce qui peut éblouir le vulgaire. Il fut, le soir même, avec son ami chez Constance ; elle les reçut avec sa grâce ordinaire. Après une demi-heure de

conversation générale, le baron sortit. Sainville se trouvant seul avec Constance, lui parla de lord Belmont, et, sans lui montrer sa lettre, lui rendit compte de ce qu'il lui mandoit sur elle et sur Ophélia. Constance l'écouta avec intérêt. Je vous sais gré, lui dit-elle, de cette confidence, et je n'oublierai jamais que votre estime pour moi a su résister à des apparences si singulières et si frappantes. La reconnoissance me fait un devoir de vous apprendre enfin qui je suis..... je vais vous confier tous mes tristes secrets ! En prononçant ces paroles, Constance se leva, s'approcha d'un bureau, l'ouvrit, en tira un manuscrit, et le présentant à Sainville, voilà, dit-elle, l'histoire de ma vie, je me suis occupée à l'écrire en françois depuis que je suis dans cette solitude; emportez ce manuscrit, lisez-le, et si vous desirez le communiquer à votre ami, j'y consens. A ces mots, Sainville plein de trouble et d'agitation, reçut le manuscrit, et se

hâta de terminer sa visite, afin de pouvoir commencer cette intéressante lecture. Il se rendit précipitamment au château, s'enferma dans sa chambre, s'assit devant une table sur laquelle étoient posées deux bougies, et déployant le manuscrit, il lut l'histoire suivante :

Histoire de lady Clarendon.

Je suis née à Londres, de parens catholiques et distingués par leur naissance et leur fortune. J'étois fille unique, et je fus élevée avec autant de soin que de tendresse. On me donna des talens et de bons principes ; mais il y a, dans les meilleures éducations de femmes un écueil bien dangereux, celui d'exalter la sensibilité, et l'on ne sut pas l'éviter pour moi. La plus tendre des mères fut ma seule gouvernante ; elle joignoit aux vertus les plus attachantes un esprit aussi cultivé qu'étendu, elle eût sans doute été

été une institutrice incomparable, si son cœur avoit pu lui permettre de mieux écouter sa raison sur un seul point. J'étois née extrêmement sensible, et ma mère, loin de chercher à modérer mes affections naissantes, en augmentoit chaque jour l'énergie par sa conduite et son exemple. L'excès de sa tendresse m'inspira pour elle l'attachement le plus passionné, et par conséquent le plus déraisonnable. Je couchois dans sa chambre, j'étois toujours auprès d'elle, je la suivois par-tout, elle m'accoutumoit à ne pouvoir, sans un mortel chagrin, me passer d'elle quelques heures. Si des affaires indispensables la forçoient quelquefois de me quitter pour un jour, je passois le temps de son absence dans l'affliction et dans les larmes; à son retour j'étois dans un état inexprimable, je pleurois, je criois, j'éprouvois les émotions les plus violentes. Ma mère les partageoit, et ses tendres caresses devenoient la récompense d'une ex-

cessive sensibilité qu'elle auroit dû réprimer. Rien n'éclaire l'esprit comme le sentiment ; ma mère s'applaudissoit de mes progrès, et s'étonnoit de mon intelligence ; elle me trouvoit une finesse, une délicatesse que les enfans ne peuvent avoir lorsqu'on n'a jamais exalté leur imagination. Mon père sentoit tous les inconvéniens d'une éducation semblable, et souvent il en parloit à ma mère. Pouvez-vous espérer, lui disoit-il, que votre fille soit heureuse, avec le caractère que vous lui donnez ? Elle a déja senti les émotions les plus violentes qui puissent agiter l'ame ; son jeune cœur a déja perdu cette aimable sérénité qui fait le plus doux charme de l'innocence. Désormais les sentimens modérés lui paroîtront insipides, et jamais elle ne pourra se croire aimée lorsqu'elle ne le sera pas avec idolatrie. Ces raffinemens de sensibilité que vous admirez en elle, lui donneront par la suite une délicatesse outrée qui la rendra tou-

jours mécontente des autres; en gémissant en secret d'une ingratitude imaginaire, elle paroîtra souvent injuste et bizarre; et si ses inclinations ne s'accordent pas avec les principes si purs qu'elle reçoit de vous, rien ne sera comparable aux tourmens que lui causera l'énergie de ses passions, combattue par le devoir. Hélas! ces réflexions n'étoient que trop fondées; mais elles firent peu d'impression sur l'esprit de ma mère; mon éducation fut continuée sur le même plan, et elle n'étoit pas encore achevée lorsque j'eus le malheur de perdre la plus respectable et la meilleure des mères. Le juste chagrin que j'éprouvai pensa me coûter la vie; quoique je n'eusse que treize ans, ma douleur fut aussi profonde qu'impétueuse: échappée au danger d'une maladie grave et longue, je tombai dans un état de langueur qui détermina mon père à me faire voyager. Il me conduisit en France où nous passâmes plus de deux ans. J'étois dans

vu qu'à lui; une physionomie triste et malheureuse, donnoient à toute sa personne je ne sais quel air sombre, équivoque et faux qui frappoit au premier abord, et auquel on s'accoutumoit difficilement : on sentoit qu'il étoit observateur, et l'on voyoit qu'il cherchoit à s'en cacher; sa manière furtive d'examiner ce qui se passoit autour de lui, inspiroit naturellement la réserve et même la défiance. Enfin il étoit aisé de connoître qu'il n'y avoit aucun rapport entre son extérieur et son caractère. En effet, il affectoit une froideur extrême, une sagesse austère, quoiqu'il eût une imagination ardente et les passions les plus impétueuses. Né avec des qualités brillantes et une grande sensibilité, il auroit pu être vertueux, s'il eût eu plus d'empire sur lui-même; mais cédant à tous ses penchans, il ne s'occupoit que du soin de déguiser ceux qui pouvoient nuire à sa réputation, et il prit insensiblement l'habitude d'une dissimulation

constante, dont il se fit un art aussi profond que dangereux. Ayant été élevé avec lord Clarendon, ils étoient l'un et l'autre, depuis leur enfance, liés de la plus étroite amitié. Le comte, membre du parlement, et l'un des plus éloquens orateurs de ce temps, avoit sur son ami tout l'ascendant que peuvent donner de grands talens, une capacité reconnue pour les affaires, et d'éclatans succès. Lord Clarendon avoit adopté toutes ses idées politiques, et naturellement indolent et paresseux, se laissoit entièrement conduire par lui. La conformité d'opinions forme en Angleterre une espèce d'intimité publique qu'on ne peut rompre sans perdre une partie de sa considération personnelle ; mais des liens plus forts et plus doux unissoient encore le comte et lord Clarendon ; ce dernier devoit la vie au comte d'Elby qui, dans l'une des batailles données sur la fin de la dernière guerre, s'étoit exposé aux plus éminens périls pour arracher son

ami blessé des mains des ennemis. Le comte avoit rendu beaucoup d'autres services de tout genre à lord Clarendon, et enfin il avoit épousé sa sœur. La comtesse d'Elby étoit adorée de son frère, et elle exerçoit sur son esprit un empire absolu. Moins sensible que lui, elle n'éprouvoit de véritable attachement que pour son mari, et se faisant un mérite d'un penchant qui s'accordoit avec son devoir, elle se croyoit la plus vertueuse des femmes, parce qu'elle en étoit la plus passionnée. Sans indulgence pour celles qui ne jouissoient pas du même bonheur, elle les méprisoit et les craignoit, les regardant comme des rivales dangereuses, ou qui, du moins, pouvoient le devenir. Ambitieuse et vaine, elle avoit toujours nourri l'espérance que son frère n'engageroit jamais sa liberté; elle ne vit son mariage qu'avec un dépit mortel qui lui inspira pour moi un éloignement secret qu'elle conserva toujours. Lady Bolton, autre

sœur de lord Clarendon, avoit tous les défauts de la comtesse, sans avoir l'adresse et l'esprit qui peuvent servir à les cacher. La destinée d'une jeune personne dépend presque toujours du caractère et des sentimens de ceux qui l'entourent et qui ont des droits sur elle. La jeunesse a besoin de conseils, et par conséquent d'indulgence; c'est parce qu'elle ne sauroit se passer de guide, que l'on doit excuser son imprudence et sa légéreté; la bienveillance peut seule attirer sa confiance; et malheureusement, je ne trouvai jamais dans ma famille ce sentiment si doux, et qu'il m'eût été si nécessaire d'inspirer. . . . .

Cependant je connus tout le bonheur qu'une passion violente et légitime peut procurer. La vive tendresse, les soins assidus d'un époux adoré, remplissoient tous mes vœux; nous passions tête à tête la plus grande partie des journées: après avoir dit tout ce que l'amour sait inspirer,

quelquefois un long silence succédoit à des entretiens si doux; mais dans la même chambre, à côté l'un de l'autre, une rêverie délicieuse, sans occuper nos esprits, satisfaisoit nos cœurs; et dans ce calme heureux, le temps s'écouloit avec une inconcevable rapidité. La chasse, la pêche, la promenade, tous les amusemens, que fournit la campagne, nous offroient des charmes toujours nouveaux. Je montois à cheval, toujours inséparable de lord Clarendon, je le suivois par-tout, ses goûts étoient devenus les miens, et rien avec lui ne me paroissoit insipide ou monotone. Souvent, pour prolonger des jours si fortunés, il proposoit des promenades au clair de la lune dans un bois voisin: là, bientôt éloignés du reste de la société, nous nous retrouvions seuls; là, plus d'une fois l'aurore vint nous avertir de l'heure que l'amour avoit fait oublier. Je ne sais quelle affaire ayant obligé lord Clarendon de s'ab-

senter pour quelques jours, je ne pus le suivre, il m'écrivit, la veille de son retour, un billet qui contenoit ces mots: « Je vois que je ne puis vivre un mo-« ment sans vous; ah! du moins, si « nous sommes forcés de nous quitter « encore, que ce ne soit jamais pour « huit jours, ce terme est trop long, « cette première épreuve doit nous « en convaincre. »

Qu'il est doux, lorsqu'on aime à l'excès, de s'entendre dire avec cette simplicité, ce que de sang-froid on trouveroit si exagéré ou si extravagant! je me rappelle avec attendrissement ce temps d'ivresse et d'émotions violentes; cependant ma félicité ne fut pas sans mélange. Une inquiétude vague, mais insupportable, en corrompit souvent la douceur. Je regrettois chaque jour écoulé comme une portion d'un bonheur dont j'entrevoyois confusément la fragilité; je jetois, en tremblant, les yeux sur l'avenir, ne pouvant espérer un sort

plus heureux, je redoutois un changement funeste dans ma situation, je me disois : *que deviendrois-je s'il cessoit de m'aimer?* Cette idée accablante s'offroit sans cesse à mon esprit, et les témoignages actuels de la tendresse de lord Clarendon me la rendoient plus terrible et plus frappante. D'ailleurs lord Clarendon réunissoit tous les sentimens de mon cœur, et je lui voyois d'autres objets d'attachement, sa sœur et le comte d'Elby; j'avois desiré l'amitié de ces deux personnes, mais leur sécheresse me repoussoit et me glaçoit, et au fond de l'ame je ne pouvois m'empêcher de trouver extraordinaire que lord Clarendon n'eût pas l'air de remarquer leur froideur pour moi. Trop aimée alors pour être mécontente, j'étois du moins souvent attristée. Dix-huit mois s'écoulèrent dans cette situation; au bout de ce temps, différens événemens rappelèrent lord Clarendon à la cour : avant

de nous arracher de ce château qui nous étoit si cher, nous voulûmes parcourir ensemble tous les lieux qui nous retraçoient le bonheur que nous y avions goûté ; et, par une folie que l'amour seul peut inspirer, ces espèces d'adieux nous causèrent autant de peine que d'attendrissement. Je me souviens que lorsque nous fûmes enfin dans la voiture, nous regardâmes l'un et l'autre les fenêtres de ma chambre, et j'éprouvai dans cet instant un serrement de cœur et une tristesse inexprimables.

Nous arrivâmes à Londres, et bientôt j'eus un juste sujet de regretter l'heureuse solitude où s'étoient écoulés les plus beaux jours de ma vie. Des affaires, des devoirs, des plaisirs éloignoient sans cesse lord Clarendon de moi : je devins distraite et préoccupée, je fus moins aimable pour lui, il me chercha moins, je m'en aperçus; trop fière et trop délicate pour me plaindre, au lieu

de m'expliquer, je pris le parti du silence et de la froideur; une sensibilité excessive me rendoit peut-être injuste; je cachai le seul motif qui pouvoit me faire excuser, et je n'eus l'air que du caprice et de l'humeur. Il me sembloit qu'on devoit me deviner; lord Clarendon moins délicat et moins tendre, ne me comprit pas; il crut que la vivacité de mes sentimens étoit diminuée, il s'en affligea d'abord secrètement, ensuite il se persuada que le fond de nos cœurs étoit toujours le même, et que les distractions produites par la dissipation du grand monde, causoient seules le changement qui l'avoit étonné. Cette persuasion, en lui donnant de la sécurité, le fit paroître à mes yeux froid et insensible; il m'eût été bien moins cruel de le voir mécontent: ingénieuse à me tourmenter, je parvins à croire qu'il ne m'aimoit plus, et je formai le projet de régler mes sentimens sur les siens; je crus plus d'une fois y réussir,

mais le temps seul peut détruire une passion véritable à laquelle on s'est livré sans réserve. Souvent, quand je me flattois le plus d'avoir recouvré l'empire de ma raison, une simple attention, un mot, un regard de lord Clarendon me rendoient toute la violence de mes premiers sentimens; alors j'abjurois toutes mes résolutions, je m'accusois moi-même d'ingratitude, je justifiois tout ce qui m'avoit blessé dans sa conduite, avec plus d'art qu'il n'eût pu en employer lui-même, s'il eût voulu se défendre; mais bientôt, passant d'une extrémité à l'autre, je retombois tout-à-coup dans mes craintes et dans ma tristesse, et au bout de quelques mois, cette disposition devint mon état habituel. Imaginant que lord Clarendon ne trouvoit plus aucun charme à me voir, je négligeai les occasions d'être seule avec lui; nos entretiens devenoient languissans, je m'étonnois qu'il eût l'air ennuyé, je le comparois à ce qu'il étoit autre-

fois, et je ne songeois pas que mon changement autorisoit le sien. Aigrie et mécontente au dernier excès, enfin j'éclatai, cette explication tardive ne fit qu'augmenter mes malheurs. J'avois perdu de mes droits, et l'on ne vit dans mes reproches que de l'humeur et de la bizarrerie, cependant j'étois encore aimée. Lord Clarendon, naturellement doux et modéré, m'écouta avec étonnement et me répondit avec sensibilité. Il m'assura que je ne cesserois jamais de lui être chère, que son estime pour moi égaloit sa tendresse, que sa confiance, toujours la même, devoit me le prouver; qu'il avoit craint souvent que sa présence et ses soins ne me fussent pas aussi agréables qu'autrefois, mais qu'un seul mot pouvoit dissiper cette inquiétude, et lui persuader qu'il s'étoit trompé. Enfin, tout ce qu'il me dit étoit honnête et raisonnable; mais ce n'étoit plus le langage de la passion, et la passion seule pouvoit satisfaire un

cœur tel que le mien. Je lui répondis, en versant un torrent de larmes, que je l'aimois plus que jamais, que je ne vivois, n'existois que pour lui; il s'attendrit, me protesta qu'il étoit toujours le même, ensuite il me quitta croyant m'avoir entièrement rassurée et me laissant au désespoir. Quand je fus seule, je m'abandonnai aux plus cruelles réflexions. Est-ce-là ce même homme, me disois-je, que j'ai vu si passionné! avec quelle tranquillité il m'avoue qu'il m'a soupçonnée de l'aimer moins! ce doute affreux l'a-t-il empêché un moment de se livrer à tous les vains plaisirs de la dissipation? En a-t-il eu moins d'égalité, de gaîté? Non, il avoit pris son parti sans peine et sans regret; devenue triste et fâcheuse, j'ai cessé de lui plaire, je lui serai bientôt importune; nos cœurs n'étoient pas faits l'un pour l'autre; le sien n'est point assez délicat, assez sensible pour excuser, ou même pour comprendre jamais les

vrais motifs de mes injustices apparentes. Je ne puis lui paroître que bizarre et capricieuse ! C'est ainsi que j'aggravois mes peines, et que je creusois insensiblement l'abyme où j'allois me perdre.

Incapable de feindre, je ne pus reprendre un extérieur satisfait ; n'attendant rien d'une nouvelle explication, je n'en desirai point, mais je parus plus sombre et plus inégale que jamais. Lord Clarendon, qui se flattoit d'avoir entièrement ramené la paix dans mon ame, fut confondu d'une conduite qui lui parut aussi incompréhensible qu'extravagante. Il commença alors à s'éloigner de moi, non plus par hasard, mais avec dessein : un fond véritable de tendresse et de penchant le ramenoit quelquefois ; mais je le recevois avec tant d'embarras, de contrainte et de froideur, qu'enfin je le perdis tout à fait. Désespérée, odieuse à moi-même, la vie m'étoit devenue insupportable.

Mon cœur étoit trop plein pour n'avoir pas besoin de s'ouvrir. Oh! de quels malheurs un ami véritable eût pu me préserver alors! hélas! je n'en avois point; je cherchois vainement un conseil salutaire; je ne voyois même autour de moi que des personnes qui, loin de me plaindre, condamnoient ouvertement mon caractère et ma conduite. L'inimitié de mes belles-sœurs paroissoit s'augmenter chaque jour; il m'étoit facile d'apercevoir qu'elles me nuisoient auprès de leur frère, et qu'elles prévenoient contre moi leurs nombreux amis qui formoient toute la société de lord Clarendon. On pouvoit aisément me noircir; il y a dans mon caractère un certain mélange de timidité et de fierté qui m'a toujours empêché de chercher à regagner ceux qu'on éloignoit de moi. Je puis, sans effort, avouer une faute et tout faire pour la réparer; mais le ressentiment de l'injustice m'ôte absolument le desir

de me justifier d'un tort imaginaire.

Je fuyois le monde, que je n'avois jamais aimé, et que mes malheurs me faisoient haïr. Dans cette triste situation, je remarquai avec étonnement que le comte d'Elby paroissoit compatir en secret à mes peines. Je rencontrois toujours son œil observateur, et plus d'une fois j'y vis l'expression de l'attendrissement et d'une douce pitié. Cette découverte ranima dans mon cœur un foible rayon d'espérance; il me sembloit que si l'ami intime de lord Clarendon étoit touché de mon sort, il pourroit en adoucir l'amertume : cependant je m'aperçus qu'il vouloit me cacher la sensibilité qu'il éprouvoit ; il rougissoit quand mes regards s'attachoient sur lui; je m'en affligeai, imaginant qu'il n'avoit ni l'espoir, ni la possibilité de me servir : cette idée m'empêcha de lui confier mes chagrins; mais la compassion et les sentimens que je lui supposois, m'inspirèrent une recon-

noissance qui devint bientôt une sincère amitié.

Ma misantropie augmentant chaque jour, je déclarai que je ne voulois plus recevoir personne; ma santé me servit de prétexte, et je renonçai à toute espèce de société. Lord Clarendon se soumit à cette dernière bizarrerie avec sa douceur ordinaire, mais il ne la partagea pas : il continua de donner à souper, et de voir ses parens et ses amis; il me permit, sans se plaindre, de me tenir renfermée dans ma chambre, et ne changea rien à sa manière de vivre. Cette conduite acheva de me révolter; j'y voyois une indifférence qui mit le comble à mon désespoir; car je m'étois flattée au fond de l'ame, que ma profonde retraite l'affligeroit, ou du moins l'étonneroit. Quand on éprouve une violente passion, et qu'on n'a plus l'espérance d'être aimé, on cherche et l'on saisit tous les moyens d'occuper de soi l'objet d'un sentiment si mal-

heureux ; on voudroit l'agiter, le piquer, l'irriter même ; sa colère ou sa haine paroissent moins insupportables que son oubli.

En me consacrant à une solitude absolue, je témoignai cependant au comte d'Elby le desir de le voir quelquefois ; il parut touché d'une telle exception, et je remarquai bientôt avec plaisir, un grand changement dans ses manières. Loin de me dissimuler l'attendrissement que je lui causois, il me montra la plus grande sensibilité. Il me parloit toujours de l'unique objet qui pouvoit m'intéresser : je l'estimois ; j'espérois vaguement qu'il lui seroit possible de me servir avec le temps, et peut-être de me ramener un cœur sans lequel je ne pouvois vivre. Toutes ces idées confuses me décidèrent enfin à ne lui rien cacher de mes sentimens et de ma situation. Cette confidence détaillée l'attendrit profondément ; ses pleurs coulèrent avec les miens ; il me parla

raisonnablement, blâma l'excès d'une délicatesse qui m'avoit été si funeste, ajouta que peu d'hommes pourroient la partager, ou même la comprendre; mais que lord Clarendon, sans avoir une ame aussi passionnée que la mienne, étoit digne de ma tendresse; qu'il m'avoit aimée avec toute la vivacité dont il étoit capable; que mon malheur ne venoit que de n'avoir pas calculé sur la différence infinie de nos caractères, en exigeant de lui des sentimens dont il n'étoit pas susceptible; qu'enfin j'aurois dû me contenter d'obtenir tout ce qu'il pouvoit accorder d'attachement, et ne pas desirer au-delà de la possibilité. Je répondis à ce discours, en rappelant la première année de mon mariage, temps où j'avois été si heureuse! C'est, reprit le comte, que vous étiez alors le seul objet qui pût occuper lord Clarendon; depuis, distrait, entraîné par le monde, il vous a négligée d'abord, sans vous aimer moins; enfin

son caractère n'a pas la suite et la constance du vôtre; et croyez que, même dans la solitude, vous auriez, avec le temps, éprouvé les peines qui vous affligent aujourd'hui : mais, ajouta-t-il, vous n'en auriez pas moins gardé tous vos droits les plus précieux, si vous l'eussiez voulu; en vous accoutumant à ne lui plus voir les transports d'un amant, vous auriez à jamais conservé sur son cœur l'empire le plus doux et le plus durable; son sentiment de préférence eût toujours été pour vous; mais vous en vouliez un exclusif, et peut-être n'appartient-il qu'à une femme de le pouvoir accorder. Ces réflexions, en achevant de m'éclairer sur le caractère de lord Clarendon, me persuadèrent du tort que j'avois eu de le juger d'après moi; je compris que je n'avois perdu tous ses sentimens, que parce que je n'en avois voulu perdre aucun; le repentir vint se joindre à mes regrets, et redoubler leur amertume. Le comte

d'Elby

d'Elby adoucit la rigueur d'un état si violent, en me faisant envisager que mes malheurs n'étoient pas sans remède, et que le cœur de lord Clarendon seroit peut-être plus facile à regagner que je ne l'imaginois. Je pris ce discours vague pour une assurance positive; je me persuadai que le comte alloit travailler à une réunion si chère, et je m'en reposai sur son amitié. Le meilleur parti eût été sans doute d'aller trouver lord Clarendon, et de l'intéresser du moins par le récit sincère de tout ce que j'avois souffert; mais l'embarras d'une telle explication ne fut pas la seule raison qui me retint. Cette démarche étoit si simple, qu'il me sembloit que si le succès n'en eût été qu'incertain, le comte me l'auroit conseillée; son silence, à cet égard, me persuada qu'il y auroit de ma part de l'imprudence à la risquer. Je ne doutois point que le comte n'agît vivement en ma faveur; son assiduité auprès de moi, les marques d'intérêt

que je recevois de lui, l'ancienne et vive amitié qui l'unissoit à lord Clarendon, tout devoit me convaincre qu'il travailloit avec ardeur à notre bonheur commun. Je ne lui donnai là-dessus aucune commission directe; je me contentai de lui laisser voir à quel excès je desirois un raccommodement qui me rendroit la vie; je n'osai point le prier de parler et d'agir; j'imaginai qu'en lui laissant tout le mérite d'un service si essentiel, il mettroit dans sa conduite encore plus de chaleur et d'activité. Enfin, je cédois à la destinée fatale qui m'a constamment entraînée, en calculant d'après mon cœur et ma délicatesse, à combiner toujours ce qui pouvoit être le plus contraire à mes intérêts. A quoi servent les lumières et le bon sens à l'ame trop délicate et trop passionnée, qui ne veut jamais consulter que sa sensibilité? La raison inutile et vaine ne se montre que pour faire compter les fautes qu'elle n'a pas su

faire éviter; elle se tait quand ses conseils seroient nécessaires, et presque toujours alors nous ne jugeons sainement que des choses qui nous intéressent le moins.

Cependant le temps s'écouloit, et je me trouvois toujours dans la même situation; mais du moins l'espérance me la rendoit supportable. Le comte, plus empressé, plus sensible que jamais, me consoloit par les preuves d'une amitié dont j'attendois mon bonheur; je savois qu'il voyoit tous les jours lord Clarendon, et je le supposois livré tout entier au projet de nous réunir. Il me falloit de telles idées pour ne pas succomber au chagrin mortel dont j'étois accablée.

Quelque temps avant ma grande liaison avec le comte d'Elby, lord Clarendon avoit presqu'entièrement cessé de me voir, du moins seule; il ne venoit chez moi qu'à l'heure de ma toilette, ou lorsqu'il étoit sûr d'y trouver le comte. Bientôt ses visites

devinrent aussi rares qu'elles étoient courtes : depuis que je commençois à me livrer à de nouvelles espérances, je ne l'avois vu que deux fois; mais le hasard fit que la dernière, j'eus lieu d'être plus contente de lui : il me trouva changée, me parla de ma santé, avec un air d'intérêt que ma prévention me fit attribuer aux progrès des soins du comte d'Elby. De ce moment, je ne doutai point qu'il n'eût commencé à lui parler, et ce premier succès imaginaire me fit tout espérer pour la suite. Quand je le savois chez lord Clarendon, me croyant l'objet de leur entretien, j'imaginois tout ce qu'ils pouvoient se dire; il me sembloit que j'entendois le comte d'Elby, préparant par degrés à l'attendrissement le cœur de son ami; je voyois lord Clarendon s'étonner, s'émouvoir; et ces chimères consolantes, en ranimant mon courage, m'occupoient des heures entières aussi fortement et d'une manière aussi délicieuse que si

j'eusse en effet écouté de semblables entretiens.

Un jour que j'étois avec le comte d'Elby, on vint lui dire que lord Clarendon le demandoit ; je tressaillis, il s'aperçut de mon trouble, et je remarquai qu'en me quittant il avoit les larmes aux yeux. J'imaginai que la joie causoit cet attendrissement, et que l'instant heureux et décisif étoit enfin arrivé. Je me rappelai tout ce qu'il venoit de me dire dans notre conversation; j'interprétai les choses les plus simples au gré de mes desirs, et je crus voir clairement que je touchois au terme de mes peines; éperdue, transportée, je me promenois à grands pas dans ma chambre, en m'enivrant des plus douces illusions. Je me représentois l'objet de tant d'amour, plus sensible que jamais, revenant essuyer et tarir les larmes qu'il avoit fait répandre; je l'entendois m'assurer d'une tendresse éternelle; ma reconnoissance n'oublioit pas le comte

d'Elby dans ce tableau touchant ; je le voyois conduisant son ami dans mes bras, heureux de notre bonheur et jouissant de son ouvrage. Agitée de ces idées séduisantes, j'étois dans un état impossible à décrire ; le moindre bruit, le mouvement d'une porte, me causoit des battemens de cœur d'une violence inexprimable ; je crus, plus d'une fois, reconnoître de loin la voix de lord Clarendon ; je m'élançois pour aller au-devant de lui ; j'étois détrompée, mais en conservant l'espérance. Au milieu de cette vive agitation, j'entends distinctement ouvrir une porte ; j'écoute avec un saisissement extrême ; c'est le comte d'Elby qui marche précipitamment, je ne doute plus de mon bonheur, puisqu'il revient : je veux courir à sa rencontre, les jambes me manquent ; il entre seul, et je tombe à ses pieds sans pouvoir proférer une parole. Un seul coup-d'œil m'apprit enfin ma destinée. La physionomie triste et

sombre du comte d'Elby me glaça jusqu'au fond de l'ame; je lus mon arrêt sur son visage, et sans autre explication, je me livrai à toute la violence du plus impétueux désespoir. Il me fit quelques questions, mais sans montrer d'étonnement, et sans me presser de lui répondre, ce qui acheva de me persuader que je ne me trompois pas dans ma dernière conjecture, et qu'il voyoit que j'avois pénétré mon malheur. Suffoquée par un déluge de pleurs, je ne parlois point, j'entendois à peine les discours vagues et décousus qu'il m'adressoit : sûre que tous ses efforts avoient été infructueux, jugeant à sa tristesse profonde, à l'embarras mortel qu'il ne pouvoit dissimuler, qu'il avoit perdu toute espérance pour le moment et pour l'avenir, je crus devoir lui épargner la douleur de me faire de funestes et d'inutiles détails. Je l'assurai en général de ma reconnaissance, et je le priai de me laisser seule. Il me ré-

pondit en rougissant, que je ne lui devois rien, et qu'il ignoroit ce que je voulois dire. Cette réponse me parut toute simple, je conçus qu'il se faisoit un devoir de ne point m'avouer tout ce qu'il avoit tenté pour toucher lord Clarendon, par la crainte de le rendre plus coupable à mes yeux et d'aggraver ainsi l'horreur de ma situation. Je trouvai cette délicatesse aussi naturelle qu'estimable, et, m'imposant la loi de la respecter, j'évitai avec soin, depuis ce fatal moment, de lui en reparler.

Cette cruelle journée fut la véritable époque de toute l'infortune de ma vie; la nuit affreuse qui la suivit se retrace encore à ma mémoire sous des traits si terribles, que ce seul souvenir suffiroit pour préserver à jamais d'une passion qui peut causer de semblables tourmens. Le bonheur qu'elle procure, toujours accompagné de craintes et d'inquiétudes, est aussi traversé que peu solide, et par une fatalité inévitable, le charme d'être ai-

mée n'égale pas la douleur de ne plus l'être. Jamais l'ivresse de ma félicité passée ne fut comparable aux transports de mon désespoir. Certaine d'avoir à jamais perdu le cœur de lord Clarendon, ce n'étoit pas assez de gémir de son inconstance, il falloit encore avoir à me plaindre de sa dureté. Sans doute, me disois-je, son ami, en lui détaillant ma triste histoire, n'a pas manqué de lui peindre mes regrets, ma douleur et tout l'excès de l'amour qui me justifie ; il n'aura pas oublié de lui dire que, guérie par l'expérience et la réflexion, d'une délicatesse que je condamne moi-même, j'abjure à jamais cette humeur et cette susceptibilité, source malheureuse de nos divisions, et le cruel, insensible à mon repentir comme à mon amour, m'abandonne, renonce à moi, et me refuse jusqu'à sa pitié. Non, non, tant de barbarie n'est pas naturelle, elle n'est ni dans son cœur, ni dans son caractère ; une cause que j'ignore la produit.... Sé-

duit, égaré par une passion nouvelle, lord Clarendon me sacrifie! On sait trop à quel point j'en fus aimée, peut-être a-t-on la folie de me craindre, et l'on exige cet horrible abandon. Il l'a promis, l'exécute en sachant qu'il me donne la mort!

C'est ainsi qu'après m'être flattée des plus douces espérances, j'aggravois, par des suppositions accablantes, la rigueur de ma destinée. La jalousie vint mettre le comble à mes tourmens, et m'en préparer de nouveaux qui devoient surpasser tout ce que j'avois souffert. Le comte d'Elby, toujours plus touché de mes peines, ne me quittoit presque pas; triste et rêveur, il ne m'offroit d'autre consolation que celle de pleurer souvent avec moi; sa pitié, qui me paroissoit confirmer mes malheurs, les aigrissoit encore; elle sembloit me dire que l'arrêt prononcé contre moi étoit irrévocable; j'interprétois ainsi ses profonds soupirs, ses larmes, ses soins et jusqu'à son silence.

Je ne le croyois plus utile à mes desseins, ses visites avoient cessé de m'intéresser, sa présence m'affligeoit, m'importunoit, et la reconnoissance seule me forçoit à le recevoir. Comme ma santé se dérangeoit visiblement, je le renvoyois toujours avant neuf heures du soir, sous le prétexte de me coucher, et lorsqu'il étoit parti, j'ouvrois ma fenêtre, je m'établissois sur mon balcon, et quoique nous fussions alors dans le temps le plus froid de l'hiver, j'y restois souvent jusqu'à deux heures du matin. Ce balcon donnoit sur la cour, par conséquent je savois à quelle heure lord Clarendon rentroit, et je le voyois descendre de voiture. D'ailleurs, quand il avoit du monde à souper, je distinguois facilement, à la lueur des flambeaux, toutes les personnes qu'il recevoit; je m'attachois sur-tout à remarquer les femmes; et cachée derrière une persienne, n'ayant point de lumière près de moi, je pouvois tout voir sans être aperçue. La jalousie

dont l'activité égale peut-être celle du sentiment qui la produit, cette passion funeste, aussi violente que l'amour même, me faisoit supporter avec une constance inconcevable, l'ennui d'une si triste occupation ; je ne doutois pas qu'elle ne me fournît à la fin quelques lumières sur la conduite secrète de lord Clarendon, et sur l'objet qui m'avoit remplacé dans son cœur. En effet, je ne tardai pas à former des conjectures qui se changèrent bientôt en violens soupçons. Je remarquai que de toutes les femmes qui venoient chez lord Clarendon, une seule en obtenoit la distinction d'être reconduite jusqu'à son carrosse. Je ne la connoissois pas, mais j'observai qu'elle n'avoit qu'un domestique sans livrée ; je jugeai que son rang n'avoit rien qui méritât un respect particulier, elle me paroissoit jeune et belle ; il n'en fallut pas davantage pour m'assurer de mon sort. Souvent lord Clarendon, en lui donnant la main, s'arrêtoit un moment

sur le perron et lui parloit à l'oreille; quelquefois il se trouvoit dans la cour pour la recevoir..... Hélas! qu'il étoit loin de penser que, noyée dans les pleurs, accablée de désespoir, j'épiois ainsi dans le calme de la nuit ses actions secrètes. Le supplice de la jalousie me donna de nouveau le besoin de parler; je ne pouvois rien savoir de mes gens qui n'avoient plus de communication avec ceux de lord Clarendon; ils m'apprirent seulement que l'on faisoit souvent de la musique chez lui. Il ne m'étoit pas possible de l'entendre, lord Clarendon avoit changé d'appartement et logeoit à l'autre extrémité de la maison; mais avertie des jours où se donnoient les concerts, j'observai qu'alors la dame inconnue venoit toujours, et je ne doutai point qu'elle ne fût l'objet de ces fêtes. Je ne pus me taire avec le comte d'Elby, je l'interrogeai sur la personne qui troubloit mon repos, je la lui dépeignis parfaitement, et, sans lui faire de confi-

dence, je hasardai quelques questions. Il sentit bien mes motifs; il parut craindre de me répondre, et comme j'insistois, que me demandez-vous? me dit-il; le nom seul de cette femme va vous porter un coup mortel. Je m'attends à tout, m'écriai-je; parlez, je l'exige. Eh bien, reprit-il, c'est Ophélia.... O ciel! interrompis-je, une courtisane!..... Je n'en pus dire davantage; un ruisseau de pleurs me coupa la parole. Le comte, loin de chercher à me consoler, acheva, par son silence, de me confirmer mon malheur. Eh quoi! repris-je, c'est Ophélia qui me remplace dans le cœur de lord Clarendon? *Vous remplacer!* répondit le comte, ah! sans doute vous ne pouvez le croire; mais cette femme, aussi dangereuse que célèbre, peut acquérir facilement un empire passager...... Oui, je sais, interrompis-je, qu'elle joint l'esprit à la beauté, et qu'elle possède les talens les plus séduisans; mais comment une personne

d'un tel caractère peut-elle inspirer une grande passion ? et comment les sœurs du lord Clarendon peuvent-elles approuver un semblable égarement ? car elles l'autorisent par leur présence ; elles sont les témoins, et sans doute les confidentes de cette criminelle intrigue ; et, tandis qu'elles blâment la conduite de leur infortunée belle-sœur, elles se trouvent à toutes les fêtes que leur frère donne à sa maîtresse : j'ai vu même la tante de lord Clarendon, l'austère lady Névil venir à ces scandaleux soupers..... A ces mots, le comte d'Elby prit la parole, pour me protester qu'il ne croyoit pas qu'Ophélia fût encore la maîtresse de lord Clarendon ; et que l'on n'avoit commencé à soupçonner les sentimens de ce dernier, que depuis fort peu de temps ; il ajouta que ces soupers ne paroissoient arrangés que pour l'amusement des femmes de la société de lord Clarendon ; qu'Ophélia, reçue et accueillie dans beaucoup

de maisons comme femme à talent, n'avoit été admise qu'en cette qualité; qu'elle y apportoit une grande décence extérieure, et ne sembloit se trouver là que pour chanter et jouer du clavecin; qu'ainsi, loin qu'elle eût l'air de recevoir des hommages, c'étoit elle qui faisoit tous les frais de l'agrément de ces soirées, et que ces fêtes ne paroissoient données qu'aux femmes amusées par ses talens. Au reste, poursuivit le comte, il y a long-temps que ces soupers me déplaisent, et que j'ai cessé de m'y trouver. Une explication si peu satisfaisante, ne fit qu'irriter ma douleur : afin de m'y livrer sans contrainte, j'inventai bientôt un prétexte pour me débarrasser du comte d'Elby. Je passai plus de huit jours sans vouloir le recevoir. Je trouvois un funeste plaisir à m'abreuver de mes larmes, à me désespérer sans distraction et sans mesure; je me peignois lord Clarendon, cet objet uniquement aimé, me rejetant me sacrifiant, m'oubliant, pour s'a-

bandonner tout entier à la passion la plus avilissante ; je me le représentois aux pieds de ma rivale, aussi tendre, aussi heureux, que je l'avois vu jadis aux miens. Son idée ne s'offroit plus à moi que sous cette image cruelle ; et malgré sa barbarie, son inconstance et tous ses torts, je ne pouvois ni me guérir, ni même encore en former le projet. Etrange sentiment que l'amour ! il ne peut naître sans l'estime, et cependant il lui survit. Si je n'avois pas cru lord Clarendon plus sensible encore qu'il ne me paroissoit aimable, il est bien certain que je ne l'aurois jamais aimé; et le moment qui lui ravit à mes yeux tout ce qui m'avoit attachée, me détrompa sans me guérir. Noble et sainte amitié, si tu t'égares dans tes choix, du moins la raison ne t'offre pas en vain ses clartés salutaires ! Lorsqu'on ouvre les yeux sur la conduite d'un infidèle ami, l'on peut donner des larmes à l'erreur si chère qu'on a perdue ; mais on cesse

d'aimer, voilà le sentiment de tous les temps, de tous les âges; lorsqu'il est approuvé par la raison, il est inaltérable et pur comme la vertu qui le produit.

Parmi tous les regrets qui déchiroient mon cœur, j'en éprouvois un sur-tout bien amer; celui d'avoir depuis long-temps négligé des taleus pour lesquels lord Clarendon avoit un goût passionné. La jalousie me donna le desir de surpasser ma rivale; cette émulation, dénuée d'espérance, ne pouvoit que me distraire et non me consoler. Je fis accorder mon clavecin et je repris mes pinceaux. Je travaillois sans relâche, et la présence même du comte d'Elby ne pouvoit m'empêcher de me livrer toute entière à ces occupations. Un jour qu'il admiroit un tableau que je venois de finir, je lui demandai, en rougissant s'il ne connoissoit point de femme qui peignît mieux. Non, répondit-il, Ophélia ne peint pas mieux et ne

compose pas aussi bien. Ah! repris-je en soupirant, vous répondez à ma pensée, mais votre amitié me flatte peut-être. Il n'est pas possible, dit-il, d'avoir le projet de vous tromper, et si jamais je devenois coupable d'un tel crime, loin que ce fût l'effet d'un dessein prémédité, ce ne seroit que le résultat d'une suite d'erreurs et de mal-entendus. Cette réponse me parut fort simple, j'étois bien loin d'en comprendre le véritable sens.

Je continuois toujours de passer une partie des nuits à ma fenêtre, et j'observai avec plaisir qu'Ophélia ne paroissoit plus. J'en parlai au comte, qui me dit qu'elle étoit à Bath. La joie que me causa cette nouvelle ne fut pas de longue durée, car quelques jours après, j'appris que lord Clarendon venoit aussi de partir pour Bath, et qu'il y resteroit un mois. Cette confirmation de mon malheur acheva de m'accabler. Dans l'excès de ma douleur, je formois successivement mille projets ex-

travagans qui se détruisoient les uns les autres ; enfin il me prit tout-à-coup un violent desir de visiter le cabinet de lord Clarendon pendant son absence. Ce cabinet, situé au rez-de-chaussée, près d'un petit jardin et à côté du salon, avoit toujours été le lieu d'étude de lord Clarendon, même avant qu'il eût changé d'appartement. Il n'y recevoit personne, et dans un temps plus heureux, j'avois seule la permission d'y entrer. J'en possédois encore une clef ; j'imaginai que pouvant s'y enfermer par des verroux, on n'auroit pas eu la précaution d'en faire changer les serrures, et je me décidai à y aller la nuit même. J'avois vu placer mon portrait dans ce cabinet, je voulois sur-tout savoir s'il y étoit encore. Lorsque je supposai tous les domestiques profondément endormis, je pris une lanterne sourde, j'ôtai mes souliers, et n'ayant pour vêtement qu'un corset et un jupon de mousseline, je descendis doucement l'escalier ; il fal-

loit traverser le salon que je trouvai ouvert. Arrivée dans cette pièce, j'examinai avec curiosité tout ce qu'elle contenoit, et j'y remarquai, en soupirant, un clavecin que je n'y avois jamais vu. Je devinai facilement qu'il n'étoit placé que pour Ophélia, et mes yeux se remplirent de larmes. En continuant de regarder autour de moi, j'aperçus un grand tableau ; je m'en approchai, et je reconnus mon portrait qu'on avoit ôté du cabinet pour le placer là. Cette vue m'émut et me surprit, et mon premier mouvement fut d'éprouver quelque joie, car je pensai que lord Clarendon, en exposant cette peinture à tous les yeux, prouvoit du moins qu'il n'avoit pas entièrement renoncé à moi, et qu'il me conservoit son estime. Je considérois ce tableau comme si je ne l'avois jamais vu. Je lui aurois desiré une perfection que j'y cherchois vainement. J'y découvrois avec chagrin une multitude de défauts ; j'en avois été contente autrefois, mais

dans ce moment je m'y trouvois enlaidie, et je m'affligeois en songeant que le peu d'agrémens de cette figure étoit sans doute entièrement effacé par la comparaison des charmes d'Ophélia. Enfin je m'avançai vers le cabinet; d'une main tremblante je mis la clef dans la serrure, la porte s'ouvrit et j'entrai. Le premier objet qui frappa mes regards fut un tableau couvert d'un voile; un triste pressentiment ne me préparoit que trop à ce que j'allois découvrir! Malgré mon trouble et mon chagrin, je remarquai cependant avec quelque plaisir que l'on n'avoit osé mettre ce mystérieux tableau à la place qu'avoit occupé mon portrait. Je regardai tristement cette place vide qui étoit au-dessus du bureau de lord Clarendon; ce bureau, toujours au même endroit, se trouvoit posé de manière qu'on ne pouvoit de cette place apercevoir le nouveau tableau. Je fis au moment même toutes ces observatoins; car l'amour, presque

toujours ingénieux et clairvoyant, aperçoit souvent d'un seul coup-d'œil tout ce qui doit exciter sa jalousie, et tout ce qui peut en adoucir l'amertume. Je restai un instant immobile comme pour rassembler toutes mes forces, ensuite je m'approchai du tableau; alors, avec autant d'émotion que de curiosité, je tirai le rideau qui cachoit la peinture, et je vis un portrait que je ne pus méconnoître, c'étoit en effet celui d'Ophélia !..... je m'y attendois, j'en étois sûre d'avance, mais la parfaite conviction me causa tout le saisissement de la surprise !..... Ophélia, sous les traits d'une muse, étoit couronnée de lauriers et de roses; elle jouoit de la lyre et elle avoit à ses pieds les divers attributs des arts. Cette figure me parut d'une incomparable beauté, et loin de pouvoir me flatter qu'elle fût embellie, je pensois, malgré moi, que peut-être l'original avoit encore plus de charmes. Au milieu de cette douloureuse contemplation, mes

regards tombèrent sur deux petites gouaches qui se trouvoient à côté du portrait. Le nom d'*Ophélia* écrit au bas de ces tableaux, me les fit examiner avec attention. L'un représentoit l'Amour assis, ayant son carquois sur ses genoux, tenant de la main gauche une palette, et traçant de l'autre, sur une toile avec la pointe d'une de ses flèches, le profil de lord Clarendon...... La seconde gouache représentoit les Grâces posant un voile sur l'autel de l'Amour; à travers ce voile léger et transparent on voyoit, au pied de l'autel, un nid placé sur les attributs de l'Amour, et dans lequel reposoient deux colombes. Malgré la jalousie qui me portoit à m'exagérer à moi-même les avantages que possédoit Ophélia, je trouvai cependant que je peignois aussi bien qu'elle; du moins, dis-je, lord Clarendon n'admirera plus ces ouvrages de ma rivale, et lorsqu'il croira les contempler, je devrai à sa prévention le bonheur d'attirer encore ses re-

gards

gards ! En prononçant ces paroles, je décrochai les deux gouaches, je les emportai et je sortis du cabinet. Je remontai promptement et sans bruit dans ma chambre ; il étoit trois heures après minuit. Je commençai sur-le-champ à exécuter le projet que je venois de former ; je me mis à dessiner ces deux gouaches, m'attachant à les copier avec toute la fidélité possible, et à six heures du matin, avant que personne fût levé, je reportai les originaux dans le cabinet. Je n'allai les reprendre les jours suivans qu'une demi-heure avant la naissance du jour : nous étions au mois d'avril, je ne travaillois à cet ouvrage que depuis cinq heures du matin jusqu'à six, afin de ne pas risquer de rencontrer quelque domestique ; mais au bout de vingt-trois jours, mes copies se trouvèrent achevées, et avec une si minutieuse exactitude qu'il étoit impossible de les distinguer des originaux. Alors prenant une plume, grand Dieu ! m'écriai-je,

quel nom vais-je tracer ! ô cruel époux ! sous quel déguisement va paroître à vos yeux cette écriture qui vous fut jadis si chère ! . . . . . En parlant ainsi, des larmes amères inondoient mon visage . . . . . . J'écrivis au bas de mes copies le nom fatal d'*Ophélia*, et j'imitai parfaitement sa signature. Ensuite je détachai ses gouaches des cadres qui les renfermoient, j'y substituai les miennes, j'enfermai les originaux dans un porte-feuille que je gardai, et je portai les deux tableaux de mon ouvrage dans le cabinet de lord Clarendon. Les veilles et tant d'agitation achevèrent d'épuiser mes forces. Accoutumée depuis long-temps à passer presque toutes les nuits, j'avois absolument perdu le sommeil; j'essayois inutilement de dormir en restant la plus grande partie du jour dans mon lit, car je ne me levois communément que sur les sept heures du soir. Ce genre de vie me procuroit l'avantage d'une entière solitude; de-

puis plus de quatre mois je n'avois reçu le comte d'Elby que cinq ou six fois, il s'en plaignoit en vain. Sa société n'étoit plus une consolation pour moi, et il m'étoit impossible de renoncer à cette manière de vivre qui m'assuroit une parfaite liberté.

Lord Clarendon revint de Bath après un mois d'absence, et bientôt Ophélia reparut, et plus souvent que jamais. Je vis lord Clarendon sortir un soir avec elle dans une voiture à six chevaux, et j'appris qu'il la menoit dans une maison de campagne qu'il venoit d'acheter, sans doute pour la voir avec moins de gêne. Ma santé à la fin succomba à tant de violentes agitations. Un jour, qu'en sortant de mon lit je me trouvai si mal que je fus obligée de me recoucher sur-le-champ, une de mes femmes de chambre me proposa de me veiller, je la refusai. En vérité milady, me dit-elle, vous vous tuez. Comment? répondis-je. Oui, reprit-elle, passer ainsi toutes

les nuits et depuis si long-temps!..... et.... sans nulle obligation...... car personne ne contraint madame. Toutes ces précautions-là ne sont guères nécessaires, et donneroient plutôt à penser ; au lieu que si milady avoit un peu plus de confiance...... les choses n'en iroient que mieux. Je ne compris absolument rien à ce discours, j'en demandai l'explication. Mon Dieu! milady, reprit cette femme, on a des yeux et des oreilles..... Il est bien mortifiant pour moi de voir la défiance continuelle de madame...... avec quel soin elle s'enferme la nuit dans sa chambre...... mais à quoi cela sert-il? il n'est pas difficile de deviner la vérité : quant à moi, j'ai vu dix fois milady descendant ou remontant les escaliers au milieu de la nuit pendant l'absence de mylord. A ces mots, imaginant que cette femme m'ayant épiée, avoit découvert le larcin des deux gouaches, je me contentai de lui recommander la discrétion, en ajoutant

que le lendemain je lui parlerois là-dessus avec détail. Je me sentois la tête si pesante et si embarrassée, que j'étois absolument hors d'état d'entrer dans une plus longue explication. Cette nuit même une fièvre ardente acheva d'épuiser mes forces. On fut chercher un médecin qui fit aussitôt avertir lord Clarendon du danger où j'étois. Il vint, et me trouva dans les transports du délire le plus effrayant. Il me garda, me veilla, et passa avec le comte d'Elby plusieurs nuits au chevet de mon lit. Hélas! je ne pouvois jouir de ses soins; sans connoissance et presque sans vie, la fortune m'enlevoit jusqu'à cette consolation qui auroit pu peut-être réunir deux cœurs enfin éclairés par la reconnoissance et par la compassion. Cependant une crise violente décida de mon sort, et bientôt les médecins répondirent de ma guérison. Lord Clarendon dès cet instant s'éloigna du chevet de mon lit, sa place ordinaire, et, caché par mes rideaux,

se tint à l'autre extrémité de ma chambre. Quand le retour de ma foible raison put me permettre de former une pensée et un desir, le nom chéri de lord Clarendon fut le premier mot qui sortit de ma bouche. Le comte d'Elby dans cet instant à côté de moi, m'entendit seul, et me répondant aussitôt, voulez-vous, me dit-il, voir lord Clarendon ? Non, non, m'écriai-je avec force, qu'il ne vienne pas, ma présence ne peut que lui être odieuse. Ces funestes paroles, dictées par la douleur, ne furent que trop entendues, et la plus aveugle prévention les interpréta pour ma perte. Lord Clarendon sortit de ma chambre sans que je susse qu'il y fût entré, et il ne reparut plus. Ce cruel abandon imprima dans le fond de mon ame un ressentiment mêlé de désespoir et d'indignation, mouvement qui fut le plus violent et le plus amer que j'eusse encore ressenti. Gênée par la présence de quelques personnes de ma famille que mon

danger avoit rassemblées autour de moi, je n'osois parler, et dans un stupide et morne silence, je considérois le comte d'Elby ; mes regards sombres et fixes exprimoient assez le trouble de mon cœur, et je croyois lire dans les siens et sur son visage pâle et sinistre, qu'il comprenoit cette muette et triste confidence. C'est ainsi que, victime infortunée arrachée au trépas, je ne revins à la vie qu'avec de nouvelles raisons de la haïr davantage. Je ne repris pas la santé, mais la fièvre me quitta ; j'assurai moi-même, pour me retrouver seule, que j'étois guérie, et je fis fermer ma porte comme de coutume. Ce jour même, je fus très-étonnée de voir paroître deux femmes de chambre nouvelles, au lieu de celles qui me servoient depuis mon mariage, et dont la plus âgée, protégée par l'une de mes belles-sœurs (lady Bolton), m'avoit été donnée par elle. C'étoit précisément celle avec laquelle j'avois eu, la veille du jour où je tombai malade,

l'entretien dont j'ai rendu compte, conversation dont je ne conservois alors nulle idée, car l'extrême affoiblissement de mon esprit m'ôtoit à la fois la mémoire et la faculté de réfléchir. Je demandai où étoient allées mes femmes, on me répondit qu'elles m'avoient quittée; que l'une étoit entrée au service de lady Bolton, et l'autre à celui de lady Névil, tante de lord Clarendon. Ce procédé me parut bizarre et surprenant, mais mon apathie ne me permit pas d'en sentir les conséquences. Cependant le comte étant venu me voir le lendemain, je l'interrogeai là-dessus. Il parut étonné, devint rêveur, me répondit que ce fait lui sembloit inexplicable. Je cessai d'en parler; et ne me sentant même aucun besoin de me plaindre, dans cet état d'épuisement où l'excès de la douleur ravit jusqu'au triste espoir de la soulager en gémissant, je gardai le plus profond silence; je ne prononçai pas une seule fois le nom de lord Cla-

rendon. Plusieurs jours se passèrent de la sorte ; j'avois plus d'accablement que de désespoir ; mes idées étoient vagues et confuses, je n'avois ni la possibilité de les débrouiller, ni la force de m'affliger profondément. Stupide, ou pour mieux dire anéantie, mon ame n'avoit plus assez de ressort pour éprouver ces douleurs aiguës, ces transports violens qui tant de fois la déchirèrent. Semblable à ces malades qui cessent presque de souffrir quand leurs blessures sont incurables, la plaie de mon cœur, devenue mortelle, me réduisoit à cet état d'affaissement où l'on perd jusqu'au sentiment de son existence et de ses maux.

J'étois encore dans cette triste végétation, lorsqu'un matin je vis tout-à-coup paroître dans ma chambre le lord Clarendon. Dans l'instant même cette vue, toujours si chère, produisit en moi la révolution la plus étonnante. Je me sentis renaître, mes idées se débrouillèrent, il me sembloit

que je sortois d'un long et pénible sommeil, et mon ame, en recouvrant toutes ses facultés, reprit en même temps un rayon d'espérance. Lord Clarendon, après avoir soigneusement fermé la porte, s'approcha de ma chaise longue; quand je le vis près de moi, je voulus m'élancer vers lui, ma foiblesse ne put soutenir une émotion si violente, je retombai presque sans connoissance et suffoquée par un déluge de larmes. Il me considéra d'un œil sec, et me dit d'un ton qui me glaça: j'avois à vous parler, mais vous ne me paroissez pas disposée à m'entendre, je reviendrai un autre jour. Qu'on se figure, s'il est possible, ce qu'un tel sang-froid et un semblable discours durent produire sur un cœur déja si blessé! Jamais effet ne fut plus prompt; si j'eusse été capable de haine, je m'y serois livrée, dans cet instant, avec autant d'emportement que j'avois su aimer. Lord Clarendon ne fut plus à mes yeux que l'objet

le plus ingrat et le plus inhumain, et l'excès du mépris fit enfin taire l'amour. Une indignation violente, mais concentrée, succéda à ces mouvemens si tendres qui venoient de m'agiter; et je lui dis froidement, après un moment de silence, que j'étois prête à l'écouter. Il me répondit ces terribles paroles : vous me voyez pour la dernière fois, je ne veux ni vous importuner, ni vous tyranniser; mais l'intérêt de mon honneur et du vôtre me force à la démarche que je fais aujourd'hui. Vous avez fui la société, elle se venge et vous accuse; on vous donne pour amant le comte d'Elby. Croyez-moi, repris-je sans m'émouvoir, cherchez-moi d'autres crimes; cette infame et stupide calomnie est la moins vraisemblable que vous puissiez imaginer; elle sera démentie par le témoignage même de tous vos gens et des miens, qui diront que depuis plus de six mois je n'ai pas reçu cinq fois le comte d'Elby..... Oui, *le jour*, in-

terrompit lord Clarendon, avec un sourire amer. A ces mots, je restai immobile, la bouche entr'ouverte et les yeux fixés sur lui...... Je venois, poursuivit-il, avec une indulgence qu'on a rarement dans ma situation, je ne m'attendois pas à vous trouver cette intrépide audace; tant d'effronterie ne mérite aucun ménagement; sachez donc, madame, que votre conduite m'est parfaitement connue; depuis long-temps je la soupçonnois, mais je viens d'acquérir les preuves les plus complètes de votre égarement. Vos femmes, indignées de votre conduite, ont quitté votre service et déposent contre vous : vos gens et les miens confirment leur témoignage; tous s'accordent à dire que vous n'avez banni votre amant pendant le jour, que pour le recevoir la nuit. Six domestiques de cette maison, qui vous ont épiée, vous ont vue vingt fois, pendant mon séjour à Bath, sur l'escalier, au milieu de la nuit, tenant une lanterne d'une main

et de l'autre une clef, descendant ainsi dans le salon qu'il faut traverser pour aller dans le jardin, où vous vous rendiez pour y ouvrir la petite porte qui donne sur la rue; là, vous faisiez entrer votre amant..... Vous voyez, continua-t-il, que je suis bien informé. O prodige d'ingratitude! m'écriai-je. Supprimez, interrompit lord Clarendon, supprimez ces exclamations hypocrites, elles sont absolument inutiles. Je vous ai passionnément aimée, et votre perfidie ne peut m'ôter ce souvenir; je ne veux point faire un éclat qui déshonoreroit à la fois celle qui porte mon nom, et l'infidèle ami qui jadis m'a sauvé la vie, et dont ma sœur est l'épouse. Séparons-nous sans plainte et sans bruit; choisissez celle de mes terres que vous voulez habiter, vous y jouirez d'une parfaite liberté et de la fortune que vous avez ici. En achevant de prononcer ces paroles, lord Clarendon, me quittant aussitôt, sortit précipitamment. Je restai

pétrifiée d'indignation et de surprise. Je n'avois point encore imaginé qu'il pût être possible d'attaquer ma réputation, jamais une telle idée ne s'étoit offerte à mon esprit; l'excès de ma passion pour lord Clarendon me rassuroit si pleinement à cet égard, que, même dans ce moment, l'erreur et et la calomnie dont j'étois la victime, ne produisoient aucune impression sur moi; d'ailleurs, j'avois un moyen certain de me justifier, en montrant les deux tableaux d'Ophélia; je produisois la preuve la plus complète, non-seulement de mon innocence, mais de la délicatesse et de la générosité d'un sentiment si tendre et si méconnu. J'étois donc sans crainte et sans inquiétude; je n'éprouvois qu'un violent ressentiment. J'étois si révoltée de l'ingratitude et de la dureté de lord Clarendon, que je me serois trouvée méprisable dans cet instant, si j'avois cru l'aimer encore. Je ne pouvois former le projet de lui dé-

couvrir, de lui prouver la vérité, que pour me venger et le confondre. A peine lord Clarendon étoit-il sorti de chez moi que j'envoyai chercher le comte d'Elby. Je donnai cette commission d'un ton si fier et si impérieux, que le valet de chambre qui la reçut me regarda fixement, avec surprise : oui, répétai-je, allez dire de ma part au comte d'Elby qu'il vienne sur-le-champ; et si vous rencontrez les gens de mylord, rendez-leur compte de votre message. J'aurois voulu que lord Clarendon, avant d'être éclairci, eût su cette démarche, car j'éprouvois surtout le desir et le besoin de le braver. Le comte d'Elby ne se fit pas attendre, il accourut avec empressement; aussitôt que j'entendis sa voix, je fus au-devant de lui jusques dans l'antichambre, et j'affectai devant mes gens de le recevoir avec des démonstrations d'amitié qu'on n'avoit jamais pu remarquer en moi; le comte interdit et surpris, me considéroit avec saisissement.

Je le conduisis dans mon cabinet, et là, sans préambule, je l'instruisis, en peu de mots, de la manière dont j'avois substitué mes copies aux gouaches d'Ophélia; il ignoroit ce détail; il en fut attendri, et levant au ciel des yeux remplis de larmes, ô femme incomparable! s'écria-t-il... Ne m'interrompez point, repris-je; apprenez quel est le prix de tant d'amour et de fidélité. Alors je lui contai rapidement tout ce qui venoit de se passer entre lord Clarendon et moi. Après avoir écouté ce recit, le comte qui, jusqu'alors, étoit resté debout, éprouva une telle émotion, qu'il fut obligé de s'asseoir; et me regardant fixement : Eh bien, me dit-il d'une voix tremblante, à quoi vous décidez-vous ? — A me justifier ce jour même, et à ne jamais pardonner. — *Jamais !* est-il bien vrai ? — N'en doutez pas. Je verrois avec dédain lord Clarendon à mes pieds : j'ai cessé de l'estimer et de l'aimer. Vous, qu'il outrage ainsi que moi, allez lui conter ce que je

viens de vous apprendre ; portez-lui ces deux tableaux de sa maîtresse ; qu'il les reprenne, et qu'il brûle les copies que j'eus la foiblesse d'en faire. Allez, dites-lui que je renonce à lui sans retour ; que je vais presser mon départ, et que je quitterai bientôt pour jamais cette odieuse maison. En disant ces paroles, je remis au comte les deux gouaches d'Ophélia : il les reçut avec un trouble extrême, balbutia quelques mots que je n'entendis pas ; et, vivement pressé par moi de s'acquitter sans délai de sa commission, il me quitta au moment même. Aussitôt que je me retrouvai seule, mes dispositions changèrent tout-à-coup ; je sentis l'agitation la plus violente, et bientôt l'attendrissement succéder à la colère ; mon cœur palpitoit avec force, mes yeux se remplissoient de pleurs, je ne pouvois rester en place ; j'attendois à chaque instant le comte d'Elby, ou, pour mieux dire, j'attendois lord Clarendon lui-même. La soirée en-

tière se passa de la sorte. J'imaginai que le comte n'avoit pu voir lord Clarendon, qui, sans doute, lui avoit fait fermer sa porte, et j'en conclus avec chagrin, mais sans inquiétude, que je n'aurois peut-être qu'au bout de deux ou trois jours la réponse que je desirois si ardemment. Le lendemain matin, je reçus un billet de lady Névil qui m'annonçoit sa visite. Je desirois des conseils, je sentois que j'en avois besoin; mais ceux de l'amitié auroient pu seuls m'éclairer et m'instruire, et lady Névil n'avoit aucune des qualités qui attirent la confiance. Son esprit étoit aussi borné que son cœur étoit froid; elle se piquoit d'austérité, et plaçoit la douce indulgence dans la classe des foiblesses. Fière de n'avoir jamais rien aimé, elle se croyoit au-dessus des passions, parce qu'elle n'en avoit jamais inspiré, et que son ame n'étoit susceptible d'aucune. Scrupuleuse observatrice de toutes les bienséances, minutieusement attentive à remplir tous les petits devoirs de

société, sa principale maxime fut toujours de tout sacrifier aux usages et à l'opinion ; elle avoit moins d'horreur pour le vice, que de crainte du blâme ; exacte dans ses procédés, elle pensoit que les vaines formes de l'étiquette et du cérémonial pouvoient suppléer aux sentimens. Avec ce caractère, elle acquit une excellente réputation, et n'eut jamais un ami ; mais jouissant d'une grande considération, elle obtint ce qu'elle cherchoit, et ne regretta point un bien qu'elle n'étoit pas capable d'apprécier. Je la connoissois, et ne l'estimois pas ; cependant elle étoit tante de lord Clarendon, et je fus obligée de recevoir sa visite. Elle arriva chez moi avec un air de cérémonie, qu'elle avoit composé dans l'intention d'exprimer la compassion et l'intérêt. Après quelques complimens, elle me dit que, quoique je l'eusse fort négligée, ma situation présente lui faisoit aisément oublier mes torts, et qu'elle venoit m'offrir toutes les consolations

et tous les services qui pourroient dépendre d'elle. Il ne manquoit à ce discours que le ton, qui seul pouvoit y donner du prix ; mais on voyoit assez que lady Névil, guidée par la bienséance, ne songeoit qu'à remplir un devoir, et n'agissoit que pour le monde. Son air, le son de sa voix, ses manières étudiées, tout m'éloignoit de ces effusions involontaires auxquelles on se livre si facilement dans la douleur.... Malheur à celui qui ne sait pas exciter la confiance d'un infortuné ! il faut qu'il ait sur son visage, la cruelle empreinte de l'insensibilité ; en vain, par des phrases apprêtées, il s'efforcera de cacher la dureté de son cœur, son maintien, son aspect le trahit ; tandis qu'un regard, un seul mot inspiré par une ame compatissante, peut obtenir dans un instant tous les plus doux épanchemens de l'amitié. A quoi m'eût servi avec lady Névil une confiance qu'elle ne desiroit ni ne méritoit ? Il eût fallu lui détailler l'histoire

de ma vie, c'est-à-dire celle de mes sentimens. Ne pouvant les comprendre, m'auroit-elle cru ? non, sans doute; elle n'eût vu, dans ce recit, qu'un tissu mal-adroit d'artifices et de mensonges. D'ailleurs, je croyois lord Clarendon instruit et persuadé de la vérité, ou du moins prêt à l'être. Je me contentai donc de répondre briévement et séchement, que, n'ayant rien à me reprocher, je n'avois rien à craindre. A ces mots, lady Névil, extrêmement choquée, entra avec malignité dans un long détail des calomnies dont j'étois l'objet : voilà, poursuivit-elle, les bruits injurieux qui se répandent; je vous en avertis pour chercher les moyens de les démentir : je n'en vois qu'un seul, c'est de vous raccommoder avec un mari indulgent et doux, qu'il vous sera d'autant plus facile de regagner qu'il n'a point d'enfans, qu'il en desire, qu'il est le dernier de son nom, et que cette raison suffit pour que toute sa famille s'unisse

à vous dans cette conjoncture. Je ne sais pas, madame, repris-je, si la famille de lord Clarendon lui desire des enfans, mais il est vrai que je sens vivement le malheur de n'en point avoir; dans le temps le plus heureux de ma vie, le doux nom de mère manquoit à mon bonheur, et sans doute lui seul, aujourd'hui, pourroit me dédommager de tout ce que j'ai perdu.... Mais, interrompit lady Névil, si vous voulez vous rapprocher de mon neveu, il faut d'abord tâcher de vous justifier à ses yeux. Me justifier! repris-je, et qui m'accuse? des domestiques subornés?.... A ce mot, lady Névil rougit prodigieusement, et la fureur étincela dans ses yeux; je m'arrêtai, elle parut vouloir parler; mais la confusion, maîtrisant sa colère, la parole expira sur ses lèvres. Convenez, madame, continuai-je, qu'un tel témoignage ne peut inspirer que le plus profond mépris. C'est le monde, madame, s'écria lady Névil en bégayant, c'est le monde en-

tier qui vous accuse. Le monde? répondis-je, depuis plus d'un an, je l'ai quitté : totalement séparée de lui, a-t-il conservé le droit de me juger, lorsque je ne suis plus sous ses yeux et qu'il ne peut connoître le moindre détail de ma conduite? Enfin, madame, je n'ai point de pardons à demander; on m'en devroit, peut-être, mais je n'en exige pas. Je recevrai, avec soumission et douceur, lord Clarendon, s'il revient à moi. Dans la situation où je suis, mon devoir est de l'attendre, et non de le prévenir. Je ne ferai point de démarches importunes pour lui, humiliantes pour moi; voilà ma dernière et irrévocable résolution. Songez-y bien, dit avec aigreur lady Névil en se levant, réfléchissez à l'étendue des obligations d'une femme envers un mari à qui elle doit sa fortune et son existence. Il fut un temps, repris-je, où je fus aimée; voilà le seul souvenir qui puisse encore exciter ma reconnoissance, je ne m'en connois pas d'au-

tre sujet. A cette réponse, lady Névil, malgré son immuable politesse, ne put s'empêcher de hausser les épaules; ensuite elle me fit une profonde révérence, et me quitta, pour aller se vanter de ses bons et infructueux procédés avec moi.

Cependant, n'entendant pas parler du comte d'Elby, je lui écrivis, pour lui demander s'il avoit vu lord Clarendon. Au lieu de m'écrire, le comte me fit dire verbalement, qu'il me répondroit le lendemain, dans la matinée. Dans cette attente, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Mais quelle fut ma douloureuse surprise, en me levant, lorqu'on m'apprit que lord Clarendon étoit parti, avant le jour, pour un très-long voyage, et que l'on ignoroit absolument dans quel lieu il étoit allé. Cette nouvelle m'atterra, et ne me fit que trop pressentir toute l'horreur de mon sort. Il m'étoit impossible de croire que lord Clarendon pût conserver le moindre doute de mon innocence,

cence, si le comte avoit pu s'acquitter de ma commission. J'imaginai donc que lord Clarendon avoit obstinément refusé de l'entendre, que ce refus, accompagné peut-être de quelqu'insulte, auroit entraîné un combat dont l'infortuné comte avoit été la victime..... La fuite précipitée de lord Clarendon, et le mystère de son voyage, sembloient autoriser cette horrible conjecture; elle se présenta sur-le-champ à mon esprit, et, en y réfléchissant, elle me parut certaine. J'envisageai d'un seul coup d'œil toute la profondeur de l'abyme où cet événement me précipitoit: le comte d'Elby n'existant plus, emportoit dans la tombe ma justification; et moi, seule cause de cette affreuse catastrophe, je perdois un ami fidèle que je ne pourrois pleurer et regretter toujours, sans ajouter à mon opprobre et confirmer mon déshonneur. Ah! s'il est vrai, m'écriai-je en versant un torrent de larmes, je saurai braver l'injustice et la honte; je serai plus

fière de ma douleur que de mon innocence : ô seul ami que la fortune m'eût donné! je voue à ta mémoire un deuil éternel, et, uniquement occupée de ta perte, je dédaignerai sans effort les vaines clameurs du monde, et je ne gémirai que sur ton funeste sort. Comme j'achevois ces paroles, on entra dans ma chambre pour me remettre un billet : je tressaille en reconnoissant l'écriture du comte d'Elby; je ne sais si ce billet va détruire ou confirmer mes craintes; je l'ouvre en frémissant; voici ce qu'il contenoit:

« J'ai vu lord Clarendon, et il vient « de partir pour six mois! .... « c'est vous en dire assez....... mon « cœur est pénétré de tout ce que le « vôtre doit souffrir, mon unique « consolation est de penser que votre « ame est aussi forte qu'elle est sen- « sible...... Puisse tant d'ingratitude « vous rendre enfin à vous-même! « c'est ce que j'ose attendre du temps « et de votre raison. »

« Je crois que la seule preuve d'at-
« tachement qui me reste à vous don-
« ner, c'est de m'éloigner pour quel-
« ques années ; je quitte l'Angleterre,
« je vais passer en France, et j'irai
« de là en Italie. Je pars dans l'ins-
« tant. Adieu, madame, daignez me
« plaindre de n'avoir pu vous servir
« mieux. Croyez que dans quelque
« lieu que je puisse être, je serai tou-
« jours à vos ordres, toujours prêt à
« vous prouver les sentimens inalté-
« rables de respect et d'admiration
« que je vous ai voués pour la vie. »

Après la lecture de ce billet je restai pétrifiée. L'excès de ma surprise me rendoit stupide et presqu'insensible ; cette lettre dissipoit et anéantissoit pour jamais tous les rêves de mon imagination, toutes les espérances secrètes de mon cœur....... Lord Clarendon avoit reçu les preuves de ma tendresse pour lui, et par conséquent de mon innocence, et il persistoit dans le dessein barbare de me

fuir, de me rejeter, et il m'abandonnoit mourante et déshonorée aux yeux du monde ! .... Accablée par un coup si terrible et si peu prévu, je n'avois plus assez d'énergie pour me livrer à l'indignation ou même au désespoir, mon courage épuisé ne laissoit dans mon ame abattue et flétrie qu'un sentiment pénible qui ressembloit à la terreur; je ne pleurois point; mais tremblante et saisie, les regards attachés à terre, j'étois plongée dans une morne rêverie, et de temps en temps je répétois, en tressaillant, ces seules paroles : *ô ciel que vais-je devenir !* .....

On vint me dire sur le soir, que M. Summer (l'homme d'affaires de lord Clarendon) demandoit à me parler. Devinant qu'il étoit chargé de quelque commission pour moi, j'ordonnai qu'on le fît entrer; il parut au même instant et, sans préambule, me remit un billet de lord Clarendon qui contenoit ces mots :

« Je desire que vous quittiez Londres
« sans délai. Choisissez celle de mes
« terres où vous voulez vivre. Ins-
« truisez-en M. Summer, qui se
« chargera de tous les arrangemens
« relatifs à votre départ et à votre
« voyage. »

Ce billet, en réveillant toutes mes douleurs avec plus de violence que jamais, me sortit de l'espèce de léthargie où j'étois plongée ; cette écriture, ces traits jadis si chers, ranimèrent dans mon cœur les souvenirs les plus désespérans. Mon imagination compara ce cruel billet aux lettres touchantes dictées par l'amour que j'avois reçu tant de fois, et cette nouvelle preuve du changement affreux de mon sort, mit le comble à tous mes maux. L'attendrissement irrésistible que m'inspiroit la vue de cette écriture, suspendoit en moi le ressentiment et la colère ; à travers un nuage de pleurs, je regardois fixement ce papier funeste, sans le relire,

mais j'en considérois les caractères, ces caractères adorés qui m'avoient jusqu'alors causé de si douces émotions que, même en cet instant, je trouvois encore quelque charme à les contempler! ...... Enfin, M. Summer me demandant une réponse, je revins à moi-même, j'essuyai mes larmes, je lui dis que je partirois le lendemain pour le Derbyshire, et je le congédiai. Quand il fut sorti de ma chambre, je me trouvai si mal qu'on envoya chercher un médecin qui passa près de moi une partie de la nuit. Cependant, à l'approche du jour je tombai dans un assoupissement, suivi, peu d'instans après, d'un profond sommeil qui mit enfin quelque trève à mes peines! En me réveillant, j'appris que M. Summer avoit passé la nuit à faire tous les préparatifs de mon départ, et que tout étoit prêt. Je me levai et l'on vint me prévenir que tous mes gens refusoient de me suivre, parce qu'ils

ne vouloient pas, disoient-ils, aller vivre en province. On ajouta que M. Summer me prêteroit pour le voyage, son domestique, et qu'il alloit me chercher une femme de chambre. Je demandai si Tompson me quittoit aussi; c'étoit celui de mes gens que j'aimois le mieux, on me répondit qu'il étoit sorti. Un instant après je le vis entrer, suivi d'une jeune femme qui m'étoit inconnue. Voilà, milady, me dit-il, une femme de chambre que je vous amène, c'est ma soeur, elle vous servira bien. Mais vous, Tompson, repris-je, me quittez-vous? Jamais, répondit-il, et il se détourna pour cacher quelques larmes qui s'échappèrent de ses yeux; les miennes coulèrent aussi .... je lui fis signe de me laisser seule, il sortit. Alors, réfléchissant à ma situation et à l'inconcevable barbarie de lord Clarendon, il me vint tout-à-coup la pensée la plus bizarre et la plus extravagante, et je la pris pour

un trait de lumière ; car mon imagination, en créant des chimères, est toujours ingénieuse à saisir toutes les circonstances et tous les rapports qui peuvent y donner quelque vraisemblance. Non, m'écriai-je, tant d'injustice et de cruauté ne peut exister : non, lord Clarendon n'est point un monstre, tout ceci n'est qu'une épreuve.... Il veut savoir jusqu'où peut aller mon amour, et si le ressentiment est capable de l'éteindre entièrement dans mon cœur...... peut-être veut-il aussi me justifier d'une manière éclatante aux yeux de mes accusateurs ; et dans son plan, tout cet appareil de rigueur et de rupture est peut-être nécessaire. Mais il n'est point parti, il ne m'a point abandonnée, j'en suis certaine.... il est ici, dans cette maison même..... oui, je n'en doute plus, il m'attend dans son cabinet..... il sait que j'en ai conservé la clef, que j'en ai fait usage, et il ne m'a pas fait redemander cette clef ; il imagine qu'avant de partir j'y

retournerai, ne fût-ce que pour voir s'il a substitué les tableaux d'Ophélia à ceux que j'ai peints.... Il me connoît si bien, il est assuré que je ferai cette dernière démarche..... Je le trouverai là, peut-être, avec sa famille assemblée..... Il veut que toute sa maison me voie descendre, une clef à la main, traverser le salon, ouvrir le cabinet.... car voilà les choses qui m'ont fait calomnier.... Alors, il contera publiquement le trait qui me justifie; il montrera les deux copies de tableaux à côté des originaux.... O ciel ! s'il est ainsi, je vais donc expirer de joie! Comment soutiendrai-je une telle révolution!.....

Au milieu de ce délire, Tompson rentra pour me dire que les chevaux de poste étoient arrivés et attelés. Allons, m'écriai-je, mon sort va donc être éclairci ! A ces mots, je tirai de ma poche la clef du cabinet de lord Clarendon, et je sortis de ma chambre dans un état impossible à décrire. A

peine convalescente d'une longue et dangereuse maladie, ma foiblesse étoit si grande que je ne pus descendre l'escalier, que soutenue et presque portée par deux personnes. Il falloit passer devant l'appartement de lord Clarendon, qui, comme je l'ai dit, étoit au rez-de-chaussée. Quand je fus vis-à-vis sa porte, je recouvrai toutes mes forces. Je me débarrassai de mes conducteurs, et j'entrai précipitamment dans le salon. Je jetai les yeux sur le lambris où j'avois vu mon portrait; il n'y étoit plus. J'avance, en chancelant, vers le cabinet fatal; j'en ouvre la porte et j'y entre.... Hélas! je n'y trouvai qu'une affreuse solitude; j'y cherchai vainement le cruel auteur de mes maux.... Enfin je m'approche des petits tableaux; je ne pouvois confondre les originaux avec mes copies; j'avois des signes imperceptibles aux autres yeux, mais infaillibles aux miens. Pour les distinguer, je les regarde.... Que devins-

je en reconnoissant les deux gouaches d'Ophélia !.... Je tombai sur une chaise, et j'y restai, quelques minutes, plongée dans le plus profond anéantissement.... ensuite j'errai dans ce cabinet comme une insensée. Mes pas se portèrent vers le bureau ; je m'y arrêtai, et je vis, près de l'écritoire, une foule de lettres déployées avec soin, rangées les unes sur les autres ; une petite figure d'albâtre représentant *le Mystère*, étoit posée sur cette pile de papiers, et la fixoit sur la table. J'avois vu et imité avec soin la signature d'Ophélia ; il ne me fut pas difficile de reconnoître son écriture.... J'allai détacher de la serrure la clef du cabinet ; je revins au bureau, j'ôtai la figure du *Mystère*, et je mis à sa place, sur les lettres d'Ophélia, la clef funeste que j'abandonnois pour jamais : ensuite fondant en larmes, et la mort dans le cœur, je sortis du cabinet. En traversant le salon, je rencontrai un valet de chambre de lord Clarendon ;

qui me demanda, d'un ton insolent et moqueur, ce que je voulois. Cette question et l'air dont elle fut faite, me causèrent le premier mouvement d'humiliation que j'eusse encore éprouvé ; je vis que je n'étois plus qu'une étrangère et qu'un objet de mépris dans cette maison, dont la plus odieuse ingratitude me bannissoit sans retour, et je connus qu'on peut rougir de honte sans être coupable. J'appelai Tompson, qui me conduisit ou plutôt me traîna vers ma voiture. Je trouvai dans la cour, dont les portes étoient ouvertes, une foule de peuple amenée par la curiosité qu'inspirent les malheureux : on se pressoit pour me voir, on m'examinoit avec malignité, et l'ironie la plus cruelle et la plus insultante se peignoit sur tous les visages. J'entendis distinctement des discours aussi grossiers qu'injurieux ; mais ce qui me frappa le plus, fut ce propos d'une femme à sa fille : *Vois-tu, mon enfant*, lui dit-elle, *comme*

le vice enlaidit; regarde, regarde comme elle est changée! Qu'il est affreux d'être l'objet d'une telle leçon! elle m'avilit à mes propres yeux, et dans ce moment me rendit presqu'inutile et vain, le consolant témoignage d'une conscience pure. On peut, sans s'émouvoir, supporter la haine et la persécution; mais qui sait braver le mépris, quand on le croit véritable et qu'on ne peut l'attribuer ni à la méchanceté qui le feint, ni à l'envie qui veut s'abuser?

Je n'entreprendrai point de dépeindre tout ce que j'éprouvai en sortant de Londres; il me sembloit que je m'arrachois à moi-même, et chaque pas qui m'éloignoit, m'ôtoit une partie de ma force et de mon courage. Mais quelles vives et cruelles émotions alloient ranimer et déchirer mon cœur! Je pris une route de traverse pour ne pas me retrouver dans les mêmes auberges où j'avois séjourné avec lord Clarendon; ce qui prolongea beau-

coup mon voyage, qui fut aussi long que pénible et fatigant. J'arrivai enfin au lieu de mon exil. L'aurore commençoit à paroître, quand mes yeux, baignés de pleurs, purent distinguer le séjour autrefois si cher où s'écoulèrent les seuls beaux jours de ma vie !.... Déja je découvre le bois charmant où je passai des soirées si délicieuses; nous côtoyons la prairie qui le termine : c'est là qu'existe un arbre sur lequel l'amour traça lui-même des sermens oubliés et trahis. Chaque objet me rappelle les plus doux souvenirs; tout me parle de mon bonheur passé, tout me le peint d'une manière si frappante, que je ne puis concevoir qu'il soit évanoui comme un songe.... Hélas ! ces lieux n'ont point changé; j'y rapporte les mêmes sentimens, et cependant ils ne sont plus pour moi qu'un désert affreux !.... Au moment où j'aperçus le château, j'éprouvai un battement de cœur et une oppression qui m'ôtèrent presqu'entièrement la

faculté de respirer. Je ne réfléchissois plus, je ne pensois plus, mais je me sentois défaillir, et sans pouvoir verser une larme, je suffoquois, et n'avois même pas la force de me plaindre. J'arrivai. Le concierge, qui étoit venu au-devant de moi, hésita à me reconnoître; il me considéroit avec attendrissement, en répétant : quoi ! c'est-là milady Clarendon !.... On me descendit de voiture, on me conduisit à mon appartement, sans que je susse comment tout cela s'étoit fait. Cependant, en jetant les yeux sur ce qui m'entouroit, je revins bientôt à moi-même. Je me trouvai dans un cabinet dont lord Clarendon avoit fait peindre la boiserie, et auquel j'avois travaillé moi-même. Chaque panneau représentoit quelque trait intéressant de notre histoire : par-tout se retrouvoit sa figure et la mienne ; par-tout il étoit à mes pieds ou s'occupoit de moi; je me voyois adorée, heureuse; la fraîcheur, la jeunesse, le bonheur,

brilloient sur mon visage : un tableau sur-tout fixa toute mon attention ; il avoit pour titre : *Les adieux de l'Amour.* On y voyoit lord Clarendon me serrant dans ses bras avec l'expression de la douleur ; au bas du tableau, ces mots qu'il m'avoit dits lui-même, étoient écrits de sa main : *Songez-vous que c'est pour huit jours !* . . . .

O Dieu ! m'écriai-je, et je viens de le quitter pour jamais ! il m'a bannie avec ignominie ! il m'a vu partir mourante, désespérée, et je n'en ai reçu que des témoignages de haine et de mépris !.... Ah ! malheureuse ! quel séjour ai-je choisi pour dernier asyle ! Est-ce donc pour mieux connoître, pour mieux sentir tout ce que j'ai perdu !.... En prononçant ces paroles, je tournai les yeux, par hasard, vers une glace qui se trouvoit à côté de moi. Depuis long-temps malade et accablée de douleur, je n'étois pas en état de m'apercevoir du changement

de ma figure, et je n'y avois fait qu'une très-légère attention ; mais dans cet instant j'en fus vivement frappée : je me comparois à moi-même, et ne pouvois me reconnoître ; une maigreur excessive, en défigurant mes traits, m'ôtoit à la fois la fraîcheur et la jeunesse : au lieu de ces couleurs si vives que j'admirois dans mes portraits, je ne voyois sur mon visage qu'une pâleur mortelle ; une physionomie sombre, des yeux éteints avoient succédé à l'air riant et animé, aux regards vifs et brillans, qui dans ces tableaux exprimoient si bien l'amour et le bonheur. Cette triste comparaison m'inspira un sentiment de compassion pour moi-même, qui d'abord acheva d'énerver mon courage ; je me trouvai si à plaindre, que je ne pus envisager d'autre terme à mes peines que la mort. La situation où je me voyois me persuada que je ne l'attendrois pas long-temps, et cette idée, malgré l'excès de ma dou-

leur, me frappa, et ne me consola point. J'étois peut-être cependant plus affligée et d'une manière plus profonde que dans les premiers instans de mon désespoir, mais je m'attendrissois sur ma destinée : cet instinct secret qui nous retient à la vie, anéantissoit déja, dans le fond de mon coeur, des résolutions insensées et violentes : j'avois invoqué la mort, et je ne la desirois plus ; je l'attendois avec résignation, mais son idée commençoit à me troubler, et sans m'en apercevoir, ma sensibilité, peu à peu, se tournoit sur moi-même. Je restai quelques jours dans cette situation pénible et douloureuse ; mon ame et mon imagination refroidies ne me livroient plus à ces transports impétueux que j'avois pour ainsi dire épuisés ; enfin la fièvre et le délire des passions m'avoient quittée ; mais foible, languissante et décourragée, la vie ne m'en étoit pas moins insupportable. Je ne pouvois m'occuper, j'é-

prouvois un serrement de cœur continuel, et je ne crois pas avoir passé, dans ces premiers quinze jours, plus d'une demi-heure sans pleurer. Tout m'ennuyoit ou me désoloit ; mes gens osoient à peine m'approcher et me parler ; le peu de temps que j'employois à ma toilette me causoit une mortelle contrariété. Sombre, morne et farouche, je me faisois une peine véritable de la nécessité d'articuler quelquefois un *oui* ou un *non*. Après le dîner, j'ordonnois qu'on me laissât seule, et que, sous aucun prétexte, on ne rentrât dans ma chambre du reste de la journée, et lorsque mes gens sortoient et que je les entendois fermer toutes les portes, ce bruit m'attristoit; je me considérois seule, isolée dans ce vaste appartement; il me sembloit que j'étois délaissée, abandonnée de la nature entière; mes pleurs alors recommençoient à couler. Hélas ! m'écriois-je avec amertume, l'on me hait, l'on me noircit,

ou l'on m'oublie à Londres; personne au monde ne me plaint et ne s'occupe de moi, et je ne trouve ici qu'une affreuse solitude !.... je suis étrangère à tout ce qui m'entoure; on me fuit, on me laisse, et je terminerai une vie si déplorable, sans avoir jamais inspiré le plus léger mouvement de compassion. C'est ainsi que les jours s'écouloient pour moi dans les larmes et les gémissemens. Quelquefois je me promenois dans ma chambre; mais si mes regards se portoient sur un miroir, je m'arrêtois et je passois souvent un quart-d'heure à me considérer avec un étonnement douloureux qui se renouveloit toujours aussi vivement : ensuite, levant au ciel des yeux inondés de pleurs, grand Dieu! disois-je, est-ce bien moi que je vois dans cette glace, qui me représentoit, il y a deux ans, une figure si différente?..... Enfin tout m'affectoit, ou produisoit dans mon esprit quelques réflexions affligeantes. Dans de

certains momens, je ne pouvois entendre le plus léger bruit du dehors, sans tressaillir et sans recevoir une impression désagréable. Si l'on parloit dans ma cour, si je distinguois quelques mots prononcés sous mes fenêtres, sur-tout si j'entendois rire ou chanter, l'impatience me gagnoit; il me sembloit qu'on insultoit à mes peines. Dans d'autres instans, le calme et le silence me causoient une sorte d'effroi et redoubloient ma tristesse; mon ame abattue devenoit susceptible d'une infinité de caprices et de petitesses qui sont les suites ordinaires d'un long chagrin, joint au dépérissement de la santé. Je veillois toujours; je ne me couchois qu'avec une répugnance extrême : renfermée dans mes rideaux, j'avois encore moins de distractions, et j'étois livrée plus entière à ma douleur. Quelquefois l'accablement me procuroit, par intervalles, quelques heures d'un sommeil agité; l'instant où je sentois

charmante ? serois-je assez méprisable pour qu'une telle cause eût produit un penchant qui décida du destin de ma vie ? Non, non, ce fut la certitude d'être aimée uniquement, ce fut cette intime persuasion que je régnois à jamais sur un cœur aussi délicat que sensible ; cette erreur subsiste-t-elle encore ? qui peut donc m'excuser ? Ici tout me parle de lord Clarendon, tel qu'il se crut autrefois, tel que je le crus moi-même ; mais enfin, ce n'est plus qu'une chimère, cet amant fidèle et passionné n'existe plus, il est mort pour moi, je puis pleurer sa perte ; mais je dois oublier celui dont l'ingratitude, l'inconstance et la cruauté ont fait un autre homme indigne d'être regretté. Cette dernière idée frappa si vivement mon imagination, que par la suite je parvins réellement à former deux êtres de lord Clarendon ; quand je me le représentois tel que je l'avois laissé à Londres, je n'éprouvois que de l'indignation et du ressentiment,

et

et je ne croyois pas m'abuser en pensant que je le reverrois ou me rapprocherois de lui avec répugnance; mais ne pouvant l'estimer, et n'osant m'avouer que je l'aimois tel qu'il étoit, je me retraçois ce qu'il fut autrefois, je séparois cette idée de la sienne: ce n'étoit plus cet époux dédaigneux et cruel qui faisoit couler mes pleurs, c'étoit un amant chéri et digne de l'être, dont le souvenir n'excitoit en moi que l'attendrissement et la reconnoissance; et pour que rien ne manquât à ma folie, je supposois sa mort, et je la plaçois au temps où nous partîmes pour Londres. Ces idées ne me vinrent que successivement et après de longues et fréquentes rêveries; d'abord je ne m'en occupai que comme d'un roman; mais peu à peu, sans pousser l'extravagance jusqu'à me persuader qu'elles fussent réelles, je n'eus plus d'autres pensées, et donnant ainsi le change à ma douleur, je pleurois un être ima-

ginaire, et je croyois oublier lord Clarendon. Il est peut-être moins affreux de gémir de la mort de son amant que de son inconstance; ce combat cruel de sentimens contraires qu'entraîne l'infidélité, ce mélange de colère, de ressentiment, d'humiliation et d'amour, est sans doute l'état le plus violent où se puisse trouver un cœur sensible et fier.

FIN DU TOME PREMIER.